

L'ÉCLAIR

REVUE HEBDOMADAIRE

DE LA LITTÉRATURE, DES THÉÂTRES ET DES ARTS

Articles publiés par Edmond et Jules de Goncourt entre le 12 janvier et le 26 juin 1852. Un article de Charles de Villedeuil sur En 18.. Un article de Charles de Villedeuil sur Salon de 1852.

Numéro I, 12 janvier 1852 : En 18.., par Edmond et Jules de Goncourt (Charles de Villedeuil). Silhouettes d'acteurs et d'actrices. Fechter. Chronique des théâtres :

Odéon. *Gabrielle*, d'Émile Augier.

Ambigu-Comique. Pièce de Dumas et Maquet.

Numéro II, 19 janvier 1852.

La Nuit de la Saint-Sylvestre, tête à tête.

Chronique des théâtres : Gymnase. *M. Barbe-Bleue*, de Bayard. **Numéro III, 24 janvier 1852.**

Ouverture du cours de M. Saint-Marc Girardin. La rue Laffitte. À M. A de Pontmartin. Chronique des théâtres :

Théâtre-Français. *Le Pour et le Contre*, d'Octave Feuillet.

Gaîté. *Le Château de Grantier*, de Maquet. **Numéro IV, 31 janvier 1852.**

Un premier acte. Chez Arsène (Jules de Goncourt). *Archives de l'art français*. Documents inédits relatifs à l'histoire des arts en France, publiés et annotés par M. de Chennevières. Alger. – Notes au crayon (I). Chronique des théâtres :

Théâtre du Palais-Royal. *L'Eau de Javelle*, de Romainville. **Numéro V, 7 février 1852.**

Association des artistes : 5e exposition annuelle. Correspondance littéraire du président Bouhier. Manuscrits de la Bibliothèque Nationale. Silhouettes d'acteurs et d'actrices. Got. Chronique des théâtres :

Porte-Saint-Martin. *La Poissarde*, de Dupeuty, Deslandes et Bourget.

Vaudeville. *La Dame aux camélias*, d'Alexandre Dumas fils. **Numéro VI, 14 février 1852.**

Ferdinand Galiani (I). « Les vieux maîtres », poésie (Jules de Goncourt). Alger. – 1849. Notes au crayon (suite).

Numéro VII, 21 février 1852.

Ferdinand Galiani (fin). M. Lecou et le XVIII^e siècle. Chronique des théâtres :

Gymnase. *Les Premières armes de Blaveau*, de Jules et Gustave de Wailly.

Gymnase. *Madame Schlick*, de M. Warner. **Numéro VIII, 28 février 1852.**

Légendes d'artiste. Un ornemaniste. Silhouettes d'acteurs et d'actrices. Madame Allan. Chronique des théâtres : Théâtre-Français. *Diane*, d'Émile Augier.

Numéro IX, 6 mars 1852.

Silhouettes d'acteurs et d'actrices. Mlle Luther.

Alger. – 1849. Notes au crayon (suite).

Numéro X, 13 mars 1852.

Chansons et poésies, de A. Guérin. Légendes d'artistes. La vie et la mort de Calinot. Poésies en prose :

« La collection de choppes de notre ami Cornélius ». « À Lenôtre ». « La naissance du toast ».

Chronique des théâtres : Gymnase. *Les Vacances de Pandolphe*, de George Sand. **Numéro XI, 20 mars 1852.**

Poésies en prose : « Maître Peuteman ».

« Les deux girafes ». Silhouettes d'acteurs et d'actrices. Levassor.

Numéro XII, 27 mars 1852.

Légendes d'artistes. Louis Roguet. *Un Musée bibliographique au Louvre*, de J. Techener (Edmond de Goncourt). Chronique des théâtres :

Gymnase. *La Marquise de la Bretèche*, de Mélesville et Carmouche ; *Le Piano de Berthe*, de Barrière et Lorrin. Théâtre-National. *Geneviève, patronne de Paris*, de Latour de Saint-Ibars.

Numéro XIII, 3 avril 1852.

Granier de Cassagnac. Légendes d'artistes. Un comédien nomade. Trois pièces en vers : « Abdallah », « Bambino », « Mori mundo » (Jules de Goncourt). Chronique des théâtres :

Théâtre-Français. *Les Trois amours de Tibulle*, de A. Tailhand.

Variétés. *Un monsieur qui prend la mouche*, de Marc Michel et Labiche. **Numéro XIV, 10 avril 1852.**

Salon de 1852.

Numéro XV, 17 avril 1852.

Mélanges d'archéologie, d'histoire et de littérature, de Charles Cahier et Arthur Martin. **Numéro XVI, 24 avril 1852.**

Chronique des théâtres : Théâtre-Français. *Le Bonhomme Jadis*, d'Henri Murger. Théâtre-National. *Napoléon à Schœnbrunn et à Sainte-Hélène*, de M. Dupeuty.

Numéro XVII, 1er mai 1852.

M. Mérimée et M. Libri.

Numéro XVIII, 8 mai 1852.

Alger. 1849 – Notes au crayon (fin). Chronique des théâtres. Folies-Dramatiques. *La Chanvrière*, d'E. Plouvier.

Numéro XX, 22 mai 1852.

Légendes d'artistes. Un maître de danse.

Numéro XXII, 5 juin 1852.

À MM. Les Rédacteurs de *L'Éclair*. Chronique des théâtres :

Gymnase. *Un soufflet n'est jamais perdu*, de Bayard. Vaudeville. *La Maîtresse d'hiver et la maîtresse d'été*, de Clairville et J. Cordier. Variétés. *Madame Diogène*, de Desarbres. Ambigu-Comique. *Croquemitaine*, de Max de Revel et Humbert. Palais-Royal. *Les Coulisses de la vie*, de Dumanoir et Clairville.

Numéro XXIII, 12 juin 1852.

Chronique des théâtres: Variétés. *Les Femmes de Gavarni*, de Barrière, Courcelles et Beauvallet.

Numéro XXIV, 19 juin 1852.

Madame Du Noyer (I). Chronique des théâtres :

Porte-Saint-Martin : *Les Nuits de la Seine*, de Marc Fournier. *Le Professeur de langue verte*, prologue, de Marc Fournier.

Numéro XXV, 26 juin 1852.

Légendes d'artistes. Une revendeuse. *Particularités inconnues sur quelques personnages des XVIII^e et XIX^e siècles*, d'Auguste Ducoin : « Trois mois de la vie de Jean-Jacques Rousseau, juillet-septembre 1768 ». *Salon de 1852* par Edmond et Jules de Goncourt (Charles de Villedeuil). Chronique des théâtres : Théâtre-Français. *Ulysse*, de Ponsard. Madame Du Noyer (suite).

Numéro I – 12 janvier 1852.

EN 18.., PAR EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

Paris, Dumineray, rue Richelieu, 52. Un volume in-18. — Prix : 3 fr.

Il est des livres dont on ne peut rendre compte : celui-ci est du petit nombre de ces ouvrages privilégiés, où, comme dans les tableaux de Salvator Rosa, chaque détail est un tout parfait, chaque fête un chef d'œuvre. Ces choses-là ne se racontent point ; il y aurait trop à faire, et il vaudrait mieux copier.

De l'intrigue, il en est peu ou point dans cette charmante fantaisie ; elle n'est là que pour sertir de délicieux détails dont un seul suffirait à faire une réputation.

C'était « un étrange garçon que Charles, avec son œil froid, son écorce gentilhomme, et son verbe crûment cynique. Il ne faisait rien, vivait de ses rentes, et laissait à ses goûts l'usufruit de sa vie. Il savait qu'en agissant ainsi, il avait fait quelque chose de raisonnable ; car on le traita de fou ou approchant. Sans ancêtres, sans lisières, ambitieux de son moi, poussant le paradoxe au point de penser lui-même, Charles vivait avec les préjugés, la routine, la mode, le chauvinisme, les cravates blanches, les valetages, les salamalecs et les qu'en dira dira-t-on, à peu près comme Socrate avec Xantippe. C'était un mortel très-simple, jeune et vieux, — il avait vingt-cinq ans, — criblé de puérides loyautés, ne renouant pas avec les illusions ; si naturel qu'on le disait original, coudoyant les ridicules sans sourire, ne s'indignant de rien, ni de personne... Il avait, par malheur, l'ouïe du cœur

très-fine, ce qui le faisait triste plutôt que gai, ne saluait que l'esprit, n'allait jamais dans le monde qu'il ne comprenait pas, ce que, du reste, le monde lui rendait bien, n'estimait guère les demi-reliures, ni les demi-vertus, et vivait noblement dans son fromage, un vrai fromage d'artiste. »

Un beau soir, Charles fit la rencontre, au spectacle, d'une brune enfant qui lui laissa une douce impression au cœur.

Il y pensait, mais *en homme ambitieux de son moi*, lorsqu'il fut invité à aller savourer un dîner digne de Lucullus, aux côtés de Mlle de Riedmassen. C'était la fille d'un noble baron allemand : elle était belle ; ah ! demandez-le à tous ceux qui l'ont contemplée à l'Opéra, cette beauté à la fois fière et lascive, agaçante et dédaigneuse, voluptueuse et aristocratique !

Et Charles se prit à l'aimer ! et Herta de Riedmassen lui rendit amour par amour !

Et Charles en était là, lorsqu'il rencontra son apparition du boulevard, et il les aima toutes deux à la fois !

Mais, hélas ! une dénonciation pour un billet doux, une prostituée pour une vierge ! La fille de l'aristocratie espionnait pour le compte d'un grand personnage, et la fille du peuple posait pour le torse !

Et tout cela se passe en 18...47, si vous voulez !

L'intrigue est une trame fort claire ; mais, sur cette toile d'araignée sont brodés des paysages à faire oublier Roqueplan, de ces descriptions de mobiliers impossibles comme Balzac aimait tant à les peindre, des réflexions philosophiques à rendre les gros livres inutiles, des révélations historiques à empêcher de dormir plus d'un panégyriste !

Il est toutefois dans ce roman, ou plutôt dans cette fantaisie, quelque chose qui me choque, c'est le défaut d'unité. Je connais les deux auteurs pour les plus osés entre ces audacieux qui « malmènent l'hypothèse de l'avenir, et pressurent le présent comme les poitrinaires l'amour. »

Je leur reproche d'être trop fantaisistes.

Charles aime deux femmes, et toutes deux, il les abandonne brusquement ; pourquoi ? Parce que l'une est une espionne, et l'autre un modèle.

En est-on donc encore à estimer des hommes en raison de leur profession ? Qu'est-ce les métiers ? Convenances sociales ou pécuniaires !

Ah ! messieurs, votre Charles, qui « allait au fond des choses, » avait encore bien des préjugés à secouer : n'était-ce donc pas un disciple de Victor Hugo, qui a réhabilité la matière par l'esprit ; un disciple d'Alfred de Musset, qui a réhabilité l'esprit par la matière ? Peu devait donc lui importer que l'une eût posé pour le torse et l'autre pour l'espionnage.

Dans un ouvrage vulgaire, je n'aurais pas relevé cette inconséquence ; mais dans un roman dont les prétentions sont étendues, dont la portée peut être immense, et dont la vogue est déjà grande, je ne veux rien laisser passer sans observation. Cependant je sais que j'ai affaire à des indépendants qui, « à cheval sur les spirales bleues de leur pipe hongroise, » font peut-être de la logique le cas que je fais de la forme, et qui trouveront que mes critiques ne valent pas « une action d'Arcachon, » ce qui est, à leurs yeux, l'étalon de la valeur la plus infime.

Dans un chapitre très-curieux, MM. de Goncourt entreprennent de rapetisser le présent en lui disputant toutes ses découvertes. Je ne veux point ici examiner cette opinion qui me paraît au moins étrange. Un mot seulement : les phénomènes matériels ont existé de tout temps ; la supériorité du XIX^e siècle, c'est la science des causes, la science de l'exploitation. Voilà son mérite ; vous perdrez votre temps à le lui chicaner.

Vous me parlez de la vapeur à propos de Léonard de Vinci ; et voici venir quelqu'un qui me prouve qu'on en faisait l'application du temps de Justinien. Eh ! sans doute, la première fois qu'Ève fit bouillir la marmite, elle put constater l'élasticité des liquides et les phénomènes de la vapeur. Est-ce à dire pour cela qu'Ève en sût autant que Fulton ?

De tout temps on a fait de la musique ; cela empêche-t-il Halévy d'être un grand compositeur et Litz un grand instrumentiste ?

Laissez, messieurs, laissez à chacun sa gloire : il y a place pour tout le monde.

Mais vous-même, pensez-vous donc toujours aussi mal du XIX^e siècle ? Non ; encore une fois, vous manquez de logique.

Vous savez ce tableau que vous avez vu à Bruges : au milieu, une fenêtre s'ouvre et le peintre passe la tête. Faites comme le vieux maître, redites-nous l'apostrophe que vous faites éclater sur la tête de M. Planche : « ... Quoi ! l'esprit humain, expropriant le passé, ouvre vers l'avenir mille rues parallèles et fait relever à ses génies les cariatides lasses des siècles écoulés, et c'est l'heure de crier : Misère ! c'est l'heure de clouer toute l'œuvre moderne entre les quatre planches d'une critique mortuaire. »

Je ne dis pas qu'avec les quelques contradictions qu'il enchâsse, le caractère de Charles soit un caractère impossible ; au contraire, les arlequinades courent les rues. Les vraies originalités sont bien moins fantaisistes qu'on ne le suppose : l'originalité, qu'il ne faut pas confondre avec la bizarrerie, ne peut tenir que dans un large cerveau, et les cerveaux larges sont tout cerclés de logique. Mais ce pêché d'unité ajoute encore, s'il se peut, à la ressemblance du portrait que MM. de

Goncourt ont prétendu lécher de la société actuelle.

Déification brutale de l'égoïsme, ce livre est bien l'expression de l'époque : c'est triste, mais en même temps c'est vrai ; le dessin est navrant, mais il est correct.

En dehors de l'idée désolante, faisons la part du coloris. Qu'il est tenu, délié, gracié et menu, ce style parfilé comme des brins d'or ! Le livre tout entier est une marqueterie de mots et de pensées ; les idées et les phrases éclatent à la fois, et, au milieu de tout ce cliquetis, l'on perd de vue l'intrigue, pour admirer le fini des contours, l'exquise délicatesse des filets, des moulures et de l'encadrement.

Enfin, comme le disait M. Jules Janin dans son feuilleton du 15 décembre dernier, « ce petit livre a été une vraie fête pour moi et je le signale au lecteur. »

CHARLES DE VILLEDEUIL.

SILHOUETTES D'ACTEURS ET D'ACTRICES.

FECHTER. I.

On y joue maintenant des opéras, à ce que dit l'affiche, je n'ai aucune raison pour ne pas croire l'affiche. — Alors on y jouait le drame, et voici ce qu'il y avait ce jour-là au-dessous de la cariatide de Klagmann.

THÉÂTRE-HISTORIQUE. PAULINE,

Draine en cinq actes et huit tableaux, tiré du roman de M. Alex. DUMAS, par MM. E. GRANGÉ et X. de MONTEPIN, précédé de *la Chasse au tigre*, prologue en un acte, par les mêmes auteurs.

« Donnez-moi votre fusil, monsieur ; vous tremblez. » Ces mots sont scandés dans cette tonalité sourde qui fait le dramatique de l'organe mélodieusement voilé de Fechter. Ce ne sont pas les ondes cavernieuses de Beauvallet dont la basse profonde, en dépit de l'art des gradations, alourdit les queues de période. La voix se tient résolûment dans un *medium*, sans jamais *filtrer dans le clair*. Aussi, quand elle vient à tomber d'une octave, elle fait émotion. Un peu étouffé en ses sonorités gutturales, le drame tel qu'on le note, tel qu'on commence à le jouer en ces derniers jours, ne réclame plus ces dictionnements métalliques, fort admirées de quelques-uns. Pour arriver à la fibre, il est besoin au timbre dramatique d'un mordant sourd, et Fechter le possède, le manie, le veloute à un degré qui fait de sa voix un des organes les plus heureux, pour la traduction dans une gamme distinguée, des grandes émotions du théâtre moderne. Et puis, Fechter est grand, svelte, élané ;

Fechter est beau, beau d'une beauté presque anglaise à force d'aristocratie, d'une beauté que le XVIII^e siècle eût applaudie à pleines mains de marquises. C'est dans un cadre masculin une linéature féminine par la délicatesse. La bouche seule, charnue, aux lèvres détachées, a le caractère de plénitude recommandé par la Clairon pour l'expression de la souffrance ; mais le jeu du masque se limite chez lui presque exclusivement aux yeux : puissants, profonds, incisifs sont les siens. Il a le regard long ; dans ses entrées, il englobe la scène, par un certain coup d'œil de côté, d'une *jettatura* saisissante. Il n'a point de ces coups de physionomie invraisemblables qui transposent brusquement tous les muscles du visage. Il est sobre, contenu, concentré : un jeu ganté, — le mot est risqué. — L'Action qu'il a soigneusement élaguée de la télégraphie, s'est faite chez lui harmonieuse ; sans éclat, parfois savamment nerveuse ; il l'a presque réduite au geste *affectif*, — pardon ! un vieux terme de la technique théâtrale, qui veut dire que Fechter ne gestifie que l'état de la passion intérieure. Fechter dit l'ironie *mezza voce*, mais il lui donne valeur par la manière dont il la laisse glisser d'un coin de lèvres ; c'est du plus exquis et du plus profond dédain. Au reste, cet air de bouche, vous le retrouverez chez Madeleine Brohan, mais maniéré, façonné, contourné, fatigant et pris de moins haut. Il est l'homme des nuances, n'a que mépris pour les ficelles, ne s'éparpille pas, ne *charge pas*, et, dans sa répugnance à l'exagération, ébauche, indique plus volontiers qu'il n'accuse les situations hautes en couleur. Sa mort, lorsqu'il est frappé, au cinquième acte, il la joue avec une économie d'effets bien rare dans un moment où les agonies de boulevard détaillent chaque

hoquet : un mouvement en avant, une parole strangulée, un rictus, un mouchoir qui court aux lèvres rougies, une chute. Ce qu'on ne peut dire et ce qui est partout chez Fechter, du timbre de la voix au galbe des mains, c'est, disons-le encore, l'aristocratie. Qu'il était beau, au quatrième tableau, en haut de l'escalier, les bras croisés, l'allure fière et les cheveux au hasard, debout, drapé dans une royale pose de mépris, effrayant de calme, de contenu et d'orages muets ! Qu'il était beau, le gentilhomme de grand chemin, dans sa blouse bleue !...

II.

Hier, c'était au Vaudeville. Fechter, en quittant le Théâtre-Historique, n'a fait que la moitié du chemin pour aller où il doit aller. — Lord Montgomery !

Et ce sont des façons, je me trompe, des airs, je me trompe, des manières ! car Fechter en remontrerait au marquis de Polinville. Il a des voussures d'épaules familières à incriminer une femme, des impertinences de tête du dernier faiseur ; il a la mauvaise humeur la plus comme il faut qui soit ; il plie sur ses jambes comme un secrétaire d'ambassade rompu aux factions du meilleur monde ; il dit des riens, et vous jureriez que c'est quelque chose. Il soufflète d'un mot ; il dit : M'aimez-vous ? et si bien qu'on ne sait que répondre. — Tout le matériel d'une visite à illustrer de distinction : il marche, il complimente, il ôte ses gants, il salue ; c'est l'école du dandysme. — Lord Montgomery ! il a été de mise deux saisons de suite ; Brummel lui enlèverait son domestique, je veux dire ses nœuds de cravate. Il a des châteaux qu'il n'a pas vus et qui ne l'ont pas vu, comme lord Herfort ; il se gratte du petit ongle, ce geste de tous gentilshommes que César repasse à Damis. Et le voilà traversant toute la pièce, faisant valoir cette fragilité comme un gentleman fait valoir un habit noir, donnant à croire à des mots par un regard, une attitude, que sais-je ? une façon de lever son verre, de rendre le champagne au seau de glace, une façon de déployer un journal, une façon de se cantonner dans sa chauffeuse.

Palsembleu ! se dit, un de ces soirs, l'âme de Préville, — l'âme de Préville avait eu congé ce soir-là, — ! palsembleu ! se dit la digne âme avec une de ses poses qui lui valurent 500 louis du marquis de Bièvre, — la toile allait tomber sur *le Coucher d'une Étoile*, — je ne me croyais pas ici chez moi !

EDMOND ET JULES DE GONCOURT. CHRONIQUE DES THÉÂTRES.

ODÉON.

Gabrielle ! Tout le monde l'a vue. Classiques et romantiques, hommes de ménage, hommes de célibat, vous et moi, tout le monde a battu des mains à ce charmant plaidoyer. L'apologiste du mariage a trouvé sa récompense sur la terre ; et les auteurs des *Contes d'Hoffmann*, qui m'ont l'air de n'avoir guère dormi depuis l'institution des primes de vertu dramatique, viennent de mettre à la comédie d'Émile Augier un gros masque tragique, et cela dans un cadre humoristique. L'humour au théâtre ! — Don Quichotte a bien fait une campagne contre les moulins !

Tisserant, un vieux médecin, qui a l'œil éternellement sourieur des vieux médecins, un sourire qui sent son Coppelius d'une lieue ; Tisserant, un vieux docteur qui a vu le monde par-dessus ses ordonnances, possède des nièces qu'il craint de voir se marier *ingénument*, comme dit l'abbé de Naples, ingénument avec MM. Georges et Henri de Vernon. Outre ses deux nièces, le docteur possède encore un théâtre et des marionnettes. *Per Baccho* ! les aimables marionnettes ! une surtout, acte III, compartiment de Blois, proprette et fraîche, et preste à porter la cornette et le tablier, et le sourire aux lèvres, Mme Delcourt, à ce que dit l'affiche, la jolie marionnette ! Et cette autre, cette autre marionnette qui s'appelle Tétard, elle n'a rien d'automatique, je vous prie bien de le croire. Que Paris le dégrasse vite ! que tôt le drôle passe fripon ! — Et quelle conviction dans la marionnette. Tant mieux, Pierron et Clarence ! Que Mme Sarah-Félix mène intelligemment la bataille de l'amour et de l'argent, du cœur et des toilettes ! La belle douillette puce, le bel habit barbeau du docteur ! Ce bon docteur ! Il sait si bien marier la froide raison qui a déshabillé le cœur humain à la sénile bienveillance qui plaint et console ! Cet acteur est la perle du théâtre du docteur Le Bon.

La pièce qu'elles jouent, ces bienheureuses marionnettes pourrait s'appeler *les Inconvénients de la vie de garçon* : amant blessé en duel, maîtresse qui vous ruine et le cœur et la bourse, un enfant hors mariage que sa mère n'embrasse pas, un célibataire agonisant dont la curée se fait déjà à l'antichambre; comme quoi l'adultère mène à Bade, comme quoi les garçons deviennent pulmonaires, comme quoi les enfants légitimes sont menés promener plus souvent que les autres. Nous ne faisons pas de procès de tendances ; mais nous représenterons humblement à l'originalité de MM. Michel Carré et Barbier que Molière a fait, dans *le Misanthrope*, une scène dite des portraits — qu'il y a dans la pièce de Mürger une scène de l'album ; — que le baron de Wormspire est venu avant le commandeur de Mirande ; — que certains airs du second acte, air : *les maîtres d'études*, air : *le sommeil pur des enfants*, air : *le ménage*, air : *la famille*, ne manquent pas de quelques analogies avec *Jenny l'Ouvrière* ; — que certaine scène des *Mémoires du Diable*, que vous savez bien, se rencontre avec la tranquille humeur de Pigeonneau et de Mariette au lit de mort de leur maître ; — qu'enfin il y a quelque temps déjà qu'on fait mériter le baigne à l'habit et le prix Montyon à la blouse : — de ceci, nous ne parlons qu'au point de vue de l'originalité.

Maintenant nous ne jugerons pas, notre jugement serait trop sévère. Nous ne nous sentons pas impartiaux vis-à-vis de ces pseudo-drames sans valeur, sans intérêt, beaucoup moins méritoires, selon nous, que les mélodrames de la Gaîté, qui du moins, eux, ne jouent pas la littérature.

Vous comprenez quels sont mes embarras Pour vous devoir un terme et ne le payez pas. Et vous ne dormez pas, à l'heure où tout repose ; Si vous m'aimez un peu, vous m'en direz la cause. Et le vieillard, pressé d'une éternelle nuit...

(Lisez aveugle.)

À propos, dans ce drame, les comtesses parlent en prose et les portiers en vers. — Est-ce la tradition de Shakspeare ?

Durs peut-être, mais justes, — nous le croyons, — il ne nous coûtera pas de reconnaître que la rentrée de la demoiselle de compagnie, qui vient arracher un feuillet à l'album de la comtesse, est heureusement trouvée. Nous applaudirons aussi à la scène des quatre compartiments, qui n'est encore qu'une audace, et qui sera peut-être dans la suite, en des mains plus habiles, un effet.

Qu'importe ! tout le monde de crier : Littéraire ! et de tapager autour. Littéraire ! c'est si vite dit ! Littéraire ! cela dit tout, et cela se dit de tout. Eh ! messieurs, faites attention que certaines épithètes se râpent à la fin, et qu'il n'y a eu — de bon compte — depuis quelques années, que deux pièces littéraires, comme vous dites : *la Vie de Bohème* et *Mercadet*.

Et pourtant, de cette idée, le théâtre de marionnettes, un de nos amis avait eu un moment l'envie de faire une charmante chose. Un jeune homme passait, seul et triste, parmi toutes les boutiques du premier de l'an. Il passait au travers de tous ces bonheurs qui l'éclaboussaient ; et, au beau milieu de sa course, sans trop savoir pourquoi, il achetait un petit théâtre de carton. Rentré chez lui, les acteurs d'un pouce lui jouaient un acte de sa vie passée. — Mais c'était une nouvelle, messieurs, ce n'était pas une pièce.

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

AMBIGU-COMIQUE.

Il y a quelques mois de cela, le fantastique fit son entrée dans le monde dramatique. M. Altaroche tint l'enfant sur les fonts : Mme Laurent et M. Tisserant furent déclarés parrains.

On me dira bien que le fantastique existait déjà, que le public des Funambules était depuis longtemps en relation avec lui, que depuis longtemps sur les planches de Deburau, il y avait de grands diables tatoués et glacés de vert ; je vous répondrai que ce pauvre garçon de diable avait, tout le long de la *podomine*, l'échine aussi maltraitée que le guet du XVIII^e siècle ; qu'il était vexé et houspillé ; que Pierrot l'assommait ; que c'était un diable battu et content ; que les auteurs des

Funambules sont de bonnes gens et qu'ils n'ont jamais eu de sérieuses intentions de terreur ; qu'enfin la lutte de l'être infernal et de Paul rappelait, par son innocuité, ce fameux combat du drapeau, qui n'inquiète personne, quand on est Français et qu'on est au Cirque.

Ainsi, — quoi qu'on die, — c'est bien l'Odéon qui a inauguré le fantastique ; c'est lui qui a ouvert l'écluse à tous ces drames macabres qui vous tirent de çà de là, quand vous passez sur les boulevards. — Oui, c'est bien vous, messieurs Michel Carré et Barbier, qui avez commencé le carnaval de toutes ces poésies voilées qui s'envolent au premier rayon de soleil. De toutes ces belles- de-nuits de l'imagination, c'est vous qui avez commencé la profanation. C'est vous qui avez mis des robes aux visions ! Ces pauvres innocentes, ces blanches vierges mises au sommet du Brocken, le Pinde allemand, c'est vous qui les avez engagées comme jeunes premières ! Vous êtes allés trouver Ernest-Théodore-Guillaume Hoffmann dans sa taverne de Berlin, à cette heure où son âme s'éveillait dans le vin ; vous êtes allés dans ce coin où le buveur de rêves fumait, les deux coudes sur la table, la pipe aux dents, et l'œil vague, — comme le lui a fait Lemud, — et vous êtes venus lui dire : Hoffmann, Antonia, Olympia, ces fêtes de ton cœur, ô maître ! si tu veux, nous les ferons marcher, nous les ferons parler, nous les ferons palper au public comme la belle Champenoise. Une bonne troupe, une bonne claque et des décors, tu seras applaudi, maître Hoffmann ! — Et vous n'avez pas vu qu'Hoffmann ne vous répondait pas et qu'il mâchait sa pipe entre ses dents. Le pauvre homme ! il vous entendait remonter Olympia, sa chère Olympia, sur la scène, en plein théâtre, en pleine foule, cric, crac, avec une clef de lampe.

Certains gens clouent des papillons dans une boîte, on me l'a dit et je l'ai vu. L'épingle a beau être fine, une fois dans la boîte, le papillon est mort. Adieu les envolées au soleil, les scintillements de pierre précieuse, les ors et les rubis ! Le papillon est mort, et je vous demande, messieurs, pourquoi vous l'avez tué ?

Que Byron ait écrit le *Vampire*, Charles Nodier *Smarra*, Gautier *la Morte amoureuse*, Gogol *le Roi des Gnômes*, cela n'importe, un livre est lu à son heure et à son jour. Vous pouvez lire ces cauchemars tout seul le soir, aux dernières lueurs d'une lampe fatiguée, qui n'éclaire plus dans la chambre que les pages du volume ; le feu peuplé de salamandres, à la campagne, en automne, la brise courant dans les corridors ! Mais le feu de la rampe, deux mille personnes ensemble, les réalismes en bois peint, les réalismes en toile peinte, le fard, la chair, les os ! les trucs visibles, palpables ; un sourire à l'avant-scène, un casque de pompier dans la coulisse ! Quand avez-vous vu raconter les histoires de voleur à midi ?

Oui ! mais l'Odéon a fait de l'argent. Hop ! sa sa tra la la ! comme dit le chasseur allemand. Hop ! sa sa tra la la ! Le coq chante, sorcières, enfourchez vos balais ! À nous le monde noir des cobelds, des goblins, des lutins, des incubes, des succubes, des follets, des farfadets ! À nous le monde noir des oromatouas, des effries, des djinns, des valichoas, des broucolaques, des goules, des vampires ! Hop ! sa sa tra la la ! À l'Ambigu !

Une auberge espagnole se nomme une *posada*. Une *posada* est un endroit où il y a des femmes en voile de dentelle noire et des hommes en résille. Les hommes ont des vestes de *prima espada*, et les femmes des peignes de six pouces de haut. Les hommes fument des *cigarilles* et boivent dans des verres de fer-blanc pour digérer des *garbanzos* ; les femmes ont des fleurs de grenadier dans leurs cheveux noirs. Il y a dans le *patio* de la *posada* un oranger en fruit, et, sous l'oranger, un improvisateur qui chante sur la guitare une *seguedille*. La toile du fond représente une *sierra* quelconque. Quand il y a un mariage dans une *posada*, il y a soixante-sept parents. Et voilà ce que c'est qu'un mariage dans une *posada*.

Arrive Goujet Gilbert de Tiffaugel. C'est un seigneur français qui fait un voyage d'agrément en Espagne. Il voyage avec un cheval, seize fusils, trois femmes et deux amis. Mais il y a un balcon. Avec M. Dumas. il faut toujours se méfier des balcons et des escaliers. Ce balcon est donc à l'usage d'une Mauresque qui paraît, — un regard noir dans un drap blanc, — et s'en va, après avoir couvé de l'œil M. Goujet-Gilbert de Tiffaugel. Or, avant que cette femme parût, nous savions qu'elle

vivait de riz, — et, faites bien attention à ceci, — qu'elle ne vivait que de riz.

Quoi qu'il en soit, Gilbert qui est un brave gentilhomme de l'Œil-de-Bœuf, qui peut avoir lu Voltaire, et n'a pas certainement lu le procès-verbal de Fribourg, s'en va au château de Tormenar avec seize fusils, trois femmes et deux amis.

Ce château de Tormenar jouit dans le pays, — disons-le, — de la plus détestable réputation ; on y va, on n'en revient pas. C'est un promenoir de fantômes, une salle de conférence de goules, un préau d'âmes en peine, une volière de chauves-souris.

Arrivé dans le château, Gilbert, pour rassurer ces quatre dames, — elles sont quatre, parce que Gilbert a rencontré Juana en route, une Espagnole qui a jeté le froc aux orties pour courir après don Luis de Figuerroa, Espagnol, mais platonique, — pour rassurer, dis-je, ces quatre dames, Gilbert se met à raconter les Mémoires d'un vampire et autres drôleries. Juana, superstitieuse comme une gitana, est sous le coup de la terreur la plus radclifienne. La peur et les récits vont leur train, un train de diable. Quand minuit sonnait, dit l'un, le vampire... Tinte minuit. Paraît lord Ruthven. On prend ses bougeoirs, et tout le monde va se coucher. Un cri atroce ! Gilbert-Goujet saute sur ses pistolets, Juana tombe assassinée. Gilbert tire sur Ruthven, qui se présente, et Ruthven, en mourant, lui dit de porter son cadavre sur la montagne, exposé aux rayons de la lune. J'oubliais ; vous pouvez descendre des Figuerroa, vous saurez donc que don Luis est mort saigné au cou, — saigné au cou, rappelez-vous cela, — un quart d'heure avant Juana. Ce que c'est d'être collatéral d'un Tormenar.

Donc, lord Ruthven est exposé sur la montagne, et, sous une caresse électrique d'un rayon de lune, le vampire se soulève et renaît.

Ici nous tombons en pleine korolle. Goujet Gilbert, étant gentilhomme breton, a une sœur. Horace de Beuzeval, je me trompe, lord Ruthven, qui se nomme lord Morsden depuis sa résurrection, veut épouser cette jeune sœur, Mlle Jane Essler, ce que nous comprenons parfaitement. Ce que nous comprenons moins, c'est que Mlle Jane Essler aime un homme qui a le teint si bilieux. N'importe, elle l'aime, l'aime, l'aime..., et Goujet-Gilbert, fort intrigué, se frotte les yeux, quand une femme lui dit d'aller coucher dans la chambre de Mélusine. En cette bienheureuse chambre, Gilbert, tout petit, voyait à minuit la belle tapisserie s'animer, et la fée, comme la reine Omphale de Gautier, en descendre et le caresser. Attention ! Grande séance de magie mécanique, où Mlle Isabelle Constant signe en deux cents vers un *exeat* aux personnages de *haulte lisse*, pour qu'ils vaquent à leurs occupations nocturnes. Magnétisme par la même. Révélations sur les détestables habitudes du beau-frère Ruthven, qui se repaît, tous les semestres, du sang d'une jeune vierge. Mais, tant pis ! ils sont mariés ! Hélas ! Mlle Jane Essler apprend à ses dépens que les reflets verts n'ont jamais été l'indice d'un bon caractère, et qu'un vampire peut avoir des cravates blanches, des manières, des brandebourgs, et manger sa femme. Elle est mangée dans la coulisse.

Goujet, aidé de Laurent Lazare, un vrai groom, — éclat de rire qui traverse toute la pièce, — précipite Ruthven d'une hauteur incalculable, et Lazare, qui veut cette fois hériter tout de bon, pose sur l'abdomen du gueux une roche granitique de cinq milliers environ.

Comme du Finistère en Circassie il n'y a que la main, et que l'affiche promet un ballet circassien, — nous passons en Circassie. Goujet-Gilbert file des phrases de cinq minutes de long avec une princesse du pays, Mme Daroux, qui a des meubles avec des couronnes, un palais byzantin tiré des mélanges d'archéologie du P. Cahier, et des dignitaires du palais qui ont des bonnets en tarte d'éponge ou en galette de chiendent. Pendant que les danseuses dansent en circassien le pas breton du commencement, je vous dirai qu'il y a eu vers le troisième acte une explication à l'amiable entre la goule et le vampire, un ménage de psychopompes. La goule veut Goujet, le vampire tient à Jane Essler. Mais tuer Essler, dit la goule, c'est tuer Goujet. Il n'y a qu'une partie de dominos qui puisse trancher la question. Malheureusement, on ne songe pas à tout ; et la goule et le vampire se quittent en *bisbille*, sur un ton parlementaire néanmoins. — Adieu, vampire ! — Adieu, goule : bien des choses chez vous !

La danse finie, la goule, éperdument amoureuse, offre à Gilbert un sort, sa main et l'immortalité. — Plutôt la mort avec Antonia ! — s'écrie poliment l'ingrat. Et la pauvre goule reconnaît qu'elle n'est pas aimée du tout ; et comme une infortunée goule, et une goule méconnue qu'elle est, elle murmure à Goujet Gilbert la recette pour tuer les vampires (Lazare vient de repêcher Ruthven), — et meurt. Elle meurt, car, dans la société de la solidarité démoniaque, la dénonciation est punie de mort. Ruthven, au bout de son semestre, vient, au coup de minuit, se repaître d'Antonia-Daroux, et trouve la pointe de l'épée bénie de Gilbert qui le poursuit au tableau suivant dans un cimetière turc, où il meurt dans l'impénitence finale, tandis que la goule, pardonnée, monte au ciel dans une apothéose de Chéret. — Marion Delorme aura intrigué pour elle.

MM. Dumas et Maquet, vieux routiers dramatiques, ont abordé le fantastique par le seul côté abordable, le côté féérique ; et nous aurons la bonne foi de déclarer qu'en dépit de nos préventions, le second acte est d'une remarquable habileté. Le *crescendo* de terreur est exécuté de main de maître. — Toutes les femmes iront se trouver mal à l'Ambigu.

M. Arnaut s'est fait vampire. M. Laurent est plein de gaieté, d'entrain, de rondeur, de bonhomie, mime au château de Tormenar des frayeurs à la Sganarelle, et repose à tout moment, par sa grosse réalité, de cette nuit du Walpurgis. M. Goujet a de beaux morceaux d'épouvante. Mme Lucie a le regard goule ; et la jeune et jolie Mlle Jane Essler a toutes les grâces ingénues d'une jeune et jolie héritière de Tiffaugel.

Numéro II – 19 janvier 1852.

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

LA NUIT DE LA SAINT-SYLVESTRE

Insérer ici le texte qui figure déjà sur le site

CHRONIQUE DES THÉÂTRES

Numéro III – 24 janvier 1852.

GYMNASE.

Il y a une nouvelle pièce de M. Bayard : *M. Barbe Bleue*. Nous ne l'avons pas vue. — Numa y est excellent.

OUVERTURE DU COURS DE M. SAINT-MARC GIRARDIN.

M. Saint-Marc Girardin est monté un mercredi en chaire, a relevé ses manches, a pris sous un de ses bras la Fantaisie, l'a troussée vivement, et de sa fêrule a appliqué à la pauvre fille, qui n'en pouvait mais, une rude fessée, aux applaudissements généraux. — Elle avait beau crier, l'innocente : Mais je suis l'Imagination ! Non ; disait M. Saint-Marc, entre deux cinglées, tu n'es pas l'Imagination, tu es la Fantaisie ! Toi, l'Imagination, le vrai génie poétique ! — Non, tu es la Fantaisie ; la contrefaçon, la parodie. — L'Imagination qui peint les nobles côtés de la nature humaine ! toi, la caricature, toi le grotesque, toi, l'ambition personnelle ! — L'ambition personnelle ! disait la pauvre petite au professeur de la Faculté. — Tais-toi, que je finisse. L'Imagination qui se développe par l'étude et le travail ! Toi, fille perdue, qui cherches ton inspiration dans le caprice, les rêveries, les chimères ! L'Imagination ! toi, le faux génie des poètes et des romanciers modernes.

Ici le professeur s'arrêta pour ravalier sa salive, et la Fantaisie put s'esquiver, mais flagellée.

Eh ! donc ! voilà qui est convenu. l'Imagination s'appellera l'Imagination au XVII^e siècle, attendra un nom pour le XVIII^e, et aura nom Fantaisie au XIX^e. — On disait avant-hier : anciens et modernes ; hier : classiques et romantiques ; on dit aujourd'hui : imaginatifs et fantaisistes ! — Il n'y a rien de tel

vraiment que les gens d'esprit pour résoudre les questions !

D'abord, dit M. Saint-Marc, défalquons de la fantaisie Hoffman, Jean-Paul, Swift et Sterne. J'en fais grand cas. — Le respect humain, monsieur, le respect humain. Certaines personnes, quand elles admettent le bénéficiaire de Sutton et l'homme de Berlin, Tristan Shandy et le violon de Crémone, ne vous rappellent-elles pas ces pères irréguliers, de bonne compagnie, qui font faire la première communion à leurs fils ?

« Le brouillard n'a rien qui me charme, continue le professeur ; et voilà pourquoi je n'aime pas la fantaisie. » « Le comédien Baron ayant prié Corneille de lui expliquer quatre vers, Corneille lui répondit : « Je ne les entends pas trop bien non plus ; mais récitez-les toujours. Tel qui ne les entendra pas, les admirera. »

« L'imagination du XVII^e siècle est la conception des grands caractères et des grands sentiments. » Autrement dit : le sublime. M. Saint-Marc rebaptise les idées : c'est une spécialité. Les grands caractères ! les grands sentiments ! Vraiment, nous croirions faire injure à la sincérité des opinions de M. Saint-Marc en le soupçonnant d'avoir lu *Jacques et Honorine*. « Ce que je reproche d'ailleurs à la fantaisie, c'est qu'elle est trop individuelle et trop égoïste. » Ainsi le cœur de M. Saint-Marc bat avec celui des personnages tragiques ; mais du moment que le héros n'est pas roi ou empereur, qu'il ne parle pas tout le temps de la pièce en roi ou en empereur, qu'il se nomme, par exemple, Triboulet ou Chatterton, les larmes tarissent. Il faut convenir que M. Saint-Marc a les

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

larmes les plus obéissantes du monde. Ainsi, la lettre d'Esther ne dira rien à M. Saint-Marc, parce qu'elle est trop *individuelle et trop égoïste* ; mais il pleurera aux fureurs d'Œdipe, parce que cela a bien plus *un coin d'idées et de sentiments généraux, parce qu'il s'y retrouve lui-même*. Ainsi, M. Saint-Marc ne sera pas ému le moins du monde en lisant *la Grenadière*, parce que c'est *chose individuelle et trop égoïste* ; mais il pleurera avec César sur le cadavre de Pompée.... Merveilleuse faculté, et bien digne d'être applaudie par cet auditoire qui, *depuis vingt-ans, a vieilli avec le professeur !*

Eh ! monsieur, vous oubliez donc le succès toujours jeune, toujours renouvelé de ce livre, le plus prodigieux et le plus monstrueux livre de l'individualisme : les *Confessions de Jean-Jacques* ! C'est que le doigt touche la chair vivante.

En vérité, il fait peine, il fait honte à voir donner pour des vérités ces doctrines souffletées sur les deux joues depuis vingt ans, depuis trente ans, depuis cinquante ans, par tous les succès, par toutes les gloires !

Voltaire, un jour de franchise, disait que tout le monde avait encore plus d'esprit que lui. M. Saint-Marc Girardin peut descendre de Lucien : ses amis le disent ; mais est-ce une raison pour avoir plus d'illusions que Voltaire ?

Nous finissons : « Ce sont les fictions et les chimères de nos jours de migraine que nous appelons nos jours d'imagination, voilà la fantaisie moderne ! » — « Quelle belle chose que le coup de l'étrier ! Une jeune femme sur le pas de sa porte, le feu allumé qu'on aperçoit au fond de la chambre, le souper préparé, les enfants endormis ; toute la tranquillité de la vie paisible et contemplative dans un coin du tableau ! Et là, l'homme encore haletant, mais ferme sur la selle, ayant fait vingt lieues, en ayant trente à faire ; une gorgée d'eau-de-vie, et adieu. La nuit est profonde là-bas, le temps menaçant, la forêt dangereuse ; la bonne femme le suit des yeux une minute, puis elle laisse tomber, en retournant à son feu, cette sublime aumône du pauvre : Que Dieu le protège ! »

Ceci est une migraine d'Alfred de Musset. Nous sommes à attendre celles de M. Saint-Marc Girardin.

_____ **LA RUE LAFFITTE.**

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

Autrefois, — et cet autrefois est encore d'une bien fraîche date, — les marchands de tableaux ne logeaient nulle part. Ils logeaient un peu partout. Ils n'avaient point, comme certains commerces prosaïques, une rue inféodée à leur industrie. Il y avait la rue Cléry pour les meubles, la rue Guérin-Boisseau pour les bottes. Il n'y avait point de rue pour les Véronèse, signés Couture, ou les Canalette, signés Ziem.

Ce fut Beugniet, je crois, qui inventa la rue Laffitte. La rue Laffitte, cette rue de toutes les bohèmes, où tous les ateliers descendent, fut merveilleusement trouvée. Elle va comme vous savez de Bréda à Tortoni. Aussi tous les moutons sautèrent. Les derniers arrivés prirent la queue dans les rues adjacentes. Chaque jour ce fut une nouvelle vitrine ; et cette artère touristique de Paris devint comme le relais de la grande exposition, comme un lever de rideau qui fait attendre la grande pièce ; ce fut comme un bazar où la boutique appela la boutique. Cornu, Jules, de Peyrelongue, allumèrent leurs becs de gaz, montrèrent qui un Diaz, qui un Dupré, qui un Troyon, qui un Hoguet, qui dans un rez-de-chaussée, qui à une fenêtre, qui dans un magasin tout doré comme un salon du dernier siècle ; et dans une arrière-pièce de ce rez-de-chaussée, dans un débarras de cette chambre, dans un boudoir de ce salon, se donnèrent rendez-vous les artistes, et je ne dirai pas les amis des artistes, — Henri Monnier les a tués, — mais les amis des amis de l'art ; et ce fut, comme après la grande peste de Rome, des mains serrées, des mots inchangés, des idées prêtées entre les Michelagnolo, les Giulio Pippi, les Gianfrancesco, les Cellini, les Aurelio d'Ascoli, et un peu aussi les Pantasilea de la moderne pléiade : la boutique devint atelier, et le marchand amateur.

BEUGNIET. — Un Christ de Delacroix, vieille connaissance du Salon que le public réadmire. — D'éblouissantes débauches de couleur de Diaz ; — Le Rubens du chevalet est représenté par deux petites toiles. Dans l'une, un Escalier où descendent des pêcheurs, M. Isabey semble avoir un peu divorcé avec la lumière et le gras des contours ; mais l'autre, un Intérieur d'église bretonne, a toutes les anciennes qualités, peut-être même un peu plus sérieuses, de la spirituelle peinture. — Deux vieux Hoguet, bien pleins de brouillard, bien râpeux et bien grenus, du temps que ses ciels n'avaient pas encore tournés à la faïence. — Un Roqueplan, plein de mélancolie, mais qui a le malheur des Roqueplan, d'avoir le dessin des lignes cerclé. — Un Loubon. Un homme à cheval, qui pousse devant lui des chevaux blancs ; fouillis de croupes blanches fuyant vers un ciel bleu, sur un terrain calciné, brûlé, poudroyant, pulvérulent. — D'Hervier : une Rue en montée avec des plans de toits et un Moulin pyramidant ; du gris, du sale, du fumier, des loques criardes, des mesures éclopées, un ciel tout noir de pluie d'hiver ; et tout cela fouillé, plein air et de couleur. — Millet : la Batteuse de beurre ; du réalisme qui fait rêver. — Des Fauvelet, ce vignettiste heureux de la peinture à l'huile. — Fromentin : Scènes des champs, originales, à côté de celles de M. Millet. Peinture beurrée, chaudement colorée. Seulement des terrains sans solidité, dans lesquels s'emboueraient les rustiques chariots. — Un Effet de matin de Troyon ; une naissance de jour sous un manteau de brouillard, d'une science et d'une vérité incroyables. Ce tableau a été lithographié par François ; et l'on est à savoir qui du peintre ou du lithographe a mieux attrapé le matin. — M. Beugniet possède encore un Intérieur de forêt, le dernier tableau qu'ait vendu Longuet.

CORNU possédait un Ziem passé depuis en Belgique : une Vue de Venise, comme Ziem sait en faire avec des lointains de palais rosés, des ciels bleus dégradés dans le clair des transparences méridionales, cette Adriatique, toute clapotante de lumières, où semblent dormir, les ailes pliées, ces vaisseaux à grandes voiles que le peintre fait si bien reposer à l'ancre devant Saint-Marc, et ces horizons fourmillants, et tout ensoleillés, avec des dômes innombrables et des clochetons d'argent. — Si nous disions que M. Ziem peint avec du soleil, on nous dirait que nous calomnions le soleil ; de bien peu, vraiment. Maintenant Venise est à M. Ziem : c'est son douaire ; et M. Joyant ne réclamera pas. — L'Orient de Marilhat et de Decamps l'attend. Combien l'attendront-ils ? — M. Ziem nous disait dernièrement qu'il avait failli partir cet été à Constantinople. — Nous avons un budget des arts. Est-ce que le gouvernement devrait permettre à certains artistes d'arrêter leurs projets avec le mot de panurge : *Faulte d'argent* ?

JULES. — Une Tête d'étude de l'école Couture, d'un furieux effet et d'une merveilleuse assimilation du maître, signée Hount ; une tête de femme du peuple vraie, un type *canaille*, à qui le peintre a donné je ne sais quel accent, comme Auguste Barbier a peint le voyou, en lui donnant grande tournure. — C'est le secret des forts de faire autre chose que du daguerréotype.

DE PEYRELONGUE. — Sous ces lambris d'or faits d'hier, où Mme de Pompadour ne se trouverait pas dépaysée, une Marine capitale d'Eugène Isabey. — Chèvres et Bouquins, par Palizzi, deux pendants qui se recommandent par la vérité et le bien touché. — Dumarescq : Un tableau de fruits, d'un *faire* large et osé. Verres et fruits, tout est éclairé d'une seule touche ; — deux des plus jolis tableaux de Villain, qui doit se garder des réminiscences de Beaume. — Galetti : Une vue de Montmartre, en pleine pâte. Les blancs crient peut-être un peu sur cette colline si noire. — De Lessore, d'heureuses croquades. — Un Durand-Brager, d'une belle dimension. La mer roule. Une barque en haut d'une vague saute dans une trouée de lumière. Cette percée d'argent au centre du tableau, dans ce ciel encore voilé, en haut de cette mer sombre, est du plus heureux effet. — Tillot : une Étude de coquelicots, grande et savante étude. — La plus belle sans contredit de toutes les aquarelles de Deshayes. — Dans les cartons, une série d'aquarelles de Hoguet, *seconde manière*. Plus de rehauts de gomme, plus de frottis, plus d'arrachis. Tout est lavé, relavé, et comme estompé. M. Hoguet cherche maintenant l'aquarelle sans ficelles ; mais cela revient un peu au primitif. Les ombres non gommées perdent l'éclat et la transparence. Les ciels sont toujours prodigieux ; toujours ces pâtés de nuages gris qu'il écrase si bien dans un ciel blanc. Mais les premiers plans n'ont plus cet enlevé et cet avancé de ses aquarelles du Musée du Havre, ou de celle encore que nous avons vue à Lyon, une vieille femme tout en frottis, dont le jupon rouge ressautait comme une jupe de Castiglione. — N'oublions pas les pastels d'un jeune homme d'avenir, M. Pouthier.

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

_____ **À M. A. DE PONTMARTIN.**

« MM. Edmond et Jules de Goncourt... que l'ardeur du travail et le zèle ardent de l'inspiration pourraient placer si haut. »

JULES JANIN, *Journal des Débats*.

« MM. Edmond et Jules de Goncourt... Vadius de tabagie. » **A. DE PONTMARTIN**, *Revue des Deux Mondes*.

Nous ferons une simple question à M. A. de Pontmartin : Croit-il que ce soit dans une tabagie ou dans une bibliothèque que nous ayons trouvé la lettre inédite de Mme de Maintenon ?

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

_____ **CHRONIQUE DES THÉÂTRES. THÉÂTRE-FRANÇAIS.**

Nous devons quatre-vingts lignes. Oui, madame, ni plus ni moins, quatre-vingts lignes ! *Le Pour et le Contre*, c'est un proverbe d'Octave Feuillet. Vous avez vu ce petit volume à couverture grise, en flânant rue Vivienne, à la vitrine de Michel Lévy. M. Feuillet a fait ses premières armes dans la *Revue des Deux Mondes*. Il est de l'école de l'esprit.

C'est un talent charmant, distingué, féminin presque, à qui le maître sourit. M. Feuillet affectionne le proverbe. Dans ce petit cadre, il est à l'aise comme Metzù dans une petite toile. Il a jeté bas l'intrigue pour aller à droite à gauche, et aussi un peu pour que les personnages parlassent plus ; et il fait de si jolis écarts, et il laisse parler ses gens si bien, qu'on ne lui en veut pas longtemps. La scène n'est ni ici ni là, elle est où il vous plaît. Peut on mieux dire ?

Tantôt, ce sont deux vieillards qui vous rappellent un Ménage d'autrefois de Gorgol, — une nouvelle à lire, et qui fait venir les larmes aux yeux ; tantôt, c'est un don Quichotte du célibat, courant blés et châteaux, avec un Sancho Pança qui ne demande qu'à *peupler*, dirait d'Allainval.

Les décors changent et varient : c'est un palais, puis une chambre, puis une allée ; là, sur ce balcon, les marmitons s'entretiennent ; ici, sous cette feuillée, deux cœurs chuchotent ; plus loin, maris et femmes se boudent et se raccommoient : LE POUR ET LE CONTRE.

Mme la marquise va être trompée par son mari, absolument par la seule raison qu'elle est sa femme. Dans un tête-à-tête, la marquise plaide le pour des fautes de l'épouse, le marquis plaide le contre ; puis c'est le marquis qui plaide le pour des fautes de l'époux, et c'est la marquise qui plaide le contre. Chacun prêche pour son saint, et chacun se convertit, en ne laissant à M. Feuillet que le temps de faire une charmante avocasserie de sentiment. « Allez en paix et ne péchez plus ! » Et tout est pardonné. Voilà LE POUR ET LE CONTRE ! LE POUR ET LE CONTRE, un charmant sous-titre du *Caprice* ! Ce soir donc, en allant rue Richelieu, nous nous attendions à de la monnaie de Musset ; non

pas du billon, mais bien de ces petites piécettes reluisantes et frappées au bon coin que Mme de Léry eût mises en réserve pour la bourse bleue. Mais nous avons eu à faire à MM. Nyon et Laffite.

Avez-vous vu *la Savonnette impériale* ?

Donc Derval s'est fait Brindeau ; Mme Dupuis s'est faite Mme Denain ; Pellerin, le dragon brosseur de la salle Montansier, est devenu Tronchet, le hussard brosseur de la Comédie-Française. Il n'y a qu'une Brohan de plus. Augustine Brohan promène à travers cet amour *inscrit au budget des recettes du ministère de la guerre* un rire moqueur, une charmante robe rose et toutes les démangeaisons coquettes d'une jeune femme qui se sent veuve jour et nuit d'un mari absent.

Quelques vieilles pensées rhabillées de neuf, quelques mots fins et délicats, quelques emprunts spirituels à la langue politique, ne réussissent pas à faire croire à une comédie.

M. Broussard, qui est né au Palais-Royal pour les jurons, et au Gymnase pour les sentiments... Savez-vous, soit dit en passant, que c'est une chose assez triste que le Palais-Royal desserve son grand voisin. Le Théâtre-Français, qui garde si bien certaines traditions, ne devrait plus se laisser prendre à ces vaudevilles émondés de couplets. M. Gozlan a commencé la contrebande ; mais il nous semble que *Comme on se débarrasse d'une Maîtresse* aurait dû être une leçon. Oui, nous jugeons cela triste, que notre première scène française, cette scène où passait hier Didier ou Octave, ce frais rire et ces larmes poignantes, se fasse le rendez-vous des clairvillades repenties !

Elles sont inquiètes, nos deux veuves. Elles n'attendent pas, les jeunes femmes ! c'est une justice à leur rendre. Elles aspirent, elles espèrent, elles ont le cœur entre-bâillé. Comme il n'y a pas de romans à la campagne, elles en font un à propos de tout. Une tabatière en or trouvée sur l'herbe, voilà le prétexte. Son nom, son âge ? Ces dames essaient de juger sur tabatière ; la découverte de la tabatière les rend fort perplexes sur la pose des pièges à loup dans le jardin, ou de verrous à leur cœur... Cré mille... ! C'est le colonel Broussard qui vient fumer sa pipe dans le salon de Mme de Blaves ; il apporte son brevet de mari signé par l'empereur. *Elle fera comme la Catalogne*, Mme Denain. Supposant que l'homme à la tabatière est un sien cousin, elle lui écrit qu'elle est prête à l'épouser. — Pour le rôle que joue la tabatière dans la pièce, on pourrait bien l'offrir à Lablache. — Mais vous le savez déjà : Mme de Blaves a trouvé un rustre du plus beau modèle chez le colonel de hussards. Broussard l'a vue priser dans ladite tabatière : ils doivent s'aimer. Ils s'aiment, et tout s'arrange. Broussard est comte ; il chante, il peint des fleurs, il fait des mots, il salue ; il se découvre ; il ne s'assied que quand on est assis. Il a peut-être une boîte de cachou sur lui.

Tout s'arrange, et dans l'arrangement général regardez le bonheur de Mme de Chantreuil retrouvant son mari dans l'homme à la tabatière ; un mari plein de confiance qui a acheté un château aux environs pour expertiser en voisin la fidélité de sa femme.

Le public applaudit au bonheur de Mme Brohan ; le public applaudit Brindeau et ses exagérations de caserne ; il l'applaudit encore pour revenir si vite à ce rôle dans lequel nous le tenons en grande estime : l'homme de salon.

Et nous recommençons notre romance : Avez-vous vu *la Savonnette impériale* ?

GAÎTÉ.

L'histoire de la claque se perd dans la nuit des temps.

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

Chez les Romains, on distinguait trois variétés d'applaudissements : les *bombi*, dont le bruit imitait le bourdonnement des abeilles ; les *imbrices*, qui retentissaient comme la pluie tombant sur les tuiles ; et les *testæ*, dont le son éclatait comme celui d'une cruche qu'on casse.

C'est à la Gaîté, l'autre soir, au *Château de Grantier*, que nous nous sommes rappelé notre Suétone. La grande pièce était jouée au-dessous du lustre, sous prétexte d'un drame décroché par M. Maquet au vestiaire du Cirque : une *Closerie des Genêts* militaire. — M. Maquet vaut mieux que cela.

Il faut le reconnaître, depuis quelque temps les acteurs prennent l'habitude d'être meilleurs que les pièces. — Deshayes est d'un dramatique simple et sobre, Mme Lacressonnière a un

balbutiement d'une grande émotion, Mme Lambquin a de vraies larmes. Quant à Mlle Thuillier, qu'elle nous permette de lui dire ce que Rodolphe disait à son ancienne maîtresse : Vous n'êtes plus Mimi !

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

Numéro IV – 31 janvier 1852. UN PREMIER ACTE.

CHEZ ARSÈNE.

SCÈNE PREMIÈRE.

HÉGÉSIPPE, ARSÈNE.

ARSÈNE.

Ce matin, je ne sais, en ouvrant ma fenêtre, Un parfum de printemps qui s'apprête à renaître, M'embauma. — Des oiseaux, voletant alentour, Répétaient leurs fredons, prophètes d'un beau jour ; Et le ciel chatoyait au-dessus de ma tête, Et se tendait d'azur comme pour une fête, Et mon âme chantait. — Dieu ne m'a pas menti, Il me vient ce bonheur qui s'appelle un ami.

Arsène !

HÉGÉSIPPE

ARSÈNE.

C'est si doux, lorsqu'on a dans la vie Déjà trempé sa lèvre à la coupe de lie, Qu'on a fait quelques pas dans ce rude chemin, Qu'on s'est bronzé le cœur, — qu'on s'est durci la main ; Qu'on a presque effeuillé son trésor de croyance, De foi naïve et pure, et sa part d'espérance ; C'est si doux, mon ami, — tu le verras plus tard, — De jeter un coup d'œil sur son point de départ, De feuilleter à deux ses premières années Avec leurs beaux élans et leurs folles pensées ; De se refaire heureux, et de se rajeunir Au contact d'un ami qui vous fait souvenir !

— Dis, te rappelles-tu ces belles promenades Que préféraient parfois nos cartons camarades Aux leçons de l'école et du vieux professeur, Quand le soleil riait d'un rire tentateur ?

Le bois où nous allions, déchirant nos chemises, Dénicher les oiseaux et cueillir les merises ? Ces blés où nous courions, baignant nos fronts rosés Dans l'or déjà bruni des épis haut montés, Et surtout ce ruisseau qu'on nommait...

HÉGÉSIPPE.

La Voulzie ? Oh ! ne m'en parle pas ! C'est toute une élégie : Le bois est abattu, notre vieux maître est mort ;

Tout cela l'an passé. — L'industrie et la mort Dans notre verte idylle ont fait des coupes sombres. — Depuis ces jours heureux, enfuis comme des ombres, Ami, j'ai bien souffert. — Tu me connais, tu sais Mon cœur. Quand tu jouais, souvent, moi, je rêvais. À voir dans le ciel bleu resplendir des nuées, Il me montait un chœur de confuses idées. La campagne pour moi parlait de mille voix ; Pour moi l'eau murmurait et bruissait le bois ; À tout ce que j'aimais je prêtais une vie : J'écoutais quelquefois des chants dans la prairie, Et même bien souvent, le soir d'une moisson, Il me semblait, — c'était comme une vision, — Entendre s'élever des pleurs du fond des herbes, Et comme des sanglots ondoyer dans les gerbes. Que de fois, dans l'été, j'ai déserté mon lit Pour courir dans les prés, pour courir dans la nuit ! La lune, au haut du ciel, scintillait endormie, Berçant de feux d'argent la nature attiédie ; Les oiseaux se tassaient sous les rameaux dormeurs, Et l'air, Arsène, était tout rempli de senteurs ! Tout n'était que repos, que calme et qu'innocence, Et mon cœur altéré buvait à ce silence ! Puis, quand tout s'éveillait aux baisers du soleil, Mon Dieu ! quel magnifique, immense et beau réveil ! Oh ! je sentais alors comme un baiser de flamme Qui m'effleurait le front et me fécondait l'âme. Tu riais, tu courais, et moi, pieusement Absorbé dans ma joie et mon recueillement, Je priais, à genoux, sur la nature en fête, Et j'applaudissais Dieu ! — J'étais déjà poète.

ARSÈNE.

C'est vrai ; — tu nous quittais sur le bord d'un ruisseau Pour égrener ton pain à quelque pauvre oiseau ; Ou bien, comme assoupi le long de nos vieux saules

Dont les rameaux flottants te baignaient les épaules, Laisant tes deux pieds nus au fil de l'eau couler, Et l'oreille en avant tu semblais écouter.

HÉGÉSIPPE.

Oui, j'écoutais dans l'eau, sais-tu quoi ? Le mot gloire ! Chaque flot en passant me murmurait : Victoire ! Et je croyais entendre un peuple autour de moi Qui me battait des mains, et me nommait son roi !

Et le ruisseau, chantant de sa voix sibylline, Toujours me répétait sa promesse argentine !... Je sentais en moi-même un flux d'ambition, Mon cœur battait aux champs, j'avais la fièvre au front ; Dans le rayonnement d'une aube d'espérance, L'avenir devant moi s'élargissait immense ! Et je suis à Paris, laissant aller ma main Dans la main d'un ami, d'un frère.

ARSÈNE. Pour combien

As-tu quitté Provins ? HÉGÉSIPPE.

Pour toujours : je m'exile Des lieux que j'aimais tant. Je quitte cette ville

Où mon ciel morne et triste, un vrai ciel d'orphelin, S'étoila d'un beau jour, un jour sans lendemain !

ARSÈNE. Qui te chasse ?

HÉGÉSIPPE.

Une tombe et mes vingt ans ; deux choses ! Aux murs peuplés d'histoire, aux prés peuplés de roses, J'ai dit un éternel, un déchirant adieu, Et puis, je suis parti, pleurant et priant Dieu, N'ayant pour tout trésor que des rimes en tête, Et, dans ce grand Paris, je viens être poète !

ARSÈNE, secouant la tête. Poète !... Paris !

Il fait fredonner au piano les premiers accords de :

O di tanti di palpiti.

Lyre exilée au désert ; Triste nid de fumier où l'aiglon manque d'air ;

Cage qui du génie étrangle la volée ; Babylone où l'on sent avorter son idée ; Sable qui tait la faim ; — sable qui boit les pleurs ; Et n'a qu'une oasis : la mort ! pour les douleurs ; Cirque immense, rempli de martyrs et d'athlètes Se couronnant de fleurs pour leurs suprêmes fêtes ; Cité sans cœur, du pied dansant sur des tombeaux ; Des mourants sans amis, — des râles sans échos ; Lazares s'émiettant les miettes de l'orgie ; Chants et larmes, le bal voisinant l'agonie ; Hic-jacets effacés, — mères en habits noirs Pleurant leurs beaux enfants, pleurant leurs beaux espoirs ; Hommes-vieillards, sortant par chacune des portes, Pour enterrer ailleurs leurs illusions mortes ; Vaisseaux tout pleins de fleurs qui se croyaient au port, Et qui s'en sont allés aborder à la mort ; Matelots qui chantaient sur le bord du naufrage, Avenirs engloutis sans laisser de sillage !

HÉGÉSIPPE.

N'est-ce pas ? c'est d'un fou ; c'est un rêve insensé, Si tu veux, je sais bien ; mais je me sens poussé, Arsène. Est-ce un bon ange ? est-ce un mauvais génie ? Est-ce un appel fatal ? — est-ce une voix amie,

Cette voix qui m'entoure et m'assiège et m'étreint, Séchant mes pleurs d'hier en me disant : Demain ? Qu'importe ! je suis jeune !

ARSÈNE.

Ô mon ami, mon frère ! Il en est temps encore. Écoute ma prière :

Ne reste pas ici, ne reste pas, va-t'en ! Oui, retourne à Provins. — Oh ! crois-moi, mon enfant, Écoute-moi du moins. — Je sais, je t'importune. — Avec du cœur ici l'on ne fait pas fortune. Ce rêve, où tout est beau, moi j'ai passé par là ; On se dit confiant : Je le veux, ce sera ! La fortune d'abord vous sourit, tout prospère ; L'horizon est si gai qu'on croit et qu'on espère ; On frappe à tous les cœurs, on jette à tous les vents Les parfums de son âme et l'écho de ses chants ! Et puis voilà qu'un jour, un jour on se réveille Sans la gaieté d'hier, sans le pain de la veille ! Le désenchantement a fait chuter l'espoir : On était à l'aurore, et c'est déjà le soir ! Et pourtant Hégésippe, il faut nourrir sa vie, Il faut s'alimenter et vivre d'industrie. Dans cette lutte ignoble avec la pauvreté, Si vous avez encore un peu de feu sacré ; Si vous, qui du besoin endossez la livrée,

Vous restez un poète, une tête inspirée, Ami, songe à cela ! — Sentir qu'on porte en soi Quelque chose de Dieu dans un cerveau de roi, Et n'avoir pas de pain, et mourir d'indigence ! — Ce que je te dis là, c'est de l'expérience. À la misère, hélas ! il faut de durs amants : C'est une maigre épouse aux longs bras grelottants, Qui vous prend la jeunesse et l'étend sur sa couche, Et là, d'un froid baiser se collant à sa bouche, La dessèche et la tue à son souffle glacé !

HÉGÉSIPPE.

Mais sa dot, quelquefois, c'est l'immortalité ! Qu'elle vienne, j'attends. Sous une faible écorce, J'ai de la volonté, c'est plus que de la force. Le vent de la tempête assaillira mon front, Mes espoirs un à un se déracineront ; De mes rêves chéris je verrai la ruine, À mon foyer sans feu s'assoira la famine, Que je n'irai jamais, ainsi qu'un renégat, Abdiquer de mon luth le saint apostolat ; Et, sans cri ni fureur, je saurai dans ma lyre Me tailler un bâton pour marcher au martyr !

ARSÈNE.

Dans la grande cité, pas de fleurs, pas de prés, Rien qu'un panorama de grands murs enfumés. Pour te refaire bon, pour apaiser ton âme, Tu n'auras plus des champs le céleste dictame ! Plus rien pour t'inspirer, plus le chant des oiseaux, Plus les chansons du soir, plus le bruit des ruisseaux, Plus ce soleil ardent, divin foyer de vie,

Du feu de ses rayons brûlant ta poésie ! — Ami, tu t'aigriras, tu deviendras méchant ; Toi, si bon, tu n'auras bientôt plus rien d'aimant ; Puis, à bout d'agonie et d'atroce souffrance, Éperdu de misère et de désespérance, Tu viendras demander un jour ta route à Dieu, Et la fatalité te criera : Hôtel-Dieu !

HÉGÉSIPPE.

Arsène, ce n'est pas une de ces idées Qui retombent soudain, soudainement germées. Non, c'est un vœu sacré, c'est une ambition De ne plus me sentir monter le rouge au front. — C'est vrai, tu ne peux pas me comprendre, mon frère. — Eh bien ! puisqu'il le faut, c'est un triste mystère : Tu me crois orphelin ? Oh ! je suis né plus bas ; Tu me crois des parents obscurs ? Je n'en ai pas.

Je naquis anonyme, et ma naissance amère Fut une honte, hélas ! que déserta ma mère ! Je ne m'appelle pas. C'est un horrible enfer ! Signer, c'est usurper, c'est mentir, c'est voler ! Arsène, je n'ai pas le droit que l'on me nomme, Car mon berceau n'a pas reçu le titre d'homme ! Eh bien ! pour remplacer ce nom où j'avais droit, Je veux me faire un nom qui relève de moi,

Je veux avoir ma place, et que la poésie, Nourrice dont le sein m'allaita d'ambrosie, Et dont les chants si doux, hymnes consolateurs, Ont bercé mes chagrins, ont endormi mes pleurs, Sacre d'un peu de gloire et d'un peu de génie, Moi, l'homme-déshonneur, né d'une ignominie ! Tu l'as voulu, voilà. — Tu comprends maintenant Quelle chose me pousse et m'entraîne en avant. Oui, je saurai prouver, si le sort me la donne, Qu'un front d'enfant trouvé va bien à la couronne. Tu comprends maintenant que menace et conseil Ne font rien, quand on a quelque motif pareil. En face de la faim, en face de la tombe, Je resterai, mon frère. Eh bien ! si je succombe, Ainsi qu'André Chénier montant à l'échafaud, Qui disait à Samson : Vous me tuez trop tôt ! Je dirai, gravissant l'escalier de misère Dont la mort à l'hospice est la marche dernière : Et pourtant j'avais là quelque chose !

ARSÈNE, ouvrant la porte de gauche

Ami, viens : Cette chambre est à toi, ce lit sera le tien.

Comment ?

HÉGÉSIPPE.

ARSÈNE, souriant.

En attendant le Panthéon. — La bourse, Tu ne dois pas, pour l'heure, avoir grande ressource, Est en communauté. — Tu l'as voulu. Le sort, En est jeté, mon cher, et puissé-je avoir tort !

HÉGÉSIPPE.

Oh ! merci. Tu verras, si j'arrive à la gloire, Que, chez moi, c'est le cœur qui me sert de mémoire.

UNE VOIX EN DEHORS.

Amis, chaque matin, Savez-vous ma prière ? Je dis à la misère : Attends jusqu'à demain !

ARSÈNE.

Ce sont des voix d'amis qui montent l'escalier, Et qui d'un gai refrain ont soin de s'annoncer.

SCÈNE II.

LES MÊMES, ARMAND, ALPHONSE, PAUL. ARSÈNE.

Eh ! c'est ce cher Armand ! Salut ! ARMAND.

ARSÈNE.

Bonjour, Arsène !

Messieurs, un vieil ami, que la fortune amène De sa province ici. Nous grandîmes tous deux, Courant les mêmes champs, jouant les mêmes jeux ; Jumeaux de far niente et de gaminerie. Aujourd'hui, de là-bas prenant sa course hardie, Il vient être poète.

ALPHONSE.

Ah ! monsieur, parmi nous Soyez le bienvenu ! Nous voulons, comme vous,

Devenir quelque chose, et, comme vous, nous sommes Ce qu'on est à vingt ans, des aspirants

grands hommes, De bons et gais garçons, chantant aux mauvais jours, Ne dînant que parfois, mais espérant toujours.

Vous ferez comme nous. HÉGÉSIPPE.

Oh ! je vous remercie

De me tendre la main. ARSÈNE, à Armand.

Que fait ta flânerie ?

ARMAND.

Viens donc à l'atelier, j'ai sur le chevalet Un tableau que je viens d'esquisser.

ARSÈNE.

ARMAND.

Le sujet ?

Le ciel, dès le matin, a mis pour la journée Son écharpe d'argent et sa robe azurée ; L'eau coule doucement ; des saules mi-pourris Habillent leurs vieux troncs de feuillages pâlis ; Un riche entassement de plantes amphibies, De nénuphars montés sur leurs feuilles vernies, Et de menthe touffue, et surtout de grands joncs, Laissant à la dérive aller leurs cheveux longs, Frange chacun des bords et fait un vert mirage ; Un pont miniature, un pont-neuf de village,

Trait d'union en bois, dont l'air tout paysan Et les états naïfs sont du dernier normand, S'enlève à l'horizon, en touches vigoureuses, D'un fond de peupliers aux ombres vaporeuses ; Un bonhomme aux bras nus pêche sur un bateau, Et l'écho babillard des battoirs rit sur l'eau.

Et vous aussi ?

HÉGÉSIPPE.

ARMAND. Mais moi, j'encadre mes idylles.

ARSÈNE, à Alphonse.

Et toi, mon lazzarone aux ébauches faciles, Ta belle saltatrice au beau corps ondoyant, Au torse qui bondit et s'emporte en avant, Ce ravissant projet aux formes artistiques, D'une aristocratie et d'une grâce antiques, Quand l'achèveras-tu ?

ALPHONSE.

Je fume pour l'instant, Mon cher, si tu savais, un tabac du Levant

Jaune comme de l'or, dont les spirales lentes De la pipe qui dort s'échappent indolentes !

ARSÈNE, qui a disposé un flacon et des verres sur une table.

Et des toasts, messieurs, des toasts ! PAUL.

À Béranger ! À toi, grand chansonnier, qui sais toujours trouver, D'un crêpe ou d'un laurier décorant notre histoire,

Un protêt pour la honte, un écho pour la gloire ! À toi qui dis tout bas, pour égayer nos fronts, Hier fiers de victoire, aujourd'hui blancs d'affronts, Catin, la Liberté, le Champagne et Lisette !

À toi qui dans tes vers, et Français et poète, Toujours au second plan fais mugir le canon, Toujours au second plan passer Napoléon !

TOUS, levant leurs verres. Buvons à Béranger, buvons !

ALPHONSE.

À nos maîtresses ! À vous qui nous cachez nos plus rudes détresses,

À vous qui nous dorez d'un soleil de gaieté Le surnumérariat de la célébrité ! À vous dont l'espérance escompte un temps prospère, Et dont le rire éclate au nez de la misère ! Élèves sans orthographe et sans cupidité, Aimant notre jeunesse et notre pauvreté, Rosalie ou Marie, à vous, chères grisettes ! Ô reines de nos cœurs, reines de nos chambrettes, Beaux rossignols d'amour, semant partout des chants, Et dans notre mansarde apportant le printemps ; Complices de nos punchs et sœurs de nos tristesses, À vous, à vous, je bois à vous !

TOUS, sauf Hégésippe. À nos maîtresses !

ARSENÈ, à Hégésippe.

À l'écart et l'air triste, ô mon bien cher rimeur, Parle donc un peu plus à ton verre, rêveur !

HÉGÉSIPPE.

† Je réserve mon opinion littéraire sur Béranger. J. de G.

Comme un gladiateur, en entrant dans l'arène, Qui dit en regardant la loge souveraine : Maître, sois salué par ceux qui vont mourir !

Levant son verre. Je bois à mon César, je bois à l'avenir !

1848.

JULES DE GONCOURT.

ARCHIVES De L'ART FRANÇAIS,

RECUEIL

DE

DOCUMENTS INÉDITS

RELATIFS À L'HISTOIRE DES ARTS EN FRANCE,

Publiés et annotés

PAR M. DE CHENNEVIÈRES.

Paris, Dumoulin, 1851.

L'Abecedario de Mariette dormait sous la poussière. Les précieux autographes de nos vieux peintres, de nos vieux sculpteurs, de nos vieux architectes, étaient lus entre quatre murs par l'égoïste propriétaire. Les archives de province s'ignoraient encore, et, sauf quelques fureteurs à outrance, tout le monde des curieux de l'art français, triste et désappointé, — Marolles, Florent Le Comte, Lépicié, Dargenville, Nougaret, les Almanachs, les Deuils de cour une fois lus et fermés, — s'écriait c'est bien peu ! Si, par quelque beau jour de soleil, l'un de nous revenait du Louvre avec un souvenir amoureux d'une toile, grande ou petite, et qu'il voulût reconstruire le peintre et son œuvre, les matériaux lui manquaient.

Au mois de janvier dernier, sans fracas, sans bruit, M. de Chennevières, l'auteur d'une histoire des peintres provinciaux, aidé de M. de Montaiglon, ouvrit au public de l'art le livre de Mariette, fit dire à la province de nettoyer le verre de ses loupes, souleva la chemise trop discrète de l'autographe, et tous les deux mois arrivèrent aux souscripteurs des *Archives de l'Art*, dans ce numéro une pièce sur Poussin, dans celui-ci des lettres du peintre du Luxembourg, dans celui-là un billet de Mignard, dans cet autre des brevets de logements sous la grande galerie du Louvre, dans ce dernier une quittance de Germain Pilon. Et le long de ce voyage à l'inédit, qui débute par une lettre de Loys Mourier, imagier, et finit à l'acquisition du naufrage de *la Méduse*, vous apprenez tantôt une chose que vous ignoriez, tantôt une chose que vous ne saviez pas tout à fait. À l'hôtel Bullion, c'est le tableau de Géricault adjudgé 6,005 francs à M. Dreux d'Orcy, que les marchands avaient proposé de couper en quatre et d'acheter 20,000 francs ainsi dépecé. Là c'est le vieux David qui, par honte de montrer ses lunettes, laisse inachevé le portrait de Mme Récamier. L'intronisation du goût transalpin en France avant l'école de Fontainebleau, l'influence des beautés de l'art italien sur Charles VIII

sont établies par des documents sans réplique, à côté d'une commande au sieur Lancret, où il doit « représenter les six dames le plus crottesquement qu'on pourra et dans le goust qu'on porte les veaux au marché et l'équipage le plus dépenaillé que faire se pourra. » Ces six dames étaient peut-être la duchesse de Tallard, la marquise de Prie et autres. Michel Lasne, *homme de régal* ; Lepaon, « qui

se fait dragon, et se fait blesser à une bataille pour en mieux voir l'effet ; » Rubens, avec son royal mépris pour l'Excellence ; Jean Solas, un sculpteur parisien de l'année 1505 ; Rigaud, Detroy, Bouchardon, Cochin, Warin, Vien, Vernet, Bosse, Drouais, Félix Lecomte, qui savait mouler le talc, ont chacun leur page de publicité. David, le 4 mai 1793, à une demande de l'Académie qui l'engage à venir professer répond : « Je fus autrefois de l'Académie. » DAVID, député à la Convention nationale. Et à tous ces coins de rideau soulevés s'annexe la publication complète des manuscrits de Mariette.

Il y a de la part de MM. de Chennevières, de Montaiglon, Soulié, Mantz, qui sont gens de style, quelque mérite à se faire les modestes éditeurs de ces heureuses fouilles. Peut-être même vont-ils trop loin et se montrent-ils trop discrets de ces notices substantielles auxquelles nous avait habitués *le Cabinet de l'Amateur* ; et cela quand partout s'improvisent des critiques picturales avec un peu d'audace et un volume dépareillé de Descamps. Nous n'adresserons qu'un reproche aux éditeurs, qui commencent leur seconde année, c'est de remettre leurs surprises de deux mois en deux mois ; ne pourraient-ils les espacer d'un seul ?

ALGER. — 1849. NOTES AU CRAYON.

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

Mercredi, 7 novembre.

À cinq heures, la côte d'Afrique sort de la brume du matin. — À six, un triangle de neige s'illumine aux premiers feux du soleil et s'argente comme une carrière de Paros. — Envahissement du vapeur par une horde de portefaix algériens qui s'excitent au transbordement des malles, à grand renfort de sons gutturaux. — Porte de France. — Rue de la Marine. — Hôtel de l'Europe. — Bab-a-zoun et Bab-el-oued, rues animées par la bigarrure étrange, pittoresque, éblouissante, d'une Babel du costume. L'Arabe drapé dans son burnous blanc ; la Juive coiffée de la *sarma* pyramidale ; la Moresque, fantôme blanc aux yeux étincelants ; le Nègre avec son madras jaune, sa chemise à raies bleues ; le Maure à la calotte rouge huppée de bleu, à la veste rouge, au caleçon blanc, aux babouches jaunes ; les enfants maures, israélites, chamarrés de velours et de dorure ; le Mahonnais au chapeau pointu à pompon noir ; le riche Turc au cafetan rutilant de broderies ; le zouave ; des marins débraillés venus des quatre bouts du monde, et, comme repoussoir à ce dévergondage oriental des couleurs les plus heurtées et les plus éclatantes, la triste uniformité de nos draps sombres. — Dans ce kaléidoscope de l'habillement humain, pas un seul costume qui se ressemble, tant il y a de variétés dans le drapé, dans la coupe, dans l'ornement de la veste, du turban, du kaïk, du cafetan, du burnous, de la foutah. — Au soir, quelques musulmans semblent, pour ce jour, avoir complètement mis en oubli les prescriptions du prophète, et le fameux *biribamberli* retentit comme un refrain de *larifla*, scandé par les hoquets du vin.

Jeudi, 8 novembre.

La place du Burnous, où piétinent les petits chevaux arabes d'une vingtaine de coches en partance pour les environs, place tout arabe. — Une double rangée de négresses, vêtues d'un morceau de toile bleue, accroupies devant leurs pyramides de pain ; des mendiants, rois du haillon, une sébile sur les genoux ; un va-et-vient incessant de burnous jaunâtres et encrassés ; sur le talus quelques loques omnicolores trouées, rapiécées, effiloquées, jettent sur quatre pieux un semblant de tente, sous lequel travaillent de graves cordonniers kabyles, pêle-mêle avec des chiens rongés de gale ; puis, au fond, un entassement de masures cuites et rougies au soleil, éblouissamment plaquées

de blanc rayé de briques. — *Kouskoussou*, le fond de la cuisine indigène, semoule pulvérulente safranisée ; mets élastique, relayant le pain, cerclant au choix un poulet, du mouton, se mariant même quelquefois à du raisin ; une chose sans nom qu'on finirait peut-être par aimer. — Six heures d'enthousiasme artistique. — À chaque rue, à chaque maison, un tableau de Decamps ; — boutiques à formes alhambresques, aux magiques devantures de fruits du pays, encadrant la statue immobile d'un vieux Shilock à bésicles. — Remarquable beauté, finesse de traits des enfants. — Une toute petite Juive, soi-disant vêtue d'une petite chemise blanche, nous offre le type le plus délicat, le plus mignon que puisse rêver une mère. — À voir cette chevelure aile de corbeau glacée de reflets carmin, nous nous éprenons du *roux*, déconsidéré en Europe par la nuance *carotte*. — Plus loin, un petit Turc, ramené de l'école avec le carton classique en sautoir, perdu dans les bouffants de son haut-de-chausses, les cheveux emprisonnés dans une jolie queue rouge d'où s'échappent deux rubans qui lui balaient les talons. — Et ce sont toujours des ruelles à échelons de pierre plongeant sous vos pieds, ou grim pant devant vous ; des maisons blanches de chaux vive, s'étayant de poutres jetées au travers de la rue, font ressauter leur premier étage d'une forêt d'arcs-boutants, et, soudant leurs terrasses l'une à l'autre, ne laissent glisser que quelques filtrations de soleil : intelligente architecture qui, dans le moment où la chaleur incendie la campagne et fait désert le quartier d'Isly, transforme ces passages en frais couloirs. — Quelques gracieuses fontaines entourées de légères colonnettes à fond de mosaïque. Un placage de tuiles vernissées, aux savantes combinaisons linéaires, détache ses arabesques bleues, jaunes, vertes, d'un encastrement de murailles blanches. — Débarbouillement *in extenso* d'un Maure qui a choisi l'une d'elles pour cabinet de toilette.

Samedi, 10 novembre.

École turque. — Une vingtaine de ravissants bambins rangés en cercle autour d'un vieux pédagogue à mine rébarbative, chantonnent en se dandinant des versets du Coran inscrits sur une pancarte en bois qu'ils ont passée au cou. Les espiègleries, grimaces, gentillesse et autres singeries nous font mal préjuger de leurs progrès, dont leur maître, du reste, paraît fort peu se soucier. — Les constructions arabes, si brusques d'arêtes dans la journée, estompent le soir leurs lignes d'une vaporeuse demi-teinte et enveloppent comme d'une crêpe violâtre leurs masses indécises. — C'est le paysage indien tel que l'a compris Daniell, tel que l'interprète la gravure anglaise.

(La suite au prochain numéro.)

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

CHRONIQUE DES THÉÂTRES. THÉÂTRE DU PALAIS-ROYAL.

C'est toute une troupe que Brasseur. Il est cinq, six acteurs, que sais-je ? Toutes les voix, tous les gestes, toutes les physionomies, il les prend, non, il les a. Il a la voix fiévreuse et pressée de Bouffé ; — Il a le débit tout triomphant des *couacs*, et ces gestes épileptiques qui n'appartiennent qu'à Grassot, tantôt c'est le triangle buccal et le nez pincé de Levassor ; tantôt le clignement d'yeux, les grimacements simiesques, les sourires pouffants, toutes choses dont Ravel est propriétaire : — et cette bouche qui se convulsionne brusquement à gauche, à droite, et ce rire gargantuesque... Vous avez nommé Sainville. L'affiche disait vrai : le *kaléidoscope* dramatique. Brasseur nous a fait, le Dupré-protée qu'il est ! tous les ut de théâtre : de l'ut de rogomme du jeune premier des Funambules à l'ut de caverne de Numa.

Mais il s'agit bien de cela vraiment. — Romainville a fait un drame, mais un drame... qui, rien que sur le titre, serait reçu d'emblée à l'Ambigu : *l'Eau de Javelle !!!* — Notre gaillard enterre son propriétaire le jour où l'on doit donner sa pièce : ce Romainville est un homme heureux. Ajoutez à cela que c'est Levassor qui joue son rôle au Palais-Royal, et qu'il s'est inventé, pour ce faire, un chapeau-gondole coupé sur un quartier de lune. — Au sortir de l'église, Romainville se trompe de cérémonie : au lieu de suivre le corbillard, il suit une noce — qu'il croit de bonne foi un enterrement, — et la noce le mène à une maison qu'il suppose mortuaire et qui est très-vivante :

c'est Deffieux ! — Bast ! — se dit Romainville ; — et comme un garçon passe, le Bouchardy en herbe lui inocule les vingt-sept tableaux de l'Eau *de Javelle*. — Pauvre *Eau de Javelle* ! elle est sifflée avec un ensemble !... — Et Chardonneret refuse sa fille à un homme si peu apprécié. Mais, Dieu merci pour ce brave Romainville ! ce n'est pas d'hier que les vaudevillistes sont en relation avec les oncles d'Amérique et autres solutions californiennes. — Romainville hérite de trois cent mille francs. — Adieu à l'Eau *de Javelle* ! — Il épouse Cœlina. — Parole d'honneur ! il ne fera plus de drame ! — Et le public a pris acte en applaudissant Romainville et Levassor.

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

FOLIES-DRAMATIQUES.

LE LAQUAIS D'UN NÈGRE, vaudeville en deux actes, par MM. Brisebarre et Nyon.

— Comment ! un étage de plus ? —

Après cela, nous en sommes bien aises. — Voilà quatre fois que nous prenons au bureau de ce théâtre des places d'avant-scènes, de rez-de-chaussée ou d'entresol. Voilà quatre fois qu'on nous fait monter à des avant-scènes qui, si elles sont des avant-scènes, sont des avant-scènes à trente pieds au-dessus du niveau de la scène. Nous nous sommes informés : tous nos amis ont fait comme nous cette réflexion qu'ils soupçonnaient toujours un peu être placés plus haut que leur argent.

La toile était tombée. — L'auteur ! l'auteur ! — criait toute la salle. Nous avons bien envie, nous, de demander : — L'architecte ! — et si on l'avait nommé, nous ne l'aurions pas applaudi, je vous jure. Que voulez-vous ? on n'est pas parfait : nous avons les jambes rancunières.

Mais ce sont les auteurs qu'on a nommés : MM. Brisebarre et Nyon. — M. Nyon, du *Pour et du Contre* ? — Oui. Pourquoi pas ?

Un Yolof : c'est Brasseur. — Toi bon nègre à moi ; — moi aimer toi ; — toi cirer bottes à moi ; — moi rattacher bon blanc à la vie ; — moi reluire comme lune ; — moi vouloir petite blanche ; — moi demeurer rue Blanche ; — moi aimer bon Huart ; — moi avoir abonnement au *Charivari* ; — moi danser *bamboula* ; — yo ! yo ! hi ! hi ! — une *soulouquerie* en deux actes.

Numéro V – 7 février 1852.

ASSOCIATION DES ARTISTES. CINQUIÈME EXPOSITION ANNUELLE.

Au profit de la caisse de secours et pensions, l'Association des artistes fait tous les ans une exposition d'ouvrages de peinture, sculpture, gravure et architecture. — Une année, elle nous montrait presque tout l'œuvre d'Ingres ; *la Mort du duc de Guise*, de Delaroche ; *la Porte de Constantine*, d'Horace Vernet ; de merveilleuses études de Géricault et le *Marat* de David. Ainsi commençait à se réaliser cette heureuse idée d'un critique : montrer une fois par an au public notre art national, par les prêts des collections particulières et des amateurs. Oui. C'est ce que devrait être cette exposition

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

des artistes : une initiation aux maîtres français, — de Clouet à Decamps. Elle devrait combler les lacunes de nos musées officiels, et convier au grand jour tous les petits maîtres de notre école. Il faudrait qu'elle livrât à la publicité du bazar Bonne-Nouvelle toute toile française ayant un intérêt d'art ou d'histoire, de date, de faire ou de sujet. — Maintenant qu'il n'y a plus de ces accapareurs d'objets d'art qui se nommaient d'Argenville, Gaignat, de Julienne, Live de Jully, Mariette, Lempereur, Pagnon, et que les belles et curieuses choses sont presque chez tout le monde, l'exposition des artistes devrait, — les amateurs s'y prêteraient de bonne grâce, — tirer de toutes les galeries, de tous les cartons, les éléments de la statistique de l'art français, en rassemblant, année par année, toutes ces toiles, tous ces dessins dispersés, éparpillés, presque invisibles.

Il y a bien un peu de tout dans cette exposition ; pourtant elle est pauvre, — bien pauvre auprès de celle dont nous parlions tout à l'heure. — WATTEAU. Une capitale évocation de la comédie italienne, avec son Mézetin, son Tartaglia, ses Colombines au sourire moqueur. Ces deux joyeuses, ces deux charmantes ne sont pour Watteau qu'un prétexte à faire montre de velours et de soie, de chatoiements d'étoffes, et de fantaisies de costumes. — À propos de comédiens italiens, mentionnons un tableau de DETROY, qui vient de la collection Lenoir : un Mézetin. Il est représenté avec les bas rouges, la petite veste, la culotte, le manteau noirs rayés de rouge. C'est le Mézetin emprunté aux croquis de Callot, tel qu'il a été inventé pour le théâtre italien en 1680 par Angelo Constantini ; un Mézetin dans le costume hiératique. — Pour finir avec les comédiens, de Mme LEBRUN, la face rubiconde de Dugazon, jouant le rôle d'Unique, dans la parodie de Pénélope. — De LÉOPOLD ROBERT, deux petites scènes d'Italie, assez pénibles, déjà toutes craquelées. Pourtant, des parties très-spirituellement éclairées dans la tête de la vieille femme qui veille l'Italienne morte. — Un DECAMPS, de la collection de M. Véron : une Vue des Dardanelles, — qui a ce qu'ont toujours les Decamps : du caractère, mais rien de plus. C'est étrange comme en quelques années le soleil déserte certaines toiles de ce maître. — Attribuée à ANNIBAL CARRACHE, une Descente de croix, envahie presque tout entière par la demi-teinte, avec des lumières égratignées de pâte sèche. — M. Walferdin, — qui est le Marcille des Fragonard, comme M. Marcille est le Walferdin des Prudhon, — a prêté cinq dessins de son favori : de charmantes pensées jetées dans le nuage d'un lavis au bistre ou dans le brouillard d'un pastel. Un petit paysage : — de grands arbres jettent au-dessus d'une fontaine leurs grandes branches richement feuillagées. Impossible de promener plus heureusement la sanguine sur le papier. Le Berceau : une longue allée où la verdure fait dôme ; sépia où Fragonard montre qu'il sait son feuillé sur le bout du pinceau. Enfin une sauvage et vigoureuse étude, le Taureau avec un mufle à la Géricault. De JOYANT. Intérieur de la cour du palais des Doges à Venise. M. Joyant a mis au service du sujet toute sa science architecturale et tout le charme de sa palette méridionale : pastiche de Canaletto, avec des blancs plus crayeux que ceux du maître. — BIDA. Un dessin *précieux* : Une scène du Choléra au Caire. Dessin à dessous d'encre de Chine rehaussé de fines touches de blanc et éclairé dans les ombres de petites tailles qui semblent des hachures faites avec une pointe d'épingle. Ce travail menu donne à tout le dessin l'aspect doux, gras, estompé d'un dessin au suif. Le groupe est heureusement distribué : la tournure de ces femmes chargées d'enfants, l'affaissement de ce malade à âne qu'on mène au *Moristan* ou au *Kasr-él-Ain*, tout cela est d'une parfaite entente. — De CHARDIN. Ustensiles de cuisine. C'est toujours cette forte et large peinture empâtée, de la vraie peinture celle-là, messieurs les petits Flamands modernes ! — De M. LENORMAND, une monographie architecturale complète du château de Meillant, — une remise à neuf comme au temps de Mélusine, la fée du lieu. De délicieux détails de combles et de ferronnerie, et surtout un plafond à caissons d'un prodigieux fouillis de détail, et d'un admirable rendu. — DIAZ. La Promenade. Un de ces beaux Diaz bien éclatants et bien dorés. — De P. DELAROCHE. Une Tête de Bouchardy finie et purléchée. Les dessins de M. Delaroché n'ont pas, pour ainsi parler, la griffe du maître ; ce sont plutôt des dessins de graveur. Nous faisons pourtant une exception pour un de ses dessins qui fait partie du cabinet de M. Rattier : une Femme nue à demi-couchée dans la vasque d'une fontaine ; dessin dont la merveilleuse facture n'exclut pas le sentiment. — PRUDHON. La volupté. Nous avons déjà remarqué toute l'analogie des têtes de Léonard avec celles de ce maître. — Prudhon devait être amoureux du sourire de la Joconde. — Pourquoi n'a-t-on pas frappé à la porte de M.

Marcille ? — DAUZATS. l'Arc de Triomphe de Djimilah, peinture pleine de solidité. — Un EUG. LAMI (de la collection ou des souvenirs de M. Véron ?) : Foyer de la danse du théâtre de l'Opéra. Elles sont là toutes les Guimards surnuméraires ; et tous s'empressent autour d'elles. C'est une mêlée — de 31 centimètres de haut sur 55 de large, — une mêlée de gaze et d'habits noirs, de gilets blancs et de soie rose, de sourires et de décorations ! — M. Lami assemble heureusement ; il groupe ses personnages comme un maître de maison ; il s'entend parfaitement aux cohues de troisième plan ; il poche surtout avec esprit ; mais, quand il veut finir, il fait ce qu'il a fait d'Alexandre Dumas, à la gauche de son foyer : un pointillé de carmin et d'outremer. — Le ministère de

l'intérieur a prêté le tableau de M. PILS : la Mort d'une Sœur de charité, une des meilleures toiles du dernier salon. — Une nombreuse collection de dessins de l'école espagnole dont nos musées et nos collections sont si pauvres, mais plusieurs très-contestables. — Et ce sont encore tableaux et dessins signés Gérard, Papety, Géricault, Rigaud, Vincent, Callot, David ; Latour.

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE DU

PRÉSIDENT BOUHIER. MANUSCRITS DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE.

La correspondance de Brossette avec Boileau est connue, elle a été publiée par M. Cizeron- Rival¹ ; mais la bibliothèque nationale possède treize lettres du même Brossette adressées au président Bouhier, que j'ai tout lieu de supposer inédites. Ces lettres contiennent d'assez curieux renseignements littéraires sur La Fontaine, Lenglet, Racine, Molière ; nous avons été assez heureux pour obtenir de M. Hauréau la permission d'en livrer à l'impression quelques extraits.

Entre toutes ces lettres, une seule donne quelques lignes à l'histoire de l'art, nous les citons.

Lyon, 31 mai 1733.

« On me mande d'Amsterdam la mort du fameux Bernard Picart, surnommé le Romain, très-excellent graveur, arrivée le 8 de ce mois dans sa soixante-deuxième année. Il avait de grands biens ; mais il ne laisse point d'héritiers de ses talents, n'ayant que trois filles à marier. Il vendait le recueil de ses œuvres 1,200 francs, et à présent le prix ira au double. Le dernier ouvrage qu'il a achevé consiste en vingt-quatre figures pour *l'Alcoran des Cordeliers*, que l'on imprime à Amsterdam. Il travaille aux planches pour l'édition de *Télémaque* in-folio et in-4° que le marquis de Fénelon fait imprimer. »

Voici les extraits des autres lettres. Nous les copions sur les originaux en respectant l'orthographe.

Correspondance littéraire du président Bouhier, t. I.

À Lion, du 19 mars 1721.

¹ *Lettres familières* de Boileau-Despréaux et Brossette, pour servir de suite aux Œuvres de Boileau ; Lyon et Paris, Saillant et Nyon, 1770, 3 vol. petit in-12. Voir au vol. 3, page 141, un Mémoire historique sur la vie de feu Brossette, et page 222, le catalogue de ses ouvrages.

..... « Il serait à souhaiter que notre ami (M. de la Monnoye à propos de ses noëls bourguignons) prît soin de recueillir une infinité d'autres petits ouvrages de sa façon qu'il a composé en divers temps et qu'il les fît imprimer en un corps ; sans quoi ils courent risque d'être perdus. Vous savez, monsieur, que la destinée de ces sortes de pièces détachées est de se perdre après la mort de leurs auteurs. Je ne vous citerai qu'un seul exemple entre mille, c'est le bon La Fontaine qui a laissé plusieurs écrits, tant en prose qu'en vers, qui pour n'avoir point été rassembles ni publiés pendant sa vie, seront vraisemblablement perdus pour le public..... »

À Lion, 25 décembre 1723.

« Toutes les fois qu'il (l'abbé d'Olivet) m'écrit, il me sollicite de mettre la dernière main à mes notes sur les poésies de Rénier. J'espère que je serai bientôt en état d'y travailler, c'est-à-dire dès que je serai délivré de mes fonctions d'avocat recteur de l'Hôtel-Dieu. Je n'ai point oublié, monsieur, que pendant votre séjour à Lion, vous avez eu la complaisance de me promettre que vous me communiqueriez les découvertes que vous avez pu faire tant sur la personne que sur les ouvrages de ce poète..... »

À Lion, 8 de may 1726.

« Au reste, monsieur, j'ai vu avec grand plaisir dans une de vos lettres, à M. l'abbé Fricaud les observations que vous avez pris la peine de faire sur ma dissertation du *vaudeville*. Il s'en faut bien qu'elle soit dans l'état où elle devrait être si elle était destinée à paraître un jour. C'est un simple

essai que je fis il y a plus de quinze années pour être lu à notre académie. Je conviens avec vous que j'aurai pu faire un meilleur choix de vaudevilles pour les citer comme exemples ; mais j'ai rapporté ceux qui se sont présentés à ma mémoire, sans aller feuilleter un ample recueil que j'en ai, en quatre volumes écrits à la main. À l'égard des vaudevilles ou chansons italiennes, dont vous *parlés* dans votre lettre, si je n'en ai fait aucune mention, c'est parce que je n'en ai aucune connaissance ; et vous m'obligerez sensiblement, monsieur, si vous voulez bien m'instruire là-dessus..... »

Paris, 7 octobre 1729.

« J'ai remis à M. Martin, marchand dont la boutique est sur les degrés de la Sainte-Chapelle, un livre que j'ai l'honneur de vous envoyer et qui doit partir ce matin pour Dijon. C'est un exemplaire de la nouvelle édition de Régnier, qui vient d'être faite en Angleterre, et de laquelle j'ai eu l'honneur de vous parler. Je crois que vous serez content de l'impression, mais je n'oserais vous promettre la même satisfaction pour les notes que j'y ai insérées, quoique je n'aye point épargné mes soins ni négligé les recherches. Feu M. de la Monnoye, notre illustre ami, l'homme du monde le plus obligeant et le plus communicatif, m'avait fourni tous les secours qui dépendaient de lui, et j'ai cru devoir lui en faire honneur en quelques endroits de mes remarques. »

2 décembre 1732.

« À son premier passage (l'abbé de Lecherene), je lui avais raconté l'imposture que l'abbé Lenglet avait faite à mon égard en faisant imprimer sous mon nom à la tête du Régnier, un libelle contre M. Rousseau, et je le lui avais dit de la même manière que je venais de vous l'écrire.

.....
« Il (M. de Lasseré) porta mes deux lettres à M. Hérault, lieutenant-général de la police, qui manda Lenglet, auquel il fit tous les reproches qu'il méritait ; non seulement il lui ordonna de supprimer le libelle qu'il m'attribuait faussement, mais il le condamna à m'écrire pour me promettre cette suppression et me faire une réparation de l'injure.....

.....« On dit que la cause de l'acharnement de Lenglet contre M. Rousseau vient de ce qu'il est persuadé que celui-ci l'avait fait chasser de la maison du prince Eugène pour quelque mauvaise action. Au reste, les bruits qui ont couru de sa retraite à la Trape sont sans aucun fondement, et je ne sache pas qu'il ait jamais eu la moindre vocation pour un parti si extraordinaire. »

Lyon, 9 janvier 1733.

.....
.....
« J'avais vu à Paris et à Lyon M. Camusat, et je suis fâché de sa mort. Puisqu'il travaillait sur les œuvres de Racine, ne pourrait-on point avoir les mémoires qu'il a laissés ? Ce n'est point pour moi que je forme ce souhait, mais c'est pour un de mes amis fort savant et homme de goût, qui travaille depuis longtemps sur le même auteur. Je lui ai fourni bien des matériaux pour cela, et entre autres toutes les imitations tirées de Sophocle, d'Euripide, d'Homère, de Tacite, etc. C'est M. de Saint-Fonds, cousin germain et ami particulier de M. du Gas, de Lyon, que vous connaissez. Si l'on pouvait, Monsieur, par votre médiation et votre crédit, faire venir de Hollande les Mémoires que M. Camusat avait préparés, je puis assurer que M. de Saint-Fonds est plus capable que tout autre de les mettre bien en œuvre.

« Il est vrai, Monsieur, que j'ai d'amples mémoires pour l'illustration des œuvres de Molière, mais je ne sais point quand j'aurai le temps de les mettre en état de paraître. Il y a deux ans que M. Chauvelin, qui avait l'inspection de la librairie, m'invita par plusieurs lettres à envoyer mes remarques pour les insérer dans la belle édition in-4° de Molière² à laquelle on allait travailler, et qui est, dit-on, presque achevée, mais il me fut impossible de déférer à sa demande, à cause des fonctions auxquelles j'étais attaché..... »

15 avril 1733.

« Il y a plus d'un mois que nous avons lu ici le *Temple du goût*, ouvrage où il me paraît que l'esprit domine plus que le jugement. Je parierais bien que Voltaire a entrepris cette satire, principalement pour se venger de Rousseau, qui y est cruellement et j'ose dire injustement traité. Je ne lui ai pas encore écrit, mais je suis persuadé qu'il gardera le silence, et il fera bien.....

« J'ai entre les mains l'exemplaire de Racine, sur lequel M. d'Olivet a marqué tous les changements. M. de Saint-Fonds a fait la même opération et fort exactement. Il a aussi recueilli toutes les imitations, qui sont en très-grand nombre. Dans mon dernier voyage de Paris, un des amis de feu M. Racine me communiqua toutes celles qu'il avait recueillies sous les yeux mêmes de ce grand poète. Je les transcrivis moi-même, et je les ai remises à M. de Saint-Fonds.

« À l'égard de Molière, j'ai employé quelques jours à la campagne, l'automne *dernière*, à marquer tous les changements qu'il avait faits dans ses comédies dont j'avais ramassé toutes les premières éditions. Ces changements ne sont pas fort considérables, et cela me fit souvenir de ce que M. Despréaux m'avait dit plus d'une fois, que quand Molière avait fait une pièce, il en corrigeait les défauts sur l'effet qu'il voyait qu'elle produisait sur le théâtre, et qu'ensuite il la faisait imprimer ; mais qu'entraîné par l'idée de quelque nouveau sujet, il ne touchait plus à ses anciennes pièces. Cela lui arriva principalement à la comédie du *Tartuffe*, dont le dénouement ayant paru peu naturel et défectueux, le roi lui-même l'exhorta à le changer. Molière l'entreprit, il l'exécuta lui-même, mais avec si peu de succès, qu'il fut obligé de s'en tenir à son premier plan. M. Despréaux lui en avait fourni un beaucoup plus régulier ; mais Molière n'eut pas le temps de l'exécuter, et M. Rousseau en a fait usage dans le dénouement de son *Flatteur*, qui est une imitation du *Tartuffe*. »

² *Œuvres de Molière*, Paris, Prault, 1734, 6 vol. gr. in-4°, fig.

SILHOUETTES D'ACTEURS ET D'ACTRICES. GOT.

Le curé de campagne ! — et vous vous rappelez dans vos jeunes souvenirs quelque desservant de petit village bien enfoui, et vous croyez le voir quand il arpentait vertement et d'un bon pas le chemin de traverse, — l'allée *des gendarmes*, comme disent les gens du pays, — tout en lisant son bréviaire, son petit chien-loup frétilant et balayant de la queue à côté de lui ; vous voyez encore la serge noire qui le couvrait, ce vieux bréviaire ! — Les petites filles lui font la révérence quand il passe: Bonjour, monsieur le curé! — Bonjour, mes enfants, bonjour! — Vous retrouveriez sa maison près de l'église et ses deux étages à volets, — les seuls volets de l'endroit. — Le maître d'école a raison : il ne sait pas grand'chose, le curé ; il estropie quasiment le latin ; mais c'est un savant en jardinage ; et, mon Dieu ! s'il laisse un peu de poussière sur la tranche de ses livres, il ne laisse jamais de mousse après ses *mille-feuilles* ou ses *roses du roi*. — Son jardin, c'est son ambition. Les allées sont toutes margées d'herbes il est vrai ; mais c'est qu'on est à la moisson ; — vienne Monseigneur, — le curé n'aura qu'à demander : les gens qu'il a été voir aux Quatre-Chemins, lors de la maladie, lui feront de grand cœur une bonne sarclée. — Et puis il a encore une autre ambition, l'abbé : c'est sa Fête-Dieu. Si vous saviez quels reposoirs il construit de tête, après souper, en tisonnant ! — Il y en a dans le pays qui disent qu'il n'oublie pas souvent d'aller dîner le dimanche au château ; c'est vrai. Le pauvre curé, il a beau s'en confesser au bon Dieu une fois toutes les semaines, il ne se sent pas assez détaché des suprêmes de volaille et du romane. — Hélas ! oui, il reste toujours un peu du vieil homme !

Que l'abbé de *Il ne faut jurer de rien* était bien ce curé-là ! Qu'il avait bien toutes les benoîtes gaucheries du bon prêtre sans usage ! Comme sa voix traînait modestement dans le même ton ! et qu'il lisait la gazette sérieusement en homme qui a l'habitude de s'en faire une occupation de deux heures par jour ! Qu'il semblait adorablement empêtré dans sa jupe sombre quand il s'essayait à rattraper Mlle Cécile : une soutane courant après un papillon ! Et ce sourire de côté, niais à la fois et prétentieux (prétentieux sans qu'il y songe, le pauvre curé !), comme il en usait victorieusement dans son jugement à trois degrés : du génie, du talent et de la facilité ! — Quels ronds de bras pleins

d'onction ! — Comme son chapeau avait une bonne forme du chapeau de curé, une forme tranquille, les bords larges, des lignes simples ! — Aux impatiences, aux absences de Mme la baronne, quelle placide figure ! Et pourtant, il est le martyr de sa tapisserie, le martyr de ses pelotons qui se perdent : on le fait lever ; on le fait asseoir : — L'abbé, levez-vous ! — Et comme il se lève ! et comme il s'assied ! — Il a de ces mouvements naïfs qui peignent son âme, le bon abbé ! — Au piquet, comme il tient ses cartes ! Quand sa partenaire se distrait, il a, pour la rappeler à son jeu, des : Eh ? d'un naturel inimitable. Mais le bedeau le demande : quelle béate mauvaise humeur ! — Et quand il tient la clef, la fameuse clef, la clef de la jeunesse et des champs, et qu'il entend Cécile qui lui crie — presque à pleins poumons, la moqueuse : — L'abbé, je me trouve mal ! — il a des pas d'une perplexité à fendre le cœur ! — L'abbé, je me trouve mal ! — Et un ton plus bas : L'abbé, je me trouve mal ! — Il ouvre, elle s'envole. — L'abbé ! l'abbé ! ne courez pas après ; vous vous essoufflerez. — Il m'écoute bien.

L'abbé, — c'est Got.

— Sacrebleu ! — adieu les *Pater noster*, la bonne soutane, les bas noirs, les souliers à boucles !

Sacrebleu ! gare à l'homme de tierce et de quarte : que le Pékin se tienne bien !

Il enfourche les chaises comme il enfourcherait un pur-sang. Il a le cigare et le chapeau de travers.

E. DE G.

Le major est un mythe. Il est parce qu'il est. Le major n'a jamais servi, et vit de ses campagnes.

Il se plastronne de son habit boutonné comme un officier en demi-solde. — Demandez-lui qui débitera ce soir, qui a perdu cent louis hier, qui se bat demain ; mais ne lui demandez ni son nom, ni sa famille, ni son métier, ni d'où il sort, ni où il va : Sa famille ? — il est major. Son nom ? — il est major. Sa patrie ? — il est major. Son métier ? — Il a trois croix.

Il a le verbe impératif comme un bulletin de la grande armée. Il parle des femmes en héritier qui a eu dix-sept fortunes tuées sous lui — entre deux bouffées de cigare. Il jauge l'amour comme on jaugerait une barrique. Un homme entre chien et loup, entre Matamore et d'Artagnan, entre grec et réfugié politique, entre l'honorable et l'habile, — mystérieux comme un voleur, viveur comme une caserne et moustachu comme un mouchard.

Au reste, reçu partout. Il a des cigares, des maîtresses et toujours vingt francs sur lui. Le major, — c'est Got.

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

CHRONIQUE DES THÉÂTRES. PORTE-SAINT-MARTIN.

LA POISSARDE, drame en 5 actes, par MM. Dupeuty, Deslandes et Bourget.

« Messieurs, mesdames,

« J'profitons du biau et nouviau temps pour avoir l'honneur de vous flanquer par la philosomie un plat de not méquier qui n'est pas chien, et dont j'nous flattons que votre çarvelle, qui est subtile comme une botte d'allumettes, sera satisfaite comme sont les spiritueux rébus de mam'selle Margot la mal peignée, reine de la Halle, qui demeure au rez-de-chaussée d'un septième étage, à une maison qui n'a ni devant ni derrière. Alle fait une fille accomplie : tous les hommes en sont amoureux comme les chiens d'coups d'bâton. C'est une grande petite personne de la hauteur d'une s'ringle d'un apothicaire, blanche comme une bouteille à l'encre, la tête faite en pain d'suc, les cheveux fins et doux comme un balai de jonc, le front carré comme une cuiller à pot, les yeux à fleur de tête et grands comme des noyaux de cerises dans des bouteilles à eau-de-vie, l'nez comme l'éperon d'une botte, les joues vermeilles comme une betterave, les dents petites comme des touches d'épinette, l'haleine douce comme celle d'un bouc, le menton comme une corne à bouquin, la peau tendre comme un décrottoir, d'la gorge comme une lentille dans un plat, la taille menue

comme un tambour, les jambes en serpent, les pieds en truëlle de maçon, des grâces comme une tortue, la voix harmonieuse comme un corbiau, le caractère gracieux comme la porte d'une prison... » Si nous n'arrêtons pas là Mme de Bligny, ne croyez pas qu'elle s'arrêterait ; c'est qu'elle sait vendre sa marée, la poissarde ! Ne lui dites pas « qu'elle met des influences de la lune dans les ouïes de ses poissons pour les fraîchir. » Elle vous engueulera, *jour de Dieu* ! « Sac à graillon ! moule à Satan ! barque à Caron ! Va t'cacher, dépouilleur d'enfant dans les allées ! Je t'avons vu faire la procession dans la ville, derrière le confessionnal à deux roues de Charlot casse-bras, qui t'a marqué l'épaule au poinçon de Paris ! Queuqu'tu dis, vieux manche de gigot ! bijou manqué, perroquet à foin, enseigne de cimetièrre, espalier de la Courtille, sac à vin ! Adieu, figure d'ognon pelé, qu'on ne peut voir sans pleurer ! »

Mais au milieu de ce monde de crocs et de forts en gueule, de ce monde à la Vadé, il s'est glissé une pauvre petite élégie poissarde. L'élégie, — Mlle Lia-Félix, — a été élevée dans un grand pensionnat, et a eu pour professeur d'amour un Abailard à 3 francs le cachet. Mais, qui ne devine ? le maître de dessin est un grand seigneur, Gaston de la Tourangerais. Un beau jour on l'apporte mourant dans la boutique de la mère Paillieux, la mère de la jeune Aurélie. Aurélie reconnaît Gaston, — et Gaston, qui n'a pas de préjugés, va l'épouser, quand le père la Tourangerais survient et s'oppose à l'encanaillement.

Le second acte nous apprend que le père la Tourangerais est un ancien intendant du comte de la Tourangerais, et qu'il a volé au comte mort son nom, son titre et ses biens ; — que par conséquent c'est le faux père du vrai fils la Tourangerais ; — que Jérôme, un ami de la mère Pailleux, n'est autre que le frère du défunt la Tourangerais, mais qu'il n'ose dépouiller l'incognito ni confondre le faux la Tourangerais, parce qu'il est lui même sous le coup d'une condamnation à mort pour avoir tué un officier dans un duel sans témoin ; — que la brave Mme Pailleux a été déshonorée, la nuit, par ce même la Tourangerais qu'elle n'a pas vu, et qui depuis est devenu Jérôme, marchand coquetier ; — qu'enfin la comtesse de la Tourangerais est une fausse comtesse, ancienne camarade de la Pailleux, enlevée à un éventaire du carré des légumes ; en somme, que les gens mal mis sont comtes, que les gens bien mis ne sont pas comtes, que Jérôme est grand seigneur, que M. le comte est un voleur, qu'Aurélie n'est pas la fille de son père, que Gaston n'est pas le fils de son père, que le vrai est le faux, que le faux est le vrai, — ce qui corse diantrement l'intrigue.

Mais Gaston est têtù ; il épousera Aurélie. Le faux père, — à bout de malédictions, — lui souffle dans l'oreille qu'il a dans sa griffe toute la fortune des Pailleux, qu'il va les ruiner... Gaston, épouvanté, s'exécute ; il n'épousera pas la fille de la poissarde, et la pauvre Aurélie est redestinée à Pervenche, un jeune fruitier d'avenir qui obtient déjà des citrouilles de 418 livres.

Au quatrième tableau, nous sommes à la Halle : une vraie halle, avec les allants, les venants, les gueulées et les criées, le bruit et la vie. La mère Pailleux donne une véritable fête de famille. — Pervenche obtient le prix de citrouille au moment où Aurélie, apprenant que Gaston va se marier, se trouve mal. Le bon Jérôme n'y tient plus : il part.

Félicitons MM. Dupeuty, Deslandes et Bourget de leur cinquième acte. Il y a des accents vrais. Cela sent la misère. Dans ce trio de douleurs d'un père imbécile, d'une mère aux abois, d'une jeune fille mourante, ils ont mis toutes les angoisses du tableau de Prudhon : la famille malheureuse. Arrive la débâcle de l'intrigue, et ils se marient, Gaston et Aurélie !

Par ce gros drame, M. Fournier répond, ce nous semble, assez fort à ce vieux paradoxe qui regarde le talent littéraire comme une incompatibilité avec une direction théâtrale, et l'intelligence comme une ennemie du succès ; mais nous avouons que nous nous attendions à une œuvre plus littéraire de la direction de l'auteur des *Libertins de Genève*.

Boutin, de cette face comique de Pailleux, a d'abord fait comme un type de Paul de Kock ; puis, aux moments de crise, il a transfiguré tous ses ridicules, toutes ses trivialités ; il s'est monté magnifiquement, lui, Pailleux, lui le Pinchon de sa femme, lui l'homme de la Halle, lui le pied-plat, lui le marchand de beurre, aux plus hautes émotions du cœur ! — Il a fait toucher du doigt aux

moins clairvoyants ce qu'est le drame moderne, c'est-à-dire la vie : une comédie où l'on pleure, une tragédie où l'on rit ; et que les grands effets, que les véritables larmes sortent de ce heurt, viennent de ces métamorphoses vraies de l'homme ! — Quand il a dit, au troisième acte : Je le savais ! il a eu dans la voix et dans tout l'air je ne sais quel héroïsme profond et sans fracas qui a arraché des pleurs. Et dans le dernier tableau, qu'il a bien été ce vieux marchand à qui tout a échappé, et ses écus, et son enseigne, et son bonheur, et sa raison, le vieillard tombé en enfance, le vieillard devenu fou, si fou qu'il est égoïste, ce bon Pailleux ! Son regard est grand ouvert, sans rayon ; il regarde, et il ne voit pas. Et pourtant, dans la salle, le public riait ; car l'éducation du public est à faire : il ne comprenait pas tout le poignant de ce fou grotesque ! — Mais l'acteur a laissé rire, et il a continué à être beau, à être émouvant, à avoir de ces accents bêtes et égarés à faire froid ! — Bravo ! monsieur Boutin ! vous vous êtes mis ce soir-là au premier rang des acteurs du drame moderne ! — Bravo ! et encore bravo !

VAUDEVILLE.

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

LA DAME AUX CAMÉLIAS, vaudeville en cinq actes, par M. Alex. Dumas fils.

Et cependant nous y allions tout disposés à applaudir. Une œuvre jeune, osée et bien campée ; un drame à toute volée, toutes voiles dehors, hautement et franchement littéraire ; tout le long courent la passion, le rire, les larmes ; le drame dans ce qu'il y a de plus poignant et de plus humain ; les chansons à boire et l'agonie d'une poitrinaire, le champagne et les crachements de sang, la gaîté et le médecin ; l'amour, un amour vrai, emporté, immense, prenant tout le cœur d'une courtisane ; et puis, au bout de toutes ces joies, de toutes ces folies, de toutes ces hontes, de tous ces martyres, la mort ! — Disons-le : nous espérions une de ces belles choses croyantes et désespérées où chante la jeunesse ; nous espérions nous reposer de ces drames tout faits qui vont à tout le monde ; les amis de M. Dumas fils nous montraient derrière la toile la Marion Delorme ressuscitant en la cité Vindé !

C'est que la tentation prend à tous, et que la plume démange aux moins jeunes à voir passer la courtisane ! Elle passe, elle passe dans vos nuits, vous souriant d'un air étrange, et une voix se penche à votre oreille qui vous dit : Ô poète ! voilà ton œuvre ! Cette femme est un roman dont les pages tournent, tournent toujours. Elle n'a ni enfants, ni époux. Elle a la voix vibrante, l'œil noyé, les lèvres rouges. — Cette femme est vierge d'amour. Elle fait litière du passé, elle pressure le présent, elle escompte l'avenir ; femme toujours en joie, tendant ensemble et le cœur et la main. C'est la sangsue des fortunes pléthoriques. Elle est belle, elle le sait, et ne le lui dites plus. Les courtisanes ! les courtisanes ! Voyez les toutes à ce souper de Casanova où chacun évoquait la sienne : Aspasia, Messaline, Ninon ! Elles sont jeunes, elles sont rayonnantes, elles sont reines — la nuit. Elles savent leur métier et le font. Elles battent monnaie avec leurs belles années. Misérables femmes vendues ! elles n'ont rien à elles, pas même leurs sourires. Comme dit la tragédie-comédie espagnole, elles meurent, mais ne se fatiguent jamais. Elles se vendent toutes si consciencieusement qu'elles ne gardent pas la pudeur. Elles trônent, elles ont toutes les splendeurs, elles boivent dans l'or. Comme l'idole de Jagernat, leur chair fait ornière dans des poitrines d'hommes. — Les unes on les achète tous les soirs ; les autres, — c'est Gavarni qui l'a dit, — sont sous remise, et on les loue au mois. — Elles jettent leur vie par les fenêtres. Elles ont mis leur cœur dans leur bourse, leur esprit dans leurs sens. — Moi, dit l'une, quand *je passageois par Rome*,

..... Le Pennache à la guelpe attaché, Ne me monstros moins superbe et vaillante Qu'une Marphise ou une Bradamante !

Moi, — dit l'autre, — j'avais trois coupés et deux millions qui grattaient à ma porte. — Moi, j'ai tué une génération d'hommes ! — Moi, j'ai fait perdre un empire ! — Moi, dit celle-ci, j'ai bordé de dentelles d'Angleterre les bourrelets de ma chaise percée.

Je sais : le rêve est beau de donner une âme à ce marbre. L'idée est belle de réhabiliter par l'amour cette femme qui a passé toute sa vie à le profaner. L'idée est belle sans doute de lui faire donner son cœur, elle qui, toute sa vie, l'a prêté à usure.

Avant M. Dumas fils, bien d'autres ont été tentés, bien d'autres ont essayé. Victor Hugo, — cette main tendue aux choses d'en bas, — coula la Thisbé dans un bronze florentin. — Sautons deux siècles : La Fontaine fait la Courtisane amoureuse ; trois, — Joachim Dubellay la vieille courtisane ; dix-huit, — Jésus-Christ accueille Madeleine ; le nombre que vous voudrez, — c'est le roi Soudraka qui intitule sa Dame aux camélias le Chariot d'enfant.

Et nous-mêmes, mon Dieu ! comme tout le monde, nous nous étions laissé prendre à ce roman qu'on est si tenté de faire au moins pour une heure, les deux coudes sur la table, à la seconde bouteille de champagne, un pied battant sur le vôtre ! — Ce roman, M. Dumas le fit sans doute comme nous ; mais le lendemain, il le continua la plume à la main. — *La Dame aux Camélias* eut pour elle le succès, — le succès d'un livre qui compose à lui seul bien des bibliothèques de vierges folles.

Marguerite, vous l'avez vue, vous l'avez connue. Elle n'avait jamais aimé. Son amour, c'était le droit de se ruiner. Mais un beau soir, M. Armand Duval est introduit chez Marguerite. Armand l'aime. Il l'aime depuis deux ans. Pendant la dernière maladie de Marguerite, il est venu tous les jours s'informer d'elle ; et rien n'a jamais trahi l'incognito de son amour. On soupe. Le souper d'une fille, — je ne dis pas de la première venue, mais de celle que vous peignez, — ce doit être une orgie de l'esprit où toutes les rébellions, où toutes les insolences, où toutes les audaces se donnent rendez-vous, où les pensées se font capiteuses et partent comme des bouchons qui sautent, où les cerveaux se grisent !

Là, les plus sots s'efforçaient de mieux dire,

Où l'on tutoie toute chose et tout homme ! Le souper d'une fille ! Mais c'est le dix-huitième qui revient deux heures de la nuit ! C'est Voisenon, c'est Chamfort, c'est Duclos, c'est Diderot, qui revivent et qui recausent ! Et vous nous donnez ce souper banal, ce prétexte à flonflons de tous les vaudevilles ! — Ah ! le dîner de la *Peau de chagrin*.

On se lève, on sort de table, on valse. Marguerite se jette au bras d'un cavalier. Un étouffement la prend. « Ce n'est rien ! dit-elle, une mauvaise habitude ! » Elle le veut : on la laisse ; mais Armand est resté. Il lui dit qu'elle souffre, qu'il le sait, et qu'il l'aime. La fille persifle cet amour ; elle rit à belles dents de cette sentimentalité. Et cependant, pauvre Marguerite, vous êtes prise, si bien prise, qu'entre cette entrevue et un rendez-vous, vous ne voulez plus que le temps qu'une fleur met à se faner.

Armand est aimé. Il y a de beaux projets de bonheur en tête-à-tête aux environs de Paris. Mais Armand est jaloux. Il connaît Manon Lescaut. Il ne veut pas devoir son bonheur. Marguerite n'a qu'à sourire : il part ; et le comte est introduit ; un homme à faire prendre en considération, — comme gens d'esprit, — les gens qui achètent l'amour tout fait. Il a tout l'air, toute l'aisance de façons d'un gentilhomme. Le comte n'a jamais fait anti-chambre dans une armoire ; il ne sourcille pas à une demande de 15,000 francs ; il donne sans demander pourquoi, et certainement, dans son for intérieur, il compare les amants de cœur aux domestiques qui montent les chevaux de leur maître.

Mais Armand a vu entrer le comte. Il remercie froidement l'amour de Marguerite. Marguerite blessée va souper avec le comte. Armand est rentré. Il veut lui dire un mot, un seul mot ! L'explication tourne au sentiment. Une lettre du comte, qui l'attend dans son coupé. Marguerite ne daigne pas répondre, et fait signe au machiniste de baisser la toile.

Bonheur des champs ! Existence à deux ! Longues promenades au travers des blés d'or, par les sentiers perdus ! Du soleil plein la campagne ! Du délire plein le cœur ! — La courtisane est transfigurée. Elle songe à vendre en secret son mobilier, et projette des jours filés de misère et d'amour à un cinquième étage. Au beau milieu de l'idylle survient un père noble, — le père d'Armand. — Le monologue le plus long de tous les dialogues connus. Bernerette se sacrifie au bonheur de la famille Duval ; et, au moment où Armand revient de Paris, après les caresses d'usage, il reçoit un congé formel.

Olympe donne une grande fête. Armand y vient ; Marguerite y est amenée par M. de Varville. Dans une de ces scènes un peu teintées de *rodomontades espagnoles* comme les affectionne M. Dumas père, Armand, à bout de jalousie, jette aux pieds de Marguerite, pour qu'elle *se paye son amour*, un paquet de billets de banque qu'il vient de gagner à la table de jeu, et ramasse le gant de M. de Varville.

Au cinquième acte, Marguerite est mourante : il n'y a plus d'espoir, elle va mourir. Elle voudrait revoir Armand. Armand, après avoir blessé M. de Varville, est parti, et depuis, plus de nouvelles. Et pourtant il doit tout savoir maintenant. M. Duval n'a pu refuser à la pauvre femme la consolation de tout écrire à Armand avant qu'elle ne fût tout à fait morte. Marguerite compte les heures ; elle attend ; elle s'efforce de durer quelques jours encore. On sonne : c'est lui ; et alors, entre cette femme qui croit que son amour va la faire revivre, et qui se dit qu'elle est jeune et que ce serait trop dommage ; entre cet amant qui la voit défaillir sous ses baisers, et qui essaie de lui

sourire, et la mort qui est là, qui attend et qui s'impatiente, se passe une déchirante scène. — L'acte, dramatique par le sujet, — nous le disons à regret, — manque complètement de ce qui fait l'émotion, du mot vrai, du mot dérobé à l'agonie : *De la dentelle, que t'es bête ! c'est de la blonde ! — Et tu diras : la Thisbé ! c'était une bonne fille !* — L'agonie de Marguerite est en phrases, en belles phrases bien portantes. Il n'émerge pas sur ces tirades d'une poitrine de ces trivialités qui se mêlent et se heurtent dans toute bouche mourante aux poésies de la mort.

Nous avons présent à la mémoire cet acte frissonnant où Mlle Thuillier traduisait la mort avec ces notes cristallines, cette toux sèche, cette parole entrecoupée... C'est que le poète n'avait pas écrit cette scène ; il l'avait laissé conter aux souvenirs de son cœur en deuil.

Le drame de M. Dumas fils vaut assurément beaucoup mieux que tous les drames joués ces temps-ci. Mais est-ce là un bien grand éloge ? et ne devons-nous pas attendre d'un homme de talent comme lui quelque belle œuvre de style ? — Nous le lui demandons à lui-même.

Fechter est toujours d'une très-grande distinction.

Pour Mme Doche, rendons-lui justice : elle a déployé dans ce rôle tout ce qu'elle a... de diamants et de belles robes. Nous lui ferons une simple observation sur son jeu : elle se coiffe au premier et au quatrième acte d'une sorte de tourtière en velours noir, dont elle aura pris dessin dans quelque mauvais tableau de Fragonard. Nous protestons au nom du goût de Marie Duplessis. — Du talent de Mme Doche, nous ne dirons rien : nous n'aimons pas à médire des absents.

Mme Astruc, la Célestine de cette Mélibée, — est entrée en plein naturel dans son rôle d'intendante des menus plaisirs.

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

Numéro VI – 14 février 1852. FERDINAND GALIANI.3

En 1769, Ferdinand IV rappela de Paris à Naples l'abbé Galiani, pour exercer près de lui la charge de conseiller du commerce. Voici là-dessus ce que dit Bachaumont au mois de février 1770 : « On prétend que le ministère, lassé des lazzis continuels de cet abbé, d'une politique très-plaisante sur le gouvernement, l'a obligé de retourner en Italie, en lui déclarant qu'il n'avait rien à craindre du ressentiment de la France, et même en le pensionnant. » Quoi qu'il en soit, — faveur ou disgrâce, — pour Galiani ce retour fut un exil.

L'ancien secrétaire d'ambassade près la cour de France avait beau se promener d'un Alde à un Plantin, d'un Plantin à un Elzévir ; au beau milieu de ses monnaies, de ses médailles, de ses pierres gravées, de ses statues, de tout son musée, — alors un des plus beaux de Naples, — il avait beau aller, regarder ! rien n'y faisait. Il avait beau ouvrir sa fenêtre, regarder le ciel toujours azur, la rue toujours gaieté, et les processions qui passaient, et la mer indolente, — c'était toujours Paris qu'il voyait. Il revenait à son cher Horace, à son ami Horace, commentant en règle de vie le : *Nunc est*

saltadum du païen ; il le suivait partout en toutes ses galanteries ; il faisait la tenue des livres de ses amours et le catalogue de ses maîtresses : mais voilà que cela aussi lui faisait des regrets, et qu'en montant chez toutes les Lydies du poëte, il se rappelait toutes les Lydies de l'abbé, et que Suburre lui remettait en mémoire la rue des Vieilles-Études. — Son clavecin était là, l'attendant ; son *Socrate imaginaire*, Paësiello, en faisait la musique : il était joué partout, plus loin que cela : à Saint-Pétersbourg. — Que lui faisait ? Il voyait Magallon qui venait de louer un coin de la loge de Mme d'Épinay aux Italiens. — Il faisait venir Sersale, pour être son *ressouveneur* de Paris : Sersale mourait.

3 M. Sainte-Beuve, dans un de ces articles comme il en sait faire un toutes les semaines, a déjà appelé l'attention sur Galiani.

Après le crayon de M. Sainte-Beuve, nous n'aurions pas tenté une étude, si nous n'avions songé que deux voix valent mieux qu'une.

— Il allait à Sorrente : il trouvait trois nièces à marier. — Il se trouvait si Parisien dans ce Naples où il n'y a que douze personnes au plus qui sachent lire, ce Naples qui n'avait pas trois paires d'oreilles en tout dignes de l'écouter ! « Naples, dit-il quelque part, est comme la vapeur du charbon : on y meurt en y restant, mais on n'a pas la force de s'en aller. » — Paris ! Paris ! criait le pauvre abbé...

Il se rappelait la cour, les dames et les femmes. Il se rappelait *le ruisseau de la rue Saint-Honoré*, le ruisseau de Mme Geoffrin, tous les profils aimés, Mlle de Lespinasse qui s'obstinait à trouver bonnes ses mauvaises plaisanteries, lord Clives, un Anglais persuadé que les diamants donnent le goût des arts, et Schomberg, et Chatelux, et Grimm, et Diderot, et Duclos. Il se rappelait et les dîners et les soupers, et la ville et la campagne, et Mme d'Épinay et le baron d'Holbach ; la campagne du baron d'Holbach ! Écoutez là-dessus l'ami Diderot : « Nous dînons bien et longtemps. La table est servie ici comme à la ville, et peut-être plus somptueusement encore. Il est impossible d'être sobre, et il est impossible de n'être pas sobre et de se bien porter. Après dîner, les dames courent, le baron s'assoupit sur un canapé, et moi je deviens ce qu'il me plaît. Entre trois et quatre nous prenons nos bâtons et nous allons promener, les femmes de leur côté, le baron et moi du nôtre ; nous faisons des tournées très-étendues. Rien ne nous arrête, ni les coteaux, ni les bois, ni les fondrières, ni les terres labourées. Le spectacle de la nature nous plaît à tous deux. Chemin faisant, nous parlons ou d'histoire, ou de politique, ou de chimie, ou de littérature, ou de physique, ou de morale. Le coucher du soleil et la fraîcheur de la soirée nous rapprochent de la maison, où nous n'arrivons guère avant sept heures. Les femmes sont rentrées et déshabillées. Il y a des lumières et des cartes sur la table. Nous nous reposons un moment ; ensuite nous commençons un piquet (ou un trictrac). Le baron nous fait chouette : il est maladroit, mais il est heureux. Nous soupions. Au sortir de table, nous achevons notre partie. Il est dix heures et demie ; nous causons jusqu'à onze. À onze heures et demie, nous sommes tous endormis ou devant l'être. » L'abbé se voyait, lui aussi, dans cette villégiature du XVII^e siècle, à ce sortir de table, en esprit de campagne, gesticulant, pérorant, la perruque de travers.

Galiani ne put y tenir : il prit la plume et écrivit à toutes ses connaissances. Il savait le monde, il craignait de n'être bientôt plus même un souvenir. À tous ses amis, il manda qu'il était enterré, mais qu'il n'était pas encore mort : « Lire tout seul, sans avoir à qui parler, avec qui disputer ou briller, ou écouter ou se faire écouter, c'est impossible. L'Europe est morte pour moi. On m'a mis à la Bastille ! J'appartiens au règne végétal à présent, et je me vois dans un désert environné de souches, de poutres et de ces *truncus inutile lignum* dont je vois faire de temps à autre des Priapes. » — Et, s'il a un jour une velléité d'honneurs, qu'il se défend vite de vouloir rester là-bas : « J'ai écrit à Garacciolo une lettre d'ambitieux. S'il prend cela pour une résolution de me fixer à Naples, il a bien tort. Un homme qui a enfilé une ruelle fort étroite où il ne peut ni reculer ni tourner, n'a pas d'autre parti à prendre que de galoper jusqu'au bout pour ensuite tourner au large. C'est là ma position. Je voudrais galoper, parvenir, tourner, et me retirer à Paris, y mourir à mon aise. »

À ces déplorations, les amis répondirent ; et comme les jours où lui arrivaient les réponses étaient

des jours tout pleins « du plaisir de lire, de relire, de mâcher même et de sucer tout ce papier, » Galiani récrivit, récrivit. La plume à la main, il se sentait renaître ; il lui semblait qu'il causait avec les gens. Il savait comment sourirait l'un en lisant cette ligne, comment dirait l'autre à celle-là. Le conseiller du commerce n'avait pas de plus belles nuits que les nuits qu'il passait à causer de Paris la grand'ville avec Mme d'Épinay. Et d'ailleurs, l'auteur du *Dialogue sur les Femmes* se savait lu, peut-être colporté, — peut-être même regretté. Et, de fait, il était tout cela. À cette table de Mme Geoffrin où s'asseyaient tous les esprits couronnés, où Voltaire aurait dû mettre de fondation le dîner des six rois qu'il a mis à Venise, — l'abbé manquait.

Né à Naples par mégarde ; abbé parce qu'il était né homme du monde ; diplomate pour trouver une place à son esprit ; un abbé de sofa, un de ces abbés logés dans l'église comme des rats dans un palais ; rieur sans miséricorde, Pangloss qui trouve tout pour le mieux dans le pire des mondes, philosophe détaché du bonheur des autres, fanfaron d'égoïsme, payant en esprit les dettes de son cœur, aimant les choses *jusqu'au feu exclusivement*, dirait Montaigne, les gens jusqu'à l'agonie et pas plus : « Ma belle dame, s'il était bon à quelque chose de pleurer sur les morts, je viendrais pleurer avec vous la perte de M. Helvétius ; mais la mort n'est autre chose que le regret des vivants.

Si nous ne le regrettons pas, il n'est pas mort ; tout comme si nous ne l'avions jamais connu ni aimé, il ne serait pas né... » « L'affliction de Mme Matignon, en effet, a été extrême. Tout vient du défaut d'éducation ; si on lui avait appris qu'un mari n'est qu'un homme, elle verrait que l'espèce entière lui reste en perdant un individu. M. de Matignon a été infiniment pleuré sans être regretté ; car on voyait qu'il n'aurait jamais été bon à rien qu'à être un bon vivant. » — Petit, gras, potelé, se glissant, se faufilant, babillant, gesticulant, pelotonné et furet, voilà l'abbate ; un charmant petit bout d'homme, un prototype du docteur Acoramboni ; *caro puppazetto !* auraient pu dire les dames à cet esprit impromptu, à ce causeur-acteur, faisant de tous ses récits des tableaux parlants, de toutes ses idées des parades ; *caro puppazetto !* auraient-elles pu dire à cette maquette de génie : de l'Érasme, du Rabelais et du Voltaire battus avec du Polichinelle ! — Se laissant vivre à la dérive, toujours appétant l'amour, l'abbate ! c'est un homme vivant de toutes les vies du plaisir ; c'est un tempérament à la Mirabeau, à cheval sur la débauche et le travail, ne débridant jamais ; c'est une cervelle toujours allante, sautant à pieds joints d'une Dissertation sur les saints Christophes gothiques à un Dialogue sur les Femmes, des *Componimenti vari per la morte di Domenico Jennacone carnifrice della gran Corte...* à des Mémoires sur les Antiquités de Pompéï ; aujourd'hui à comploter une Histoire de la Formation des Montagnes, demain une Correspondance entre un Pape et Carlin ; jetant les ironies à poignées comme les *concetti* du carnaval romain, se moquant de tout le monde, et faisant de lui comme de tout le monde ; souriant à tous les *Credo*, à l'Émile comme aux autres ; contant après Grimm et mieux que lui ; pariant Dieu, parce que Diderot pariait le néant ; cervelle en ébullition prenant feu tous les jours après un livre, une découverte, une femme, un système ! Passez à Chantilly sur les onze heures ; à *un huis qui n'est jamais scellé*, vous entendrez le mot du cardinal de Polignac : Parle, je te baptise ! Entrez : c'est l'abbé barbotant dans ses draps et dans son *vildes-chour*, qui cause avec son démon, son *genius* : un gros singe. — Galiani ose tout : il mettra de l'esprit dans l'économie politique. — Prêtez le collet à deux, trois, quatre affaires, comme cet officier aux gardes, et restez sur place, si le cœur vous en dit, bon cela ; mais ne déplaisez pas à l'abbé : « M. de Pezay m'accorde donc de l'esprit. J'admire sa clémence. Si je lui accordais le sens commun, je serais bien plus généreux que lui ; mais je n'aime pas à être taxé de prodigalité. » — Rien ne l'effraie ; c'est un enfant gâté : philosophie, religion, métaphysique, médecine, il touche à toutes les montres. — Corps battant toute la nuit le pavé de la capitale du XVIII^e siècle ; tête donnant audience tous les matins aux grandes pensées.

(La suite au prochain numéro.)

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

LES VIEUX MAÎTRES.

Heureuse et grande époque, ère où la piété Faisait à chaque artiste un nimbe auréolé ! La Bible était alors le grand puits des idées : Les inspirations, les plus fières pensées Montaïent, d'un pied léger

baisant les échelons, L'échelle de Jacob que nous redescendons. C'était beau. Tout alors, tout se levait de terre, Tout prenait son élan, les cerveaux et la pierre ! Chaque jour, en ce temps, quelque pauvre maçon Sentait un plan géant illuminer son front,

Et partait, sans douter de l'œuvre colossale, Par les pays chrétiens quêter sa cathédrale ! Le riche ouvrait sa bourse, et le pauvre apportait

Ses bras, et sans vouloir de solde il travaillait. Vous vous dressiez alors, ô belles basiliques ! Et c'était jour béni pour les cités gothiques, Lorsqu'une nef nouvelle, ouverte par des rois, Au Dieu vivant chantait pour la première fois Ses psaumes de granit, et de sa voix de pierre Du monde agenouillé traduisait la prière !

Nul alors, quelque soir de découragement, Ne faisait de ses jours une sonde au néant ; Nul pour dernier autel n'embrassait le suicide ; Comme Gros et Robert nul n'allait vers le vide ! C'était le temps d'Hemling, de Van-Eyck ; l'art était Le *Credo* du génie, et le pinceau priait ! Van-Eyck ! Hemling ! chanteurs dans ce divin poème, Voix dans cette harmonie, ô maîtres, je vous aime ! J'aime votre dessin souffrant ; cette maigreur Étoffant piètrement les membres du Sauveur. J'aime, ô peintres croyants ! vos têtes séraphiques Abaisant sur nos maux des yeux mélancoliques ; J'aime tous ces grands rois, et ces moines ; – troupeau Que vous précipitez aux genoux de l'Agneau, Sur un terrain naïf tout parsemé de roses. J'aime vos chérubins, ailes vertes et roses, Vos saints et l'Éternel dont la robe à longs plis, Émail de diamants, de saphirs, de rubis, Est un ruissellement d'où jaillit la lumière ! Mais ce que j'aime mieux dans votre manière, Ô peintres ! ce sont vos Vierges. Elles ont Un air si tristement rêveur, et sur leur front On devine si bien, pauvres reines divines ! Qu'elles portent au cœur la couronne d'épines ! Vous les avez si bien peintes comme des sœurs Dont le baiser est prêt pour sécher tous les pleurs ! Ô maîtres ! croyez-moi, c'est votre grande gloire Qu'elles fassent encore un peu penser à croire, Et que chacun de vos tableaux doux et pieux Soit comme un bénitier où l'on trempe ses yeux !

JULES DE GONCOURT. Bruges, juillet 1850.

_____ **Alger. – 1849. Notes au crayon. (suite.)**

Ascension de la rue de la Casbah, ascension des 497 degrés divisant les 497 mètres de pente de la Casbah à la ville basse. – Transport des fardeaux à la façon de la fameuse grappe de Chanaan :

Vendredi, 16 novembre.

deux ou quatre biskris portant sur leurs épaules une poutre à laquelle vient s'amarrer la malle ou le ballot ; déménagement simple, mais fertile en avaries pour le mobilier suspendu. – Les tombereaux voués au recueillement des immondices sont remplacés ici par des troupes de bourriquets aux formes enfantines, gravissant l'échelle de la rue de la Casbah sous une bastonnade perpétuelle. – Descente le long des anciennes fortifications au cimetière du marabout Sidi-Abd-er-Haman. – Malgré la défense pour les chrétiens de pénétrer dans ce lieu sacré, nous entrons. – C'est un vendredi, jour de prière. – Une blanche mosquée d'où filtrent des chantonnements nazillards ; de blanches tombes où se tiennent accroupies de blanches Moresques ; de gigantesques cactus ; un dattier balançant son aigrette ; un entrelacs d'arbres tourmentés, frisés, noueux. – C'est le champ de repos de l'Orient ; ce n'est plus cette pauvreté attristante, cette nudité désolée des cimetières septentrionaux, et cette terre de la mort, que les baisers du soleil font sourire comme un jardin, vous berce à sa mélancolie. – Le *kaouah* (café), introducteur chez les Moresques. – Une négresse emmaillottée dans une toile à matelas. – Accroupis sur un tapis de Smyrne, nous prenons dans des tasses de figuier le café sans sucre et accompagné de son marc. – Ertoutcha, Aïcha, Fatma : – Ertoutcha, gracieuse femme de treize ans ; – Fatma, la mutinerie d'une Parisienne ; – Aïcha, la langueur d'une Orientale. – Sourcils charbonnés et reliés par une étoile. – Ongles teints de hennah. – Enguirlandées de jasmin ; un foulard de Tunis capricieusement jeté sur la tête ; – une épaisse chevelure noire serrée dans une queue d'où s'échappent des rubans de toutes couleurs ; une veste en soie bleu de ciel feuillagée d'or, laissant à découvert la gaze transparente qui devrait cacher la gorge ; une ceinture étincelante de dorures, un pantalon blanc, les jambes nues, d'étroites

babouches. – Ébauche de danse indigène aux sons du derbouka, tam-tam primitif, vase en terre recouvert d'une peau. – Fatma s'arme de deux mouchoirs, rassemble ses jambes, imprime à son torse un imperceptible dandinement qu'elle précipite bientôt en tordions furieux ; les mouchoirs volent, la tête se renverse en arrière, le corps s'emporte. – Longues causeries en langue *sabir*. – *Olla podrida* de français, d'italien, d'espagnol, la langue *sabir* est une sorte de patois élastique par lequel, au moyen de terminaisons en *ir*; en *ar* et en *ia*, d'un infinitif prolongé, d'une très-petite dose d'arabe, et d'une très- grande audace linguistique, la pensée européenne est, au bout de très-peu de jours, saisissable à l'oreille africaine. – Un More nous donne une représentation de ventriloquie à rendre jaloux M. Comte.

Samedi, 17 novembre.

Bibliothèque et musée, rue des Lotophages. – Élégante antichambre ; série de niches s'ouvrant sous un arc ogival entre deux colonnettes géminées. Gracieux cordon de briques vernissées. Arceaux de portes entièrement gauffrés de sculptures. Cour intérieure dessinée par dix colonnes torsées de marbre blanc surmontées de chapiteaux précieusement évidés. Le marbre, tiré des carrières de Constantinople, est du grain le plus fin et du blanc le plus éblouissant. Les ogives s'encadrent dans des lignes de briques blanches fleuries de bleu ; caractère d'ornementation commun à toutes les maisons moresques, mais qui se retrouve ici dans une plus grande pureté de goût. – Ces dix colonnes supportent une galerie supérieure où se trouvent reproduites les dispositions et l'ornementation du rez-de-chaussée. – Rien de plus gracieux, de plus frais, de plus aérien, que ce petit palais aux arches superposées, que cette blanche cour plafonnée d'azur. – Une des trois ou quatre maisons qu'Alger peut citer comme exemple de cette architecture discrète à l'extérieur et pleine de merveilles au-dedans. – Le More, grand artiste du *chez soi*, s'est plu à adoucir le *carcere duro* de ses femmes par une prison enchantée. – Des escaliers margés d'arabesques, où les dessous de marches s'éclairent d'un éclat vernissé, conduisent à la galerie supérieure, ciselée comme un bijou. – Les baies qui surmontent les portes sont garnies d'une feuille de pierre tout aussi délicate que la dentelle de papier de nos boîtes de bonbons. – Ravissante salle de lecture dont les fenêtres donnent sur la mer. Un boudoir à lire les *Poetae minores* plutôt qu'un local à compulsier des *in-folio*. Un gros More, geignant comme s'il fendait des bûches, élabore à nos côtés une traduction rebelle. – Musée d'histoire naturelle africaine. – Au rez-de-chaussée, débris de *tumulus* romains. – La comparaison ne nous est pas permise entre la bibliothèque et l'hôpital du Dey, que le choléra rend invisible pour toute personne étrangère au service médical. – Quelques détails sur le *Djelep*, cérémonie nègre à l'effet de se mettre *le diable dans le ventre* pour connaître l'avenir. – La cérémonie a généralement lieu pendant le rhamadan ; les récipiendaires, inscrits à l'avance, sont introduits dans une pièce où brûle dans un grand réchaud un composé de drogues infernales. Du sang de quatre poules, un vieux nègre oint toutes les jointures des curieux de l'avenir. Ils sont ensuite revêtus de robes à queue hérissées de coquilles et titillantes de grelots. Ainsi parés, aux hurlements d'un charivari incroyable, ils dansent, ils dansent... jusqu'à l'évanouissement. Revenus à eux, ils recommencent pour retomber et pour se relever encore, et ne cessent que lorsqu'il leur est impossible de se soulever sur leurs jambes. Ils sont alors regardés comme logeant le diable. – Quelques-uns ne se relèvent plus. – Ce bal satanique dure deux ou trois jours sans être interrompu par la nuit.

Lundi, 19 novembre.

Porte Bab-Azoun. – Deux chameaux agenouillés reçoivent un lourd chargement de planches sous les yeux d'un public recruté spécialement dans le burnous sale : nos badauds drapent fièrement à l'espagnole un ramas jaunâtre de couvertures losangées de trous, passémentées de graisses, soutachées de boue, frangées d'effiloques, Éden vermineux de tous les animalcules pullulants de la *kissa* arabe. – Un pan de mur effondré est la table où quatre d'entre eux, tirant d'une marmite éclopée un je ne sais quoi indigène, le roulent entre leurs doigts, le façonnent en boule, et se l'ingurgitent gravement, insoucieux des inutilités de notre service. – Bazar d'Orléans. – Achat de toutes petites choses que tout Français est condamné à rapporter à ses amis et connaissances. –

Nous tombons au milieu d'une vente aux enchères. – Le *dellal* (sorte de Ridel juif) se promène gravement, la montre à la main, au centre d'une cohue d'enchérisseurs surenchérissant à grand tapage de cris et de gestes. – Une veste de Moresque, vendue 150 fr. Des *foutahs* atteignent les prix de 40 et de 50 fr. – Absence d'armes et d'objets d'orfèvrerie. – Un seul marchand, Sekel, ayant mieux que des yatagans à 16 fr., mais demandant de ses produits indigènes beaucoup plus cher que n'en demandent les marchands parisiens. – Usage arabe de trois appellations pour les femmes : prénom, nom, surnom. – Le surnom joue le plus grand rôle – Une Yamina décorée en arabe du surnom de *Beurre frais*, à cause de sa fraîcheur ; – une Aïcha doit à sa peau plus que brune le surnom de *Panier à charbon* ; – des pommettes rosées baptisées de *Pommes d'api* ; – à une Ertoutcha, son épiderme bistré a valu le sobriquet de *Pain de munition*.

(La suite au prochain numéro.)

Numéro VII – 21 février 1852.

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

FERDINAND GALIANI.⁴ (suite.)

Les lettres de Galiani sont ce qu'était l'homme. – Cela était écrit avec cette simplicité de bien dire que nous n'avons plus. Le grand charme de ces lettres est dans ceci : qu'elles sont des lettres et rien que des lettres. Les commissions pour des chemises s'y coudoient avec les réflexions les plus collet-montées. Tout cela est pensé au courant de la plume. On ne sent ni effort ni prétention ; et pourtant ces lettres visent et attrapent tout, les hommes et les systèmes ; elles ont des verges pour les rois et les encyclopédistes ! – Ces vérités à l'usage des gens d'esprit, – qu'on nomma plus tard des paradoxes, – on les rencontre là à toutes les pages. – L'abbé n'a point de rapporteur de ses opinions ; il juge lui-même tous les procès qu'il évoque ; – et comme, dans le laisser-aller d'une

⁴Dans le dernier article, à la quatrième colonne, lire *confetti* au lieu de *concelli*.

conversation qui s'attarde, dans l'abandon d'un *pique-nique au Gros-Caillou*, il va d'un sujet à l'autre, toujours osé, toujours pensant lui-même, toujours pensant tout haut, éclatant parfois en éclairs de génie, en révélation de l'avenir !

Voulez-vous le portrait du cœur de Mme Geoffrin ? – (Mort-Dieu ! si elle me fâche, disait Greuze, je la peindrai !) – « Mme Geoffrin a le tic de détester tous les malheureux, car elle ne veut pas l'être, pas même par le spectacle du malheur d'autrui. Cela vient d'une belle cause ; elle a le cœur sensible, elle est âgée, elle se porte bien ; elle veut conserver sa santé et sa tranquillité. »

Du catéchisme de l'abbé, voilà tout ce qu'on trouve : « La Géorgique n'est plus un sujet de poème à notre âge. Il faut une religion agricole à un peuple coloniste, pour parler avec emphase et avec grandeur des abeilles, des poireaux et des oignons. Avec votre triste consubstantialité et transubstantiation, que voulez-vous qu'on fasse ? Il y a deux classes de religions : celles des peuples nouveaux sont riantes et ne sont qu'agriculture, médecine, athlétique et population ; celles des vieux peuples sont tristes et ne sont que métaphysique, rhétorique, contemplation, élévation de l'âme ; elles doivent causer l'abandon de la cultivation, de la population, de la bonne santé et du plaisir. Nous sommes vieux. » – « L'incrédulité est le plus grand effort que l'esprit de l'homme puisse faire contre son propre instinct et son goût. Il s'agit de se priver à jamais de tous les plaisirs de l'imagination, de tout le goût du merveilleux ; il s'agit de vider tout le sac du savoir, de nier ou de douter toujours et de tout, et rester dans l'appauvrissement de toutes les idées, des connaissances des sciences sublimes. Quel vide affreux ! quel rien ! quel effort ! Il est donc démontré que la très-grande partie des hommes (et surtout des femmes, dont l'imagination est double) ne saurait être incrédule ; et celle qui peut l'être n'en saurait soutenir l'effort que dans la plus grande force et jeunesse de son âme. Si l'âme vieillit, quelque croyance reparaît. » – *Quel rien ! quel effort ! C'est du Bossuet.*

Le 29 février 1772, – un an avant la publication du Théâtre de S. Mercier, – Galiani écrivait : « En vérité, ma belle dame, il me paraît que l'ignorance des auteurs a engendré l'ignorance des acteurs,

et de ces deux ignorances est née l'ignorance des spectateurs, qui n'a été ni créée, ni engendrée, mais qui procède des deux. Voilà une trinité d'ignorance qui a créé le monde théâtral. Ce monde n'existe qu'au théâtre. Les hommes, les vertus, les vices, le langage, les événements, le dialogue, tout lui est particulier. Il s'est fait une convention parmi les hommes que cela serait ainsi, que le théâtre aurait ce monde, et l'on est convenu de trouver cela beau. Les raisons de cette convention seraient difficiles à retrouver, l'acte en est fort ancien et n'a pas été insinué au greffe. J'ai bien peur qu'on ne soit convenu de trouver Lekain bon et parfait ; on ne peut pas revenir contre une convention et une transaction en forme. Au reste, je crois que les causes qui ont produit cet éloignement de la nature qui a lieu dans le théâtre au point de créer un monde entier tout à fait nouveau, a été la difficulté de s'approcher de la vérité en gardant son langage vulgaire et la défense d'y placer les événements modernes. On fait une bonne comédie, vraie au dernier point parce qu'il est permis d'y représenter le cocu arrivé dans la semaine même, la querelle entre mari et femme arrivée dans le mois, la ruine d'un joueur arrivée dans l'année : mais s'il ne vous est pas permis de rendre en tragédie ni la chute du duc de Choiseul, ni même celle du cardinal de Bernis, comment peut-on peindre la vérité ? Si vous mettez sur la scène Thémistocle et Alcibiade, je m'aperçois qu'ils ont parlé grec et qu'on leur fait parler français ; qu'ils étaient citoyens d'une république, et que nous sommes à Paris, à ce que dit l'Almanach royal... »

Parfois il semble que Galiani écrive sous la dictée de Chamfort.

– J'en suis fâché pour M. Sainte-Foix ; mais c'est que le bon goût français peut passer chez les autres nations ; le bon ton n'y passera jamais. C'est une maladie tout à fait parisienne, comme la *plique* est polonaise.

– L'immortalité n'est qu'un terrain disputé à l'oubli, mais bien faiblement disputé.

– Savez-vous à quoi je compare cette mort de Marie-Thérèse ? À un encrier qu'on a renversé sur la carte géographique de l'Europe.

– On a la rage, en France, de faire quelque chose de ses enfants ; ici on n'en sait faire que des héritiers de leur père.

– Au fait, tout être qui fait une profonde révérence à quelqu'un tourne le dos à quelqu'autre.

– Les sectes sont une ressource pour les gueux.

– La fatalité est la chose du monde la plus curieuse ; sans elle, point d'imprévu : tout serait calculé, et la chute d'un ministre n'intéresserait pas plus que l'équinoxe ou le solstice ; elle serait imprimée d'avance dans les almanachs.

De l'éducation, il médite en ces termes : « L'éducation n'est que l'élaguement des talents naturels pour donner place aux devoirs sociaux. L'éducation doit amputer et élaguer les talents. Si elle ne le fait pas, vous avez le poète, l'improvisateur, le brave, le peintre, le plaisant, l'original qui amuse et meurt de faim, ne pouvant plus se placer dans aucune niche de celles qui existent dans l'ordre social. »

En politique, il y a pour Galiani beaucoup d'idées qui ne sont que des mots. Galiani est sans scrupule ; il ne regarde ni aux outils ni aux moyens. Plus d'une fois, dans sa correspondance, c'est un Cassandre, mais un Cassandre le rire à la bouche : « 21 août 1773. Vous avez appris déjà la débâcle des jésuites, arrivée à Rome le 16. Leur histoire n'est pas plus finie que celle des Juifs après la destruction de Jérusalem, elle a seulement changé de ton et de couleur : de l'actif au passif... » – « Autrefois, le pape était le calife de l'Europe, et tous les sultans des différentes provinces s'intéressaient à son élection. Aujourd'hui qu'il n'est que le souverain de Rome, ce sont les grandes familles de Rome qui le font absolument : Albani, Corsini, Borghèse, Colonna s'arrangent et choisissent, pour leur plus grande commodité, un laquais dans leurs maisons pour en jouer le rôle. » – « 1er janvier 1774. Vous y parlez des chutes des empires. Qu'est-ce que cela veut dire ? Les empires ne sont ni en haut ni en bas et ne tombent pas. Ils changent de physionomie ; mais on parle chute et ruine, et ces mots font tout le jeu de l'illusion et des erreurs. Si on disait les phases des

empires, on dirait plus juste. La race humaine est perpétuelle comme la lune, mais elle nous présente tantôt une face, tantôt une autre, parce que nous ne sommes pas toujours bien placés pour la voir dans son plein. Il y a des empires que ne sont jolis que dans leur décadence, comme l'empire français ; il y en a qui ne seront bons que dans leur pourriture, comme l'empire turc ; il y en a qui ne brillent que dans leur premier quartier, comme l'empire jésuitique. Le seul qui n'a été beau que dans son plein a été l'empire papal. Voilà tout ce que j'en sais, et je n'en sais pas beaucoup. » – « Il (Turgot) punira quelques coquins, il pestera, se fâchera, voudra faire le bien, rencontrera des épines, des difficultés, des coquins partout. Le crédit diminuera, on le détestera, on dira qu'il n'est pas bon à la besogne. L'enthousiasme se refroidira, il se retirera ou on le renversera, et on reviendra une bonne fois de l'erreur d'avoir voulu donner une place telle que la sienne, dans une monarchie telle que la vôtre, à un homme très-vertueux et très-philosophe. » – « En politique, je n'admets que le machiavélisme pur, sans mélange, cru, vert, dans toute sa force et dans toute son âpreté. Il s'étonne que nous fassions la traite des nègres en Afrique ; et pourquoi ne s'étonne-t-il pas qu'on fasse la traite des mulets de la Guyenne en Espagne ? Y a-t-il rien de si horrible que de châtrer les taureaux, de couper la queue aux chevaux ? Il nous reproche d'être les brigands des Indes ; mais Scipion peut bien l'être des côtes de Barbarie et César des Gaules. Il dit que cela tournera mal ; mais tout le bien tourne en mal : la danse se tourne en lassitude ; ne dansez donc pas ! – l'amour en peine ; n'aimez donc pas ! Ainsi mon avis est donc qu'on achète des nègres tant qu'on nous en vendra, sauf à s'en passer si nous réussissons à les faire vivre en Amérique. Mon avis est de continuer nos ravages aux Indes tant que cela nous réussira, sauf à nous retirer quand nous serons battus. Il n'y a pas de commerce lucratif au monde. Détrompez-vous : le seul bon est de troquer des coups de bâton qu'on donne, contre des roupies qu'on reçoit. » – Enfin voici de ses vues : « 2 janvier 1773. Au reste, voilà mon plan d'Apocalypse. Le roi joue son jeu, les parlements jouent leur jeu ; et tous deux ont raison, tous les deux ont leur raison. La monarchie tient essentiellement à l'inégalité des conditions, l'inégalité des conditions au bas prix des denrées, le bas prix aux contraintes. La liberté entière amène la cherté des vivres et la richesse des paysans. Le paysan riche ne tire plus à la milice, ne supporte plus la taille arbitraire, les saisies des contrebandes ; il a la force de ne plus se laisser fouler, soit en se révoltant, soit en plaidant en justice ; il a assez d'argent pour gagner des procès. Il amène donc la forme républicaine, enfin l'égalité des conditions qui nous a coûté six mille ans à détruire. Mais laquelle des deux formes aimez-vous le mieux ? me demandera-t-on. J'aime la monarchie parce que je me sens bien plus proche du gouvernement que de la charrue. J'ai quinze mille livres de revenu que je perdrais en enrichissant des paysans. Que chacun en agisse comme moi et parle selon ses intérêts, on ne disputera plus tant dans ce monde. Le galimatias et le tintamarre viennent de ce que tout le monde se mêle de plaider la cause des autres et jamais la sienne. L'abbé Morellet plaide contre les prêtres, Helvétius contre les financiers, Beaudeau contre les fainéants, et tous pour le plus grand bien du prochain. Peste soit du prochain ! Il n'y a pas de prochain. Dites ce qu'il vous faut, ou taisez-vous. »

De ces lettres de Galiani, les lecteurs n'ont en main que deux éditions : la première de Dentu, 1818, publiée par Séryes ; l'autre de Treuttel et Wurtz, 1819, publiée par Guinguéné ; et encore M. Brunet accuse-t-il la première de contenir des lettres supposées. L'une et l'autre se rencontrent difficilement. – Galiani, en mourant, a laissé vingt-deux volumes de réponses à ses lettres : ne serait-il pas bientôt temps de donner de sa correspondance une nouvelle édition plus complète que les deux autres ?

Nous n'avons pas autorité, pour notre part, à assigner une place à cette correspondance, mais nous ne faisons point de doute que si Galiani venait à être réédité, il y aurait – d'ici à peu – un remaniement dans l'ordre des épistolaires français, et peut-être changement de rang dans les premiers rangs.

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

M. LECOUCHE ET LE XVIII^e SIÈCLE.

93 fut brutal pour la *curiosité*. Du catalogue de Mme de Pompadour, la mode sauta à la nudité spartiate. Le directoire se fit hypocritement athénien. L'empire consacra tout le *supellex* grec sans trop se soucier si la décoration antique, avec ses lignes droites, ses coupes sévères, sa maigre ornementation, allait à nos mœurs, à notre ciel, à nos appartements. Trente ans, les chaises eurent des lyres dans le dos. Toilette, meubles, costumes, peinture, architecture, littérature, tout fut calqué, – comme on calquait alors, – sur les débris d'une civilisation morte depuis deux mille ans. Trente ans, les salons jouèrent le décor d'une tragédie.

Au beau milieu de cette exhumation de l'art grec, une réaction se fit : des abonnés de brocanteurs convertirent leurs amis à leurs trouvailles gothiques. Le mouvement, d'abord limité à quelques archéologues, gagna les gens du monde. Peu à peu l'on revint de cet anathème prononcé par le XVIII^e siècle contre les merveilles du moyen âge, et l'on commença à traiter d'outrecuidante l'opinion de Marolles, lorsqu'il vient à parler de la maison de Jacques Cœur : « ... Elle est assez bien bâtie, mais fort au-dessous de celles que font à présent les petits commis des officiers qui administrent les finances. » – On se convertit d'abord à peu de frais : sur les vignettes de Fragonard et sur les estampes de Devéria. Puis *Notre-Dame de Paris* parut ; de savantes monographies architecturales furent publiées ; des trésors qu'on ne savait plus furent retrouvés ; l'on se prit à regarder la cathédrale d'Amiens, l'église de Brou, l'hôtel de ville de Louvain ; le sculpteur alla aux beaux modèles ; et *vielz ou nouveaulx*, bahuts, dressoirs, crédences, bancs seigneuriaux, diptyques, triptyques, prirent possession en despotes de nos appartements.

Quand fut faite l'apothéose du XV^e siècle, les femmes, ces révolutionnaires de la mode, s'ingénierent à trouver quelque chose de cénobitique et de claustral à ces ameublements en cœur de chêne. Elles avaient entrevu les bois de rose, les laques de Martin, les marqueteries de Boule, les fantaisies de la rocaille, les Sèvres aux plaisants bouquets, de gracieux visages signés Latour, les caprices de Boucher et de Watteau ! et, un beau jour, les femmes aidant, les belles pièces gothiques sortirent de l'ameublement pour former des cabinets ou entrer dans les musées ; les pièces de rebut rentrèrent dans le domaine du bric-à-brac, et toutes les grâces du XVIII^e siècle trouvèrent dans nos logis modernes le cadre juste des boudoirs du siècle passé. Le mouvement gothique avait amené

l'impression de toute la littérature manuscrite du moyen âge : fabliaux, chroniques, épopées, romans ; l'olifant de Roncevaux sonna par toute la littérature, – et comme tout se tient dans l'histoire de l'esprit humain, un fait analogue se produit en cette ère du rococo. Quelques hommes de goût, enamourés de tous ces charmants riens qu'avaient collectionnés leurs grand'-mères, allèrent des meubles aux livres ; et quand ils eurent lu, ils se prirent à vouloir venger cette débauche d'esprit tant calomniée. Un beau jour, les Bachaumont ne se vendirent plus au poids, et toute cette armée de petits livres, éclaireurs jetés sur les flancs de la vieille société, passèrent *rarissimes*. Et ne voilà-t-il pas qu'une société blanchie dans la publication des Mémoires de Richer, d'Éginhard, de Grégoire de Tours, se met à publier le journal d'un anecdotier.

M. Lecou a déjà donné une suite de volumes remarquables par la beauté de l'impression et le luxe du papier. Aujourd'hui, il veut avoir sa collection de monuments littéraires, historiques, artistiques du XVIII^e siècle. Nous souhaitons à l'entreprise *bon vent et bonne marée*, comme dit l'Anglais, résolu à l'encourager de notre bourse, à la faire encourager, – s'il est possible, – de la bourse de nos amis.

Chamfort a paru en un volume. Le choix des pièces est heureusement fait, et Chamfort est bien là tout entier. Personne ne regrettera la *Jeune Indienne*. Rivarol trié, mais trié avec intelligence, peut tenir, à la grande rigueur, en un second volume de la collection. Mais de Collé, de Grimm et, en dernier lieu, de Bachaumont, cette chronique où chaque ligne est nécessaire à l'histoire de la cour, du théâtre, de la littérature, si vous ne donnez que des extraits ; si vous en donnez une édition *expurgata* des prétendues inutilités, des prétendues vivacités de langage, ne renvoyez-vous pas aux anciennes éditions tous ceux qui s'occupent sérieusement du XVIII^e siècle ? et pour ceux qui ne s'occupent pas, vous achèteront-ils davantage ainsi mutilé ? – Donc Bachaumont paraîtra complet ; et si le succès s'en mêle, M. Lecou nous donnera les dix-neuf petits volumes de Métra (le Métra

introuvable qui va jusqu'en 1793) ; nous donnera en recueil les Mémoires perdus dans les grandes collections, comme les Mélanges des bibliophiles français, le *Mercuré étranger*, la *Revue rétrospective*, etc. ; nous donnera même Barbier, Barbier qui va coûter 36 francs, et dont un volume est épuisé, dont maint passage est supprimé. Ainsi revivra sur beau papier, à 3 francs le volume, toute la monnaie du XVIII^e siècle.

« Ne Mme de Villarseau.

« Ne dites Mme Désétang.

m'avez vue au m'avez vue au m'avez vue au

Havre ! » Havre ! » Havre ! »

murmure à murmure à murmure à

l'oreille l'oreille l'oreille

de Blaveau de Blaveau de Blaveau

dites pas que vous

« Ne dites pas que vous Mlle de Romilly.

CHRONIQUE DES THÉÂTRES GYMNASÉ.

LES PREMIÈRES ARMES DE BLAVEAU, vaudeville en un acte, par MM. Jules et Gustave de Wailly.

pas que vous

Mme Désétang est jeune et jolie ; Mme de Villarseau, – sa cousine, – est jeune et jolie ; Mlle de Romilly, – sa tante, – est vieille et laide. Mme Désétang est mariée à M. Désétang. – un vieillard assez vieux. Mme de Villarseau est mariée à M. de Villarseau, – un mari assez jeune. Mlle de Romilly n'est pas mariée du tout.

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

Ah ça ! expliquons-nous. La nuit du 17 avril, Blaveau, sur un rendez-vous que lui a donné Clara, – personne légère, rencontrée sur la jetée du Havre, – se faufile, à minuit, tel corridor, tel numéro, hôtel Frascati. Blaveau, – qui n'est rien moins qu'un bachelier ès-bonnes-fortunes, – trouve à l'heure dite une clef sur une serrure, c'est vrai ; mais, – dans la chambre pas de lumière, et, au lieu et place d'un accueil, un grand cri ? – Parbleu ! se dit Blaveau, c'est Mme Désétang... non, c'est Mme de Villarseau... à moins que ce ne soit Mlle de Romilly. Fichtre ! – Et Blaveau passe trois quarts d'heure à monter, à descendre, de l'une à l'autre, – un réjouissant voyage, je vous assure, un peloton de fil bien embrouillé, digne des meilleurs maîtres de l'intrigue.

Ce charmant vaudeville de MM. Gustave et Jules de Wailly est enlevé par Geoffroy, qui joue le vaudeville comme s'il n'était pas un grand comique, – par Geoffroy, dont nous espérons un de ces jours mettre en relief tout le talent dans une étude sur *Mercadet*.

MADAME SCHLICK, comédie-vaudeville en un acte, par M. Varner.

Êtes-vous proscrit ? – Ayez une sœur. Une sœur comme Rose Chéri, s'entend. Fût-elle femme de chambre, *pour de rire*, ayez une sœur. Elle finira, – laissez faire, – elle finira par vous donner un beau-frère aussi distingué que Bressant, et à gagner du même coup la clémence du public, et de l'empereur d'Autriche, – deux empereurs ! Villars a créé un rôle de valet en dehors du Frontin, – ce Dave de Marivaux. – C'est bien le meilleur valet moderne que nous connaissions.

Nous applaudissons d'autant plus volontiers à ces deux jolis petits actes que certaines personnes avaient cru lire dans les quelques lignes que nous donnions la dernière fois au Gymnase, une

hostilité systématique. D'hostilité, nous ne nous en sentons, pour notre part, contre aucune direction, nous ne tâchons d'en avoir que contre les mauvaises pièces ; et d'ailleurs en aurions-nous contre un théâtre, ce ne serait pas contre celui de M. Montigny. – Nous n'avons pas oublié qu'il y a un mois à peine, Mme Rose Chéri jouait une comédie de Musset dont n'avait pas voulu le théâtre de la rue Richelieu ; nous n'oublierons jamais que son mari a fait jouer *Mercadet*.

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

Numéro VIII – 28 février 1852. LÉGENDES D'ARTISTES.

UN ORNEMANISTE.

Dans un coin, – chez Michéli, – en fouillant, peut-être êtes-vous tombé sur des mauves enroulées ? Ce devait être un plat, la guirlande devait courir tout autour ; mais ce n'est qu'un morceau, et les derniers bouquets appellent vainement ceux qui devaient suivre. Ce n'est qu'un fragment, mais les feuilles incisées et lobées sont d'un rendu si vrai, elles courent en spirales ou s'épanouissent si harmonieusement, elles se joignent, se nouent, se marient et se dénouent d'une si gracieuse façon, c'est un retour si heureux et si spirituellement touché à la Flore ornementée du moyen âge ! C'est une œuvre, vous diront les gens du métier. – Cela et un pan de coffre, – encore un fragment, – qu'on a essayé de couler en bronze et dont la fonte n'a pas réussi, – rien ne devait lui réussir, même après sa mort, – est tout ce qui reste, ou à peu près, de P...

Les pieds en feu, un grog bien chaud sur la cheminée, à portée de la main, – voilà ce qu'on nous a conté.

L'atelier de P... était rue Notre-Dame-des-Champs, au rez-de-chaussée. Il était divisé en deux compartiments : le premier, – celui où on entrait, – n'était que maquettes, tabourets, ébauches de cire, projets et instruments de travail ; aux murs, une collection de feuilles moulées sur nature, un beau jour du nord, bien net là dedans, – le nécessaire de la vie d'un artiste. Le second compartiment séparé du premier par une grande draperie et plus petit, était tout garni, – à ne pas y jeter une épingle, – de petits meubles, de petits objets. C'était moelleux, soyeux et douillet, un vrai nid... et tapissé ! Même au plafond, P... avait mis une tapisserie, – un grand bois où courent des chasseurs en veste Louis XV, – une vieille tapisserie harmonisée en ses tons verdâtres, et que P... avait relevée de baguettes dorées. – Là-dedans, au fond était un lit, – un bon lit, – et une femme sa maîtresse.

Clou à clou, il lui avait fait ce réduit. Le petit chiffonnier de bois de rose et l'ancienne pendule signée Leroy, tout cela était venu peu à peu, – commande à commande, – sou à sou.

Un des premiers, P... avait compris l'ornementation moderne, et ce qu'elle doit être. Comme tous les commençants, exploité d'abord par ces gens arrivés dont la signature est un bon à vue sur le public, il avait vendu un temps ses modèles, – des chefs-d'œuvre, – pour des quinze francs, pour des vingt francs. Puis la confiance lui était venue. Il était allé lui-même aux fabricants. Lampes, flambeaux, vide-poches, serre-papiers, – il ennoblit par de charmantes créations toutes ces choses usuelles qui maintenant sont des objets d'art chez tout le monde, ou à peu près, – faisant de grandes imaginations pour ces petits riens abandonnés de tout goût et de toute grâce depuis bien des années, et toujours pensant aux Grecs, ce peuple béni des arts, qui mettait jusqu'aux tuiles de ses maisons les arabesques de sa fantaisie.

Entre autres charmants emprunts à la flore, – de deux feuilles de violettes il fit une coupe. Les deux feuilles simples, opposées, font le creux de la coupe, et les deux spatules, croisées l'une sur l'autre, font pied. Cette coupe a été offerte, nous croyons, à M. le baron Taylor.

Puis il tentait un projet de vase, – un vase épique dont la base était la création du monde. Sur l'ove marchaient les successions de générations ; l'histoire de l'humanité se déroulait d'étape en étape, et

finissait à une grande figure de la civilisation, debout et couronnant le vase symbolique.

Enhardi, P... songea à se mettre un peu hors de page. Il fit un coffret en forme de châsse. De petites figurines veillaient à chaque angle. Le pied du coffret disparaissait sous un fouillis de plantes marines, d'algues et de feuilles lancéolées courant l'une après l'autre, où fourmillaient scarabées, bêtes à bon Dieu, sauterelles émaillées en leur couleur. Le coffret fini, P... alla le porter à Mme la duchesse d'Orléans. Mme la duchesse d'Orléans, en qui revivait cette intelligente protection des arts familière à Ferdinand d'Orléans, – accueillit l'artiste et l'offrande. C'est dire que la femme fut gracieuse autant que la princesse fut généreuse.

Vinrent les mauvais jours, les privations, les gênes quotidiennes ; puis les caprices de sa maîtresse amenèrent la vraie misère, les dîners incertains, la vie glanée au jour le jour. P... souffrait depuis quelque temps. D'où ? il ne savait. C'était une organisation bien faible et déjà bien éprouvée par la maladie. – Un beau jour, il fit apporter chez lui de la glaise, une grande table, et se mit à modeler avec une assiduité âpre, n'écoutant ni conseils ni fatigue. Il ébauchait un grand Christ en croix de dix-huit pieds de haut.

P... n'avait ni le genre ni l'habitude d'une pareille machine. Il travaillait avec rage, s'emportant après la glaise rebelle, remettant, ôtant de la glaise, remaniant et revenant, et toujours à faire œuvre de son ébauchoir enfiévré. Le Christ ne venait pas, ne sortait pas. Ses amis haussaient les épaules. Ils ne comprenaient pas que ce Christ était une envie de mourant, et que les artistes ressemblent aux femmes qui, avant de mourir, commencent toujours quelque tapisserie de longue haleine.

P... travailla ainsi une quinzaine de jours, ne quittant son travail que pour manger. Il dînait alors avec des pommes de terre et des œufs durs.

Un dimanche, – le samedi P... avait eu quelques amis, – c'était le choléra ; – on avait ri de lui parce qu'il avait comme la peur du pressentiment ; – sur les neuf heures, en rentrant, P... fut pris de choléra. Sa maîtresse était couchée. Comme il sentait l'épidémie en lui, il arracha de dessus la glaise les toiles mouillées, jeta ça par terre et se roula dedans. Les atroces douleurs lui étaient venues ; et lui, écartant le rideau de l'autre chambre, les yeux et le visage tendus vers cette femme, lui voulait sourire et lui souriait pour qu'elle ne s'inquiât pas.

La femme s'endormit.

Le lendemain matin, en entrant, on vit P..., – dont les veines s'étaient cavées dans la nuit, – toujours une main à lever le rideau, toujours le visage tendu vers la femme !

La femme eut peur ; elle courut emménager chez celui que le mourant appelait son meilleur ami.

P... fut porté à l'hôpital.

Du mort, il ne reste qu'un peu de cire et de plâtre, et le nom de Possot qui vit encore dans la mémoire de quelques amis.

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

SILHOUETTES D'ACTEURS ET D'ACTRICES.

MADAME ALLAN.

Si Asmodée n'était retourné à sa fiole, et qu'il mit encore les maisons à jour, à un cinquième étage, dans la Chaussée-d'Antin, vous verriez un *obras* complet : une vierge et deux processions de saints ; et sur la table, un Alfred de Musset. Images byzantines et comédies de Musset, Mme Allan a rapporté les deux choses de Russie.

Causer du regard, du geste, de la main, de toutes les choses qui ne sont pas des paroles ; mettre les paroles à la retraite, en faire des zéros qu'on chiffre d'une moue ou d'un éclair de l'œil ; se traduire

par une attitude, un intonation ; rédiger tout un protocole d'amour d'une pression de bras ; mettre une impertinence au bout d'un salut ; laisser une espérance au bout d'un : Jamais ! se taire et faire parler son silence ; causer et mettre un loup à sa pensée et l'attacher mieux que Cromwell ; persifler dans un éloge, renvoyer dans un compliment ; – le monde, c'est un carnaval sans masque ! Là, la langue est un idiome. Les mots ne sont rien ; la façon des mots est tout. Il y fait chaud, moelleux, discret. On y fait son chemin sur des tapis ; on y cause entre des portières. C'est la patrie des nuances, des demi-tons, des demi-jours, des demi-nennis. L'heure qu'il est, et le temps qu'il fait ; le fauteuil que l'on prend et la pendule qu'on regarde ; les yeux qu'on baisse et le pied qu'on avance ; le tabouret qu'on demande et la rose qu'on effeuille ; – tout est signe, rien n'est signal ; tout est complicité, rien n'est preuve. Tel sourire de Mme une telle, rien qu'un sourire ; et demain, si vous recevez ces trois mots : Je viendrai à dix heures ; j'aime les huîtres, – vous n'aurez pas à chercher la signature. – Les drames y vont, y viennent ; mais ce sont de petites voix de velours qui les parlent. – C'est un peu une guerre de Mohicans : une branche cassée, des feuilles à terre, quatre pierres là où il n'y en avait que deux hier, pas plus ; mais quand l'amour passe par là, c'est le chien de Zadig.

Le monde n'existe qu'en France.

Elle sort en voiture ; jamais un faux pas ne la crotte. La femme du monde est habillée à deux heures.

Elle a été fidèle à son mari, plus que son mari ne lui a été fidèle : est-ce trop ? Elle a toutes les pudeurs de bon goût. Des méchants vous diront que son cœur suit les modes : elle a trop d'esprit dans le cœur

pour cela. Elle a des jours de dévouement, comme elle a des jours de migraine ; peut-être plus de ceux-

là que de ceux-ci. Elle n'a pas besoin de sonner pour renvoyer les gens, pas besoin qu'il soit minuit pour faire

mettre un comte à ses pieds. À la vente de Célimène, elle a bien acheté quelques feuilles de son éventail ; mais quelle

femme n'en a un petit morceau ? et d'ailleurs, que lui reprocher ? Elle est charitable comme une coquette : « Elle vous fait gagner votre procès pendant six mois, pour un jour vous le faire perdre. »

Elle va à la messe d'une heure ; cette messe qu'on appelait, il y a de cela un siècle, je crois, la *messe musquée*.

Elle veut plaire à outrance. Au service de ses nerfs, elle a toujours un *patito* ; à ses sorties de bal, elle aurait mille *Raleighs*, si elle n'avait un valet de pied.

Elle a des amies, absolument pour avoir des pelotes à épingle : le mot et la chose sont vieux.

Elle reconnaît un caprice, rien qu'à le faire mettre à genoux, comme on reconnaît une fausse pièce à la laisser tomber à terre. – Elle lit un amour au courant du regard.

Elle changera de confesseur, – si vous voulez, – mais non de femme de chambre. Au reste, elle peut l'amour tout autant que les autres femmes, n'en déplaît aux Marions. Elle a des expressions pour tout, – même pour ce qu'on ne dit pas. Elle a son fauteuil, – j'allais dire sa loge, – à l'année, dans deux, trois, quatre salons, – où l'on

cause, – et toujours applaudie lorsqu'elle entre et toujours reconduite lorsqu'elle part. Son cordonnier lui dit : Madame a le pied fondant. – Sa couturière n'est que son secrétaire :

elle lui dicte ses robes. Veuve, parce qu'elle n'a plus de mari ; – libre, parce qu'elle a trente ans ; – aimée, parce

qu'elle ne le défend pas ; – charmante, parce qu'elle veut bien l'être ; – méchante ! elle a des : Pauvre petite femme ! qui tuent une réputation, un honneur, une vertu à bout portant. Impertinente ! Elle a des phrases qui frisent le daguerréotype. – Bonne ! Elle rend un mari à sa femme, dans un thé à thé, sans songer à le lui reprendre demain !

Oui, monsieur de Chavigny, c'est de vous que je parle, et vous le savez bien ! A-t-elle été femme avec vous ? Avec vous, elle a été distraite à impatienter un baron allemand. Elle vous a harcelé de riens, de flèches en papier ; de *banderillas* comme un taureau qui ne veut pas marcher. Quand elle vous a fait nerveux au point qu'elle voulait, elle vous a dit furieux. – Servez-lui une tasse de thé ! – De votre femme, – oh ! ne craignez rien, elle sait votre cœur de mari sur le bout du doigt – pas un mot. Pauvre Othello que vous faites ! Elle ouvrira une parenthèse, piano ! piano ! l'air du Caprice ! Le Caprice, – un Amour qui a des ailes partout, même aux talons ; un Amour qui ressemble au Mercure ! – Puis la timide deviendra si confuse à vous dire un : Non, que vous pariez : Oui. – À deux genoux, monsieur de Chavigny, à deux genoux, et sur le parquet ! – Elle vous relève d'un éclat de rire. Vous vous croyez sauvé ; et l'hameçon, monsieur de Chavigny ? Elle laisse filer la corde, bien sûre de vous ramener tout à l'heure. Et vous revoilà à supplier : une déclaration ! une déclaration assise cette fois-ci, une déclaration qu'elle a la cruauté de vous laisser dire tout du long, sans toucher à une syllabe. Puis sa morale vous donne un coup de buse sur les doigts, et vous embrassez votre femme.

La femme du monde n'existe qu'à Paris. Le soir où nous l'avons vue, – elle se nommait Mme de Léry. Mme Allan jouait Mme de Léry. On nous a dit que Mme Allan n'était pas sociétaire du Théâtre-Français.

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

CHRONIQUE DES THÉÂTRES. _____

THÉÂTRE-FRANÇAIS.

DIANE, drame en 5 actes et en vers, par M. Émile Augier.

Vous rappelez-vous Dagobert, – cette bonne création d'Eugène Sue, – ce bon Dagobert menant sa petite caravane, veillant aux repas, au temps et au coucher, se trouvant toujours bien quand les petites ont un bon lit et le cheval de l'avoine ; – Dagobert lessivant, Dagobert bonne d'enfants, Dagobert raccommodant le linge ?

Eh bien, dans son premier acte, M. Augier a aussi son Dagobert ; seulement son Dagobert s'appelle Parnajon. De Juif Errant, il n'y en a pas trace ; et Rodin s'appelle Richelieu : il est roi du roi de France.

Avez-vous vu dans l'histoire une figure plus triste que cette figure de Louis XIII, toute pleine d'ombre et d'ennui ? Pauvre roi ! un sujet qui lui commande à genoux ; tout autour de lui des ambitieux qui conspirent en regardant l'Espagne, – comme si l'on était encore sous la ligue et que le *catholicon* fût à faire. – Le roi, comme endormi, et toujours dans son cabinet « pendant ce grand train de guerre qui fut son règne. » Sa mère, il est obligé de l'exiler : son frère...

Un frère ! non, madame. Ah ! si fait, j'ai Monsieur, on l'avait trouvé bien près de Chalais quand on fit sauter la tête à Chalais. Sa femme ! sa femme ! quand elle le fit supplier au lit de mort de ne pas croire qu'elle eût trempé dans le dessein d'épouser Monsieur : « Dans l'état où je suis, je luy doit pardonner, dit son mari, mais je ne la dois pas croire. » Pauvre homme qui faisait *le plus vilain métier*, – *le métier de roi*, – *le plus à contre-cœur possible* ; une figure qui ne rit pas et qu'on plaint, un roi qui ne fut pas même un homme, un homme qui ne fut pas même un mari ! Louis XIII, qui n'eut dans sa vie que de bien courts moments de franche joie : quand il piquait des longes de veau ! Louis XIII, qui n'eut qu'une influence, celle de mettre en sa cour *le pain d'épice à la mode* !

Quand les tableaux de la galerie de Munich étaient aux frères Boissérée, – il y a des dix ans, – des artistes sont venus qui ont dit, en voyant ces Hemling, ces Van Eyck : Il faut repeindre cela. – Et ils ont pris les tableaux, et ils les ont repeints.

Marion Delorme, il paraît, avait besoin d'être repeinte ; M. Émile Augier a bien voulu s'en charger.

Diane est une femme, mais une femme du XVII^e siècle, une femme allaitée au bruit des guerres civiles. Elle a peut-être, toute jeune,

Vu massacrer les siens d'un glaive de vengeance, comme il est dit en la Polixène de Cl. Billard. Elle a été bercée aux arquebusades des *reitres*

noirs, au bruit de ces batailles Où le fer inhumain insolent besognait.

Elle est la mère et le père de son frère ; elle l'aime et le conseille. Elle vendra sa montre, si son frère doit de l'argent ; elle fera des armes, si son frère a un duel.

Ici une réflexion. – On a fait réciter à Mlle Rachel une fable de La Fontaine. – On lui fait chanter une romance à boire. – La voilà qui fait des armes. – Nous ne désespérons pas de la voir donner un de ces jours le *combat à outrance au sabre et à l'hache*, ainsi que porte la bienheureuse étude du Plutarque de Debureau.

Dieu merci ! Mlle Rachel est une actrice de taille à se passer des tours de force. Les deux mots : *Une femme*, – à *quelle heure* ? elle les a dits de façon à laisser à d'autres les charlataneries du jeu et les réclames de l'excentrique.

Il y a dans la pièce un balcon qu'on saute – (Marion Delorme) ; un duel – (Marion Delorme) ; un arrêt de mort – (Marion Delorme) ; une criée de l'arrêt – (Marion Delorme) ; le cardinal Richelieu, – cette terreur que Victor Hugo avait laissée à la cantonade et dont Geoffroy a fait un magnifique portrait historique ; Louis XIII – (Marion Delorme) ; une grâce qu'on signe – (Marion Delorme). Le tout finit comme un vaudeville. Ceci appartient en propre à M. E. Augier. La chose est entrelardée de ces vieux sentiments romains, aussi démonétisés que la légende classique des premiers temps de Rome.

Nous la croyions pourtant bien morte, cette école qui cherche son originalité à brouiller du Corneille avec du Victor Hugo ; école bâtarde, sans verve, sans force, œuvres avortées, école naufragée ! – Plus folle que cette grande marieuse dont parle Molière, – qui aurait marié le Grand-

Où l'on jouait de sang ;

Turc à la république de Venise, – elle croit marier le drame à la tragédie ; *invitus invitam*. C'est recommencer Mézence.

Par cette œuvre, M. E. Augier a fait un grand pas vers l'Académie. Le fauteuil de Casimir Delavigne doit le convoiter.

Toute notre sévérité n'empêche pas le dramaturge d'avoir fait au temps jadis une charmante comédie.

Il n'y a qu'une chose qui pourrait nous faire douter de l'intelligence de Mlle Rachel, nous, ses admirateurs, – c'est qu'entre la Marion qu'elle avait depuis si longtemps entre les mains et la Diane de M. Augier, elle ait fait le choix qu'elle a fait.

Numéro IX – 6 mars 1852.

SILHOUETTES D'ACTEURS ET D'ACTRICES. _____

MADemoiselle LUTHER.

« J'étais ce jour-là tout entier au bonheur de vivre, de respirer, d'être jeune, de sentir un air pur et chaud circuler autour de moi, admirant comme un enfant la moindre fleur qui s'épanouissait lentement, restant des quarts d'heure entiers à voir tourner les jolis moulins à vent avec une gravité magistrale. Tout à coup, juste à l'encoignure de cette route si mal tenue, si étroite, si rocailleuse, et pourtant si aimée, qui conduit à la taverne du *Bon Lapin*, j'aperçus une jeune fille sur un âne qui l'emportait et s'emportait. Ô le ravissant spectacle ! j'y serai toute ma vie. La jeune enfant était rose, animée, assez grande, à la gorge naissante, mais qui déjà battait aux champs ; dans sa terreur,

elle avait perdu son chapeau de paille. Ses cheveux étaient en désordre, et elle criait avec une bonne voix : Arrête ! arrête ! Mais le maudit âne allait toujours, et moi je le laissais courir. »

Eh ! dieux, oui, laissez-le courir, laissez-la courir, la jeune fille qu'elle est, par le grand chemin poussiéreux par les sentiers, le long des haies ! Laissez-la, Mlle Luther, par le beau temps qui naît, courir et galoper, laissant à sa jeunesse bride sur le cou ! Point de nuage au front : il y a des bluets tout le long de la route. Le sang lui monte aux joues, le soleil l'empourpre ; elle passe à son bras les rubans de son chapeau de paille, et la voilà à reprendre son envolée !

Pein moy, Janet, pein moy, je te supplie, Sur ce tableau les beautés de ma mie.
Fay lui premier les cheveux ondelez, Serrez, retors, recrespez, aneelez,

Qui de couleur le cèdre représentent.

Oui, les cheveux poudrés de soleil, le frais, les longues gaietés, les belles couleurs, les confessions d'enfant, les dents au vent, les lèvres et cœurs tout neufs, – oui-da, oui, notre jeune fille a tout cela.

Dix-huit ans ! le joli compte ! le plaisant âge. Vos souvenirs, – a-t-on des souvenirs ? – vos souvenirs sont jeunes comme vous. Dix-huit ans. Hier, on jouait à la poupée ; demain, on se marie. Dix-huit ans ! Hier, les petits trousseaux, et les grandes vacances, les grandes amitiés, et les grandes haines, et les grandes jalousies de pension ! Demain !..... Mais aujourd'hui, ni mari, ni sous-maîtresse, ni retenue, ni enfants ! Vous êtes libre, ô Laure ! libre comme l'oiseau ! Vous êtes libre, Cécile, comme la fleur dans les bois ! Vous êtes libre et jolie, et folle et rieuse, et blanche, et rose, et

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

blonde ! Et vous expliquez le moyen âge – ô belle aux cheveux d'or, – le moyen âge qui disait : *Tant suis brunette, suis jolie.* – Quoique brune, je suis jolie !

« Te souviens-tu, – lui disent tout bas ses pensées de la rue d'Angevilliers et de la pension de Mme Payen ? – Te souviens-tu des bals à la saison Catherine ? Du physicien qu'on fit venir une fois qui fit de si jolis tours, et qui t'amusa tant ? Te souviens-tu ? Te souviens-tu des deux heures de lingerie qu'on te donna un jour pour t'être levée trop tôt ? »

La jeune fille, – cette matinée de la femme, où tout est frais, où tout s'éveille, où tout change, où les voiles sont si transparents que le cœur n'est encore enveloppé que d'une gaze ; l'ingénuité a des soupirs dérobés, aux curiosités rougissantes ! – y a comme un lever d'amour qui chuchote en elle, et par les grandes soirées où on commence à la mener, par les grandes allées du parc chez sa marraine où elle va l'été, dans le bruit de la musique, dans le silence des arbres, elle écoute, elle tressaille, elle prête l'oreille et l'âme ; elle attend. – L'ingénuité avec ses réponses plus éveillées qu'une Dorine, avec ses: Pourquoi? d'enfant terrible; l'enfant terrible qu'elle est, Mlle Luther, avec ses grands yeux qu'elle baisse et relève si vivement, avec cette humeur papillonne, cette fébrilité de jeune chevreau, ces émois virginaux, ces troubles de pudeur, ce vermillon qui monte aux joues, – tous ces jolis mensonges qui prêtent si à propos à la femme le charme de l'enfance ! La jeune fille avec ses vellétés amoureuses qui battent contre son corset et s'essaient à le déborder, ses étourderies folles, ses plaisanteries qui ne blessent pas, ses mines qui désarment ; toujours allant, venant, toujours accompagnée des mutines grâces, toujours à la bouche des nichées d'amour à relever le coin de ses lèvres ! – Ah ! Cécile, gardez à votre corsage votre bouquet de roses : les diamants vous viendront assez tôt.

« Je suis étonné, en vérité, qu'il y ait tant de jeunes filles dans le monde. » C'est encore de *l'Ane mort.* – Dans le monde, soit ; mais, au théâtre, il n'y en a qu'une : Mlle Luther.

ALGER. – 1849. _____

NOTES AU CRAYON. (suite.)

Dessin en-dehors de la porte Bab-el-Oued. Une haie de cactus aux formes les plus bizarres et les

plus tortillardes ; un palmier surplombant une hutte minée que fouillent d'une bouche avide des chèvres à longue soie ; un synode de poules blanches caquetant à son pied ; – comme fond, des masures lézardées de terre de Sienna brûlée, et rayées de briques rouges . – Bain maure de la rue de l'État-Major , ouvert aux hommes depuis huit heures du soir jusqu'à huit heures du matin aux femmes le reste du temps. – Une vaste salle carrée aux trois côtés de laquelle court une estrade arrêlée par des colonnes de marbre blanc supportant une série de loges servant de séchoirs. Cette estrade, énorme lit de camp destiné au repos du bain, est couverte de nattes. – Au côté nu de la salle, pyramide une fontaine de marbre blanc, et s'ouvre la porte de l'étuve. – À l'entrée des baigneurs, une cassette reçoit pêle-mêle montres, argent, bijoux. Les chaussures abandonnées au pied de l'estrade, les habits dépouillés et accrochés à un porte-manteau, un jeune More vous ceint d'un tablier, vous chausse de babouches de bois, et vous sert d'introducteur dans l'étuve. – Suffocation. – Deux Mores vous étendent sur un lit de pierre à forme de sarcophage, – figurez-vous les dalles de la Morgue, – au-dessus de la coupole trouée à l'instar d'une écumoire ; – puis il vous disent de suer. – Le corps entier ruisselle ; les yeux brûlent ; la pensée endosse le vague

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

Mardi, 20 novembre.

de l'évanouissement. – Quand vous êtes convenablement humidifiés, vos Mores vous couchent par terre près d'un jet d'eau chaude ; ils se partagent votre corps. – D'abord un travail préparatoire, qui consiste à faire craquer toutes les jointures de la charpente et à ausculter robustement la poitrine ; puis nos masseurs, la main gantée du strygille, vous attaquent la peau à l'envi. C'est à qui étalera les plus humiliants rouleaux de *kissa*, trophée que leur orgueil place avec bonheur sous vos yeux. – Cette opération est coupée d'écuellées d'eau chaude. – Lorsque l'épiderme n'a plus rien de graisseux et crie comme du marbre, ils vous enveloppent dans la mousse nuageuse d'un savon de leur composition. – Lavés par un dernier baptême, vos deux fidèles vous emmaillotent de bandelettes avec le soin d'une nourrice, vous couvrent la tête, vous chaussent la sandale et vous conduisent à l'estrade. – Un lit de repos vous a été dressé. Hébétement indicible, torpeur pleine d'ivresse et de volupté. Une tasse de café ou de thé, une pipe de douze pieds, vous sont apportées. – Pendant l'absorption, dernière tentative de massage. Enfin, abandonnés vous-mêmes, vous avez la faculté de finir là votre nuit. En sortant, on vous rend avec une mémoire qui vous étonne votre menue monnaie, et l'on vous réclame pour le massage, le linge, le lit, le tabac, le café, la somme de 25 sous par baigneur. Cette modicité de prix explique la fréquente habitude des retardataires qui trouvent leur porte fermée, d'aller coucher au bain maure. Nous regagnons notre hôtel honteux de l'insuffisance de nos bains européens, honteux de l'ignorance de notre parfumerie. Les essences de rose et de jasmin n'ont pu être contrefaçonnées par nos Birotteaux. Les savons arabes sont, la plupart, des secrets pour nos artistes ; quant aux teintures, ils en sont encore à ces préparations corrosives, destructives, à garantie de deux ou trois jours. – Les juives fabriquent à Alger une bière qui donne au teint un éclat éblouissant, un cirage avec lequel elles simulent des grains de beauté viables pour un mois. – Elles préparent des teintures qui, employées depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, ne font qu'ajouter à la beauté et au lustre de la chevelure. – Quelquefois vous vous étonnez de les trouver tributaires des anciennes recettes de l'alchimie. Une dame française nous assurait très-sérieusement qu'un lézard bouilli donnait aux cheveux un brillant inconnu aux pommades et cosmétiques européens.

Mercredi, 21 novembre.

Nous prenons l'omnibus pour les Platanes. Deux graves Arabes enjolivés de robinsons, insouciant des douze sous de la course, prennent place à nos côtés. Une Moresque s'installe en lapin et offre amicalement une prise de tabac au conducteur. – Pénitencier militaire avec ses élégants créneaux et son moucharabey. – Caravanes d'Arabes à dos de mulet, perchés sur un échafaudage de paniers, les deux jambes talonnant le cou de leur montures. – Mustapha-Inférieur, agglomération de débits, colonie de trois-six et d'absinthe. Relevés épigraphiques : 0 20 100 0 (au vin sans eau) ; – on ne boit pas ici de bon vin, non, c'est... , et une effigie de chat. – Délicieuse habitation de M. Darheck,

construite dans le plus pur style oriental. – Les Platanes, café maure à coupole enchâssée dans un remblai de terre roussâtre, surplombé par des plates-bandes de cactus, presque caché derrière des platanes colosses. Une fontaine, à la margelle tachée d'émeraude, murmure en ce frais Éden. Des Arabes prennent le café, d'autres fument, d'autres jouent à une sorte de jeu de dames. Ici, dans un café, point de dépense préventive de 2 ou 300,000 francs pour embellissement du local, achat d'argenterie, etc. Le matériel est d'une simplicité patriarcale : des bancs, des stalles de bois, des nattes. Quant au mobilier de l'officine du *quwadji* (cafetier), c'est un fourneau, une cafetière, un mortier, un tableau recevant les noms des consommateurs solvables jouissant d'un crédit ouvert ; des pipes, des damiers, quelques sales paquets de cartes espagnoles. – Comme rafraîchissement du café, rien que du café ; comme distraction, la pipe ; quelquefois, pendant le Rhamadan, les *Mille et une Nuits* enjolivées par un conteur arabe. – Jardin d'Essai. – Essais heureux d'acclimatation de l'indigotier, du cotonnier, de la cochenille. – Champs d'orangers fourmillant de pommes d'or. – Deux autruches en train de déjeuner avec leur grillage. – Petite forêt de bananiers balançant leurs *régimes*. – Mur de fleurs de vingt pieds de haut. Des clochettes blanches d'un demi-pied, étagées, entassées l'une sur l'autre, laissant place à grand'peine à de minces filets de verdure : la plus royale ornementation que l'on puisse rêver pour une salle de bal.

Vendredi, 23 novembre.

La grande mosquée : très-élégante arcature formant le frontispice de la mosquée sur la rue de la Marine. – Un groupe de bananiers ombrage une petite cour, le vestibule du monument. – On se découvre les pieds. – Un quadrilatère inégal enserme un petit préau où se trouve une charmante fontaine destinée aux ablutions pédestres. La galerie du midi est une. Cinq rangées de piliers, reliés entre eux par une arcature ogivale trilobée, créent cinq galeries dans la galerie nord, et les galeries latérales sont triples. Le sol, dans toute l'étendue de la mosquée, est recouvert de somptueux tapis. Des nattes aux vives couleurs habillent la base des piliers. – Un plafond aux poutres équarries odieusement tachées de chaux, pas la moindre ornementation. – Une niche s'ouvrant entre deux colonnes de marbre blanc cannelées, placée au centre de l'édifice, offre seule dans sa partie supérieure des versets du Koran richement ornements. – Impression de recueillement en présence de cette blanche forêt de piliers, en présence de cette grande nudité plus éloquente que les dorures de la Madeleine. – Un marabout aux vêtements de neige, à la magnifique tête encadrée dans le turban sphérique, indice de sa dignité, nous semble la personnification de la prière. – Aly, le garçon maure de l'hôtel, que nous interrompons au milieu de génuflexions qui distancent la grande Chartreuse, nous apprend qu'un des plus magnifiques tapis a été donné à la mosquée par le duc d'Orléans. – Des gamins maures ont organisé dans un coin un jeu de bouchon. – À côté du Biskri sans prétention, dont tout le costume se compose d'une foutah rayée de mille couleurs, à côté du burnous crasseux de l'Arabe, le costume maure se fait remarquer par sa variété, sa propreté, sa coquetterie. – Une écharpe à raies jaunes s'enroule autour d'une calotte rouge. – Une veste, merveille de passementerie, deux gilets, dont le dernier se boutonne et forme plastron, l'écharpe de soie comprimant les plis bouffants du haut de chausses ; des babouches. – Les dandys ont fait choix de la couleur écarlate ; malheureusement, l'emprunt fait à la bonneterie française de ses bas bleus vient déparer ce riche costume. – Et le costume ici est rehaussé par un physique qui ne court pas les rues en France. Le front est bombé, l'expression des yeux est pleine de douceur, la courbure du nez pleine de délicatesse, l'ovale grassement dessiné ; de soyeuses moustaches donnent un air de fierté à cette sympathique physionomie empreinte d'une bonté rêveuse. Le cou nu révèle cette délicatesse d'attaches dont Byron avait la fatuité. Et le *bambino*, que d'intelligence dans ses beaux yeux, que de finesse dans les arêtes du visage, que d'aristocratie dans les traits ! – Ô petite Provence, tes habitués pâlisent devant ces bijoux de la création. Quelques chérubins, une corbeille de jasmin sur la tête, vont de porte en porte fleurir les Rosines mauresques pressées de les décharger de leur fardeau parfumé.

(La suite au prochain numéro.)

Numéro X – 13 mars 1852. CHANSONS ET POÉSIES,

PAR A. GUÉRIN.

Pourquoi, – dirons-nous aux poètes populaires, – toujours vous faire réclamer d'Hégésippe Moreau⁵ ? Prenez garde, vous vous appelez poètes populaires, et vous recommencez l'école feuille-morte de Millevoye. L'art n'a point d'entrailles, messieurs. En littérature, il faut voir l'écrivain et non l'homme, – les œuvres et non la vie. Vous finiriez par profaner le lit d'hôpital ; vous le feriez

⁵ Nous ne sommes pas suspects en tenant ce langage. Nous n'oublions pas que nous avons publié : *Un Dernier Acte* ; mais autre chose est un sujet, autre chose est une école.

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

prendre pour une réclame. Quand vous tenez la plume, ne vous rappelez plus votre blouse ; l'art n'est pas affaire de parti, croyez-nous. Quand vous pleurez, ne faites pas de réquisitoire ; vous nous feriez douter de vos larmes. Ce sont de mauvaises gloires, – croyez-nous, – des gloires surfaites, et qui ne tiendront pas, que ces gloires de misères ; s'il vous faut absolument pour drapeau un homme sorti de vos rangs, à côté d'Hégésippe Moreau, il y a Balzac.

La meilleure manière, selon nous, de rendre compte d'un livre est d'en faire des citations. M. Guérin ne nous en voudra pas, si nous choisissons une de ses plus jolies pièces :

Ne pleurez pas sur votre fils, madame, Le poète ici-bas est abreuvé de fiel ;
Toujours trop tard Dieu rappelle son âme, Car l'âme du poète est un oiseau du ciel.

Non, votre pauvre enfant n'était point de ce monde, Et vous avez dû voir autour de son berceau Errer
pendant la nuit la vierge pâle et blonde Qui charma la douleur d'Hégésippe Moreau.

Enfant mystérieux, né pour une autre sphère, Au contact des méchants combien il dut souffrir ! Mais à peine
eut-il fait quelques pas sur la terre, Que, priant pour les siens, il se sentit mourir.

Pourtant, il murmurait : Seigneur, laissez-moi vivre, Non que je sois craintif à l'heure du trépas, Mais... pitié
pour ma mère !... et pitié pour mon livre !... – Son livre était fini : Dieu ne l'entendit pas !...

– Sa muse virginale N'eût jamais rencontré qu'un sombre
désespoir ; Et Dieu lui dit, touché de sa voix matinale : « Enfant, tais-toi, le ciel t'applaudira ce soir.

»

Même après les fameux vers de Malherbe, on peut lire cette consolation.

Ajouterons-nous que M. Guérin est un des collaborateurs du *Tintamarre*, ce journal où l'on écrit
Vadé d'une main, La Rochefoucauld de l'autre.

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

LÉGENDES D'ARTISTES. _____

LA VIE ET LA MORT DE CALINOT.

Pauvre innocente vie que cette vie de Calinot, qui semble écrite tout entière pour une parade des
Funambules ; écoulee doucement sans peur, sans reproche, sans haine, sans remords, sans regrets ;
innocente comme une parade où Pierrot, – Pierrot le mime, Pierrot le muet, – où Pierrot parlerait !

C'est une parade, si bien une parade, que, lorsque Camille, le metteur en scène, le souffleur de
toutes ces naïvetés, n'est plus là pour lui donner la réplique, l'histoire et la légende prêtent toujours
à Calinot pour partners de ses janotades deux autres drolatiques. Vous savez ce seigneur de la
légende allemande entre deux chevaliers qui chevauchent à côté de lui, l'un à droite, l'autre à
gauche ? Eh bien ! comme le seigneur allemand, Calinot chevauchait entre deux chevaliers : V..... et
L..... – V....., c'était la phrase française en habit de marquis ; – L....., c'était une mémoire qui
toujours restait court, qui sans cesse buttait contre le mot propre, qui toujours le cherchait, qui
jamais ne le trouvait. C'est V..... qui disait : « Il me semble que le crépuscule s'annonce, je vais

mettre mon *peplum* ; » et encore, après avoir chaviré : « Je jure Dieu de ne plus mettre le pied dans cette caravelle ! » C'est L..... qui annonçait au piquet : « J'ai une tierce... en ce que tu sais bien, une quinte... en ce que tu m'as dit, et un quatorze... en ce que tu viens de me dire. » Et ainsi il croissait, le bon Calinot, en grâces et en joyeux devis, entre ce lexique des *Précieuses ridicules* et cet incurable oublieur, entre ce purisme et cette paralysie !

Parades ! – races perdues ! ô vieux pitres ! tout ce cortège de Momus populaire, les rires larges et les grosses bêtises, les paternelles niaiseries ! Pantalons et Cassandres, vieux faiseurs de gaieté qu'on ressuscitait tout à l'heure, – ô Lapalisse ! aïeul des naïvetés, – je vous le dis : Bobèche revivait en cet homme.

Et l'atelier, qui s'ennuyait de Jocrisse, s'est mis à compiler l'enchiridion de Calinot, avec un culte de philologue, et l'a augmenté, et l'a enrichi, et l'a pourléché, et lui a fait comme Virgile à ses vers, et s'est mis à déclamer, – ainsi ornée, – cette rhapsodie du Théâtre de la Foire, – pour faire suite à celle que chantait Dancourt en sortant du cabaret de *la Cornemuse*, – si bien que les écouteurs ont fini par être aussi incroyables à l'endroit de l'existence de Calinot qu'à l'endroit de l'archevêque Turpin.

Et pourtant il a si bien vécu, ce mortel désopilant, – qu'un jour il est mort – du choléra.

L'existence de Calinot a toutes sortes de tableaux : Calinot restaurateur, – Calinot logeur, – Calinot commis, – Calinot garde national. S'il fut tout cela, nul ne l'a jamais bien su. Le savait-il lui-même ? Il avait tant de complaisance à se laisser persuader, et faisait si peu de résistance à laisser mettre la main à ses souvenirs, à y laisser ajouter. – Un beau jour, Camille lui persuada qu'il avait été marin ; et, depuis ce jour-là, Calinot se rappelait tout au moins une fois par mois ses souvenirs de *la Tremblante*.

Un grand corps monté sur des jambes d'échassier ; là-dessus, une tête blonde, chauve, inculte ; de la barbe ; les yeux bonasses ; la tête ballant en avant ; dans la pose, quelque chose comme le profil d'une canne à bec de corbin ; une voix pleine d'embarras, obstruée de bredouillements, notée tout au long de notes innotables ; – c'est ainsi fait qu'il a traversé la vie avec des vêtements trop larges sur son corps maigre, faisant rire tout le monde, et laissant rire tout le monde.

Les tréteaux du Pont-Neuf ont eu leurs sténographes ; pourquoi laisserait-on perdre ce monument de la *bêtise* française ?

À côté de cette épopée de cynisme, toute sanglante, de cet « Allons-y gaiement ! » de *l'Abbaye de Monte-à-regret*, – Jean Hiroux, – Calinot a sa place : c'est un lever de rideau avant la grande pièce.

Enfant, Calinot, en revenant de l'école, se bat avec un camarade, et attrape une grande écorchure au front. Au dîner, son père lui dit : Qu'est-ce que tu as là ? – Papa, j'ai rien. – Mais si, tu as quelque chose. – Je me suis mordu au front ! – Imbécile ! est-ce qu'on se mord au front ? – Tiens ! je suis monté sur une chaise.

* **

Moi, j'aime bien mieux la lune que le soleil. Le soleil, à quoi ça sert ? Il vient quand il fait jour, ce feignant-là ! Au lieu que la lune, ça sert à quelque chose : ça éclaire.

*

poignard.

**

CAMILLE. - Veux-tu me mesurer ce tableau ? CALINOT. - Avec quoi ? CAMILLE. - Prends le mètre, il est sur la table. CALINOT, mesurant. – Un mètre... heu.... heu... CAMILLE. - Eh bien ! combien a-t-il ?

CALINOT. - J'sais pas : le mètre n'est pas assez long.

* **

« Monsieur, « Envoyez-moi les deux Boissieu que je vous ai demandés... » Ici le marchand de tableau meurt.

Calinot finit la lettre : « Je vous écris le reste par la main de Calinot, mon premier commis, vu que je viens de

mourir d'une attaque d'apoplexie. »

* **

Quand j'étais à bord de *la Tremblante*, je laisse tomber ma montre. Nous étions dans le Groënland. Je me jette, je retrouve ma montre. V'là que, quand je remonte, la glace s'était refermée. Je crie d'une voix de Centaure : Passez-moi une scie ! On m'en passe une. Je me mets à scier la glace ; mais la sciure me tombait dans les yeux.

* **

Calinot voit un merle dans le jardin de Camille ; il l'ajuste. Il n'était pas bien pour le tirer ; il remonte l'escalier à pas de loup ; il ouvre bien doucement la porte de Camille, bien doucement la fenêtre de Camille qui dormait. – Pan !

CAMILLE, se réveillant en sursaut. - Hé ?... hein ? quoi ? CALINOT. - Ah ! mon cher, je n'ai presque pas fait de bruit.

* **

Moi d'abord, je n'aime pas les lâchetés. Quand j'écris une lettre anonyme, je la signe toujours.

* **

« À M. le maître d'hôtel du Cheval Blanc, à Rouen (Seine- Inférieure).

« Monsieur, « Je vous prie de me renvoyer mon couteau-poignard que j'ai oublié sous mon traversin dans la chambre n° 23. « Votre dévoué, « CALINOT. »

En cachetant la lettre, Calinot retrouve son couteau-poignard. « *Post-scriptum*. – Ne vous donnez pas la peine de chercher mon couteau-poignard ; je l'ai retrouvé. » CAMILLE. - Tu es bête !... puisque tu l'as retrouvé... CALINOT. - C'est trop fort ! Tu veux donc que cet homme s'échigne à chercher mon couteau-

* **

Sont-ils bêtes ces gens qui donnent une lettre à un commissionnaire ! ils se figurent qu'il la porte ; il ne la porte jamais. Moi, quand je veux être sûr, je vais toujours avec le commissionnaire.

* **

J'ai été demeurer rue J.-J. Rousseau, vois-tu, parce que comme ça je ne paierai plus de ports de lettres. Qu'est-ce que ça leur coûte de traverser la rue pour m'apporter mes lettres ?

* **

On proposait un parti à Calinot : – Que diable veux-tu que je l'épouse, elle a le double de mon âge ! CAMILLE. - Qu'est-ce que ça te fait ? CALINOT. - Songe donc ! quand j'aurai cinquante ans, elle en aura cent.

* **

CAMILLE. - Tâche donc de me rapporter des allumettes qui aillent. Calinot remonte avec des allumettes. CAMILLE. - Cré mâlin ! elles ne vont pas tes allumettes ! CALINOT. - C'est bien drôle, ça ; je les ai toutes essayées.

* **

CALINOT, logeur. – Oh ! monsieur, à tous les prix : dix, quinze, vingt-cinq. Voyez : la chambre est bien ; c'est propre ; il y a des rideaux, une table de nuit.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? – C'est une truëlle. – Et ça ? – Du plâtre et du verre pilé. – Tiens ! pourquoi donc ?

– C'est très commode. Figurez-vous, monsieur, que la maison est infestée de rats. Quand vous en voyez un, vous sautez sur la truëlle et vous bouchez le trou. Dans les chambres à 15 francs, ils vous mangeraient le nez : on vous donne un masque en verre.

* **

Dans son jardin de Romainville, Calinot avait un tas de gravois. CAMILLE. - Fais un trou ; tu mettras ça dedans. Calinot n'avait plus de gravois ; mais il avait un tas de terre. « C'est que je ne l'ai pas fait assez grand ! »

* **

Calinot, garde national, était de faction après le 24 février. – Un élève de l'École polytechnique, aide-de-camp, arrive au Pont-au-Change, tombe de cheval, se contusionne, et est obligé de prendre un cabriolet pour continuer sa ronde-major. Il se fait ainsi reconnaître de Calinot. Un omnibus arrive quelques instants après. Calinot croise la baïonnette, et crie : Aux armes ! Le caporal sort : – Mais enfin, qu'est-ce que vous avez donc, factionnaire ? – Eh ben ! quoi ? Les rondes-majors viennent en cabriolet : les patrouilles peuvent bien venir en omnibus.

* **

Calinot, capitaine instructeur : Eh ! là-bas, qu'est ce qui lève les deux jambes ?

* **

Calinot, aux journées de juin : Si je fais arriver mes hommes tous de front, les malheureux, ils vont tous être mitraillés ?... Si je faisais tête de colonne à droite, tête de colonne à gauche ? – Il commande : Tour droite ! tour gauche ! Tout le monde fait tour complet. Une fusillade terrible part de la barricade. La compagnie de Calinot est criblée. Le général arrive bride abattue : Imbécile ! vous faites tuer vos hommes ! – Ah ! taisez-vous donc ! ça fait bien moins de mal que dans la poitrine !

* **

Calinot, chef de bataillon d'une légion de la banlieue : Attention ! Garde à vous ! bataillon !.. heu... heu... Mettez-vous comme vous étiez dimanche dernier.

* **

Calinot était à deviner un rebus de Charivari dans un café. – Le gazier sonne pour prévenir qu'il va éteindre. Au bout de cinq minutes, Calinot, toujours à son rébus, dit : Eh ben ! a-t-il éteint, cet imbécile ?

* **

CALINOT. - Je viens de rendre service à un vieux camarade de *la Tremblante*. Ce pauvre diable ! il n'avait pas mangé depuis deux jours. Je l'ai fait entrer dans une allée ; je lui ai donné mes bottes.

CAMILLE. - Et toi, comment t'es-tu en allé ? CALINOT. - Ah ! tu demandes toujours des explications.

* **

CAMILLE. - Mon escalier est noir comme le diable. Prends ce bout de bougie.

– CALINOT, au bas de l'escalier. - Les artistes sont si pauvres ! Il en reste encore un grand bout. – Calinot remonte la bougie.

* **

CALINOT au salon. - Ducornet..... né sans bras..... Qu'equ ça fait, s'il a des mains ?

* **

CAMILLE. - Eh bien ! tu ne viens pas à l'enterrement de Mlle Mars ? tous les artistes y seront. CALINOT. - Je ne vais à l'enterrement des gens que quand ils viennent au mien.

* **

Camille donne à Calinot une canne avec une très-belle pomme en Saxe. La canne est trop grande pour Calinot. – Calinot la rogne de la pomme.

CAMILLE. - Pourquoi ne l'as-tu pas rognée du bas ? CALINOT. - C'était en haut qu'elle me gênait.

* **

Je ne crains pas le choléra, d'abord ! C'est un mauvais air qui passe dans la rue ; – et je loge sur la cour.

* **

CALINOT, mourant du choléra. - Je meurs comme le Christ, à quarante-trois ans. CAMILLE. - Tu te trompes, mon ami, il est mort à trente-trois ans. CALINOT. - Eh ben ! il est mort dix ans trop tôt.

POÉSIES EN PROSE.

LA COLLECTION DE CHOPPES DE NOTRE AMI CORNÉLIUS.

Oh ! les belles choppes d'Heidelberg ! – Elles sont en terre jaunâtre et hautes d'un pied. Du haut en bas descend une ronde de buveurs encadrée dans des tortils de chardons plaqués de lames d'argent.

– Les beaux lansquenets ! Comme ils sont bien campés, bien entripaillés, bien colichemardés ! Quels beaux pourpoints à taillades ! On vous a donc payés hier, messires ? Et ces grosses commères faisant resplendir leurs beautés flamandes au centre de cette *humerie* en spirale qui commence par la chanson à boire, et qui finit par la rixe, la dernière scène, – la scène de sang, – comme elles agacent sans vergogne les mâles attablés ! Et tenez, celle-là au fond, comme elle fait ruisseler sur les tables encombrées de pots et d'hommes l'opulence de ses charmes ! – Ô bâtard de Rubens, dont les toiles vieillies de forme et de couleur sont encore des orgies ! À cet état humain, c'est là que de son temps, ta palette à la main, tu t'en allais, Jordaens ! – Et plus bas, la danse : l'orchestre hurle et glapit, le rythme s'emporte ; les sirènes empoignent leurs valseurs ; tout se presse, tout se mêle, tout va, tout tourne, ... et puis on tombe, ... et puis on se bat ! – Grande bacchanale, grande fête à la Téniers qu'on nommait la kermesse, j'ai été te chercher l'autre jour en Belgique, et je ne t'ai pas trouvée. – À Bruxelles, j'ai vu toutes les boutiques fermées, on m'a dit que c'était la kermesse. – À Gand, j'ai vu une troupe d'arbalétriers en habits noirs, on m'a affirmé que c'était la kermesse. – À Malines, par exemple, je n'ai rien vu du tout ; on m'a soutenu que c'était la kermesse.

Oh ! les belles choppes d'Heidelberg !

À LENÔTRE.

Ce jardin serrait le cœur ; non pas qu'il eût l'aspect pleureur et désolé de ces coins de terre mangés d'herbes parasites qui s'en vont disparaissant sous la mousse et l'oubli. Le tracé des allées se

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

perd ; la place des massifs de fleurs s'efface ; la naïade du bassin, verdie par les années, pleure sur son urne aride... Non ; mais il attristait comme la coquetterie d'une douairière. Les cadres de buis, maigres, qui cerclaient les parterres, avaient encore la vigueur de lignes de leur première jeunesse ; les deux allées de tilleuls étaient soigneusement taillées à pic comme des murs de verdure ; le cailloutis était jaune et lustré. Tout cela présentait le profil sec de ces parcs géométriques et malingres esquissés par Abraham Bosse. C'était un ensemble peigne, verderet, une tyrannie du cordeau, d'un charmant goût Louis XIV ; un jardin enfin qui n'était pas du tout un jardin comme l'entendent le bon Dieu et la nature, – deux grands dessinateurs pourtant.

Talons rouges, robes à paniers, mouches, parterres de haut style, quinconces à longues périodes, morts, morts, morts ! – Ô mon pauvre cher poète, toi qui as écrit Versailles, le XVIII^e siècle est passé sur tes œuvres ; et ce siècle-là, vois-tu ? a guillotiné la royauté et sacré le jardin anglais !

LA NAISSANCE DU TOAST.

Elle se baignait. Il y a de cela combien d'années ? Je ne sais. Comment se nommait alors le roi d'Angleterre ? Je ne sais encore ; mais c'était la maîtresse

du roi d'Angleterre. – Holbein a-t-il laissé sa pourtraiture ? Je ne sais vraiment. La salle de bain, je ne l'ai vue. Était-ce en marbre blanc ? était-ce un cabinet de rocaille qui touchait à son appartement d'été, « et qui sans doute était le plus agréable lieu du monde, » meublé de piles de carreaux de drap d'or et de vases de porcelaine remplis de fleurs, avec un lit de repos fait

à la portugaise ? Six courtisans étaient là qui regardaient. – Tel était le bon plaisir de Sa Majesté. Avait-elle

une chemise ? Peut-être bien oui, peut-être bien non. À chaque mouvement qu'elle faisait, l'eau lui mettait à la gorge un collier de diamants.

Elle était si belle, les cheveux dénoués, la maîtresse du roi d'Angleterre ! Un des courtisans se pencha et se releva : il avait rempli une tasse, et buvait l'eau du bain. La tasse passa. Le second fit comme le premier ; – le troisième comme le second ; – le

quatrième comme le troisième ; – le cinquième comme le quatrième. – Le sixième dit : Je retiens la *rôtie* !

« L'usage du temps était de boire avec une rôtie au fond du verre. Toster veut dire rôtir. » Et depuis ce temps, les Anglais ont toujours, ont toujours tosté. Cela, un *old book* le dit : il faut le croire.

(*La suite au prochain numéro.*)

CHRONIQUE DES THÉÂTRES GYMNASÉ.

LES VACANCES DE PANDOLPHE, comédie en 3 actes, par George Sand.

Au mois d'avril 1716, Luigi Riccoboni dit Lelio, Giuseppe Balletti dit Mario, Thomaso Visentini dit Arlequin, Pietro Albogheti dit Pantalón, Giovanni Bissoni dit Scapin, Francesco Matterazi dit le docteur, Giacomo Ranzini dit Scaramouche; Helena Balletti dite Flaminia, Giovanna Benozzi dite Silvia, Margareta Rusca dite Violetta, et Ursula Astori arrivèrent au port Saint-Paul à Paris. – Le 18 mai de la même année, ce fut une nouvelle dans Paris, que les comédiens italiens jouaient sur le théâtre du Palais-Royal ; – et le soir, au café Gradot, les comédiens comptèrent 4,068 livres, et commencèrent ainsi leur premier registre : Au nom de Dieu, de la Vierge

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

Marie, de saint François-de-Paul, et des âmes du purgatoire, nous avons commencé, ce 18 mai, par *l'Inganno Fortunato*.

Vieux *Gelosi* ! vous aviez déjà passé les monts, la gaieté en croupe ! Guerres de religion, guerres de parlements, les états de Blois et la Fronde, que vous importait ? Vous alliez, vous alliez, repassant vos rôles, essayant vos coups de pied, dans les discords et les dissensions civiles ! Aussi insoucieux du lendemain que du pouvoir du jour, de la mort du duc de Guise que de l'ondée d'hier, aujourd'hui à Blois, demain rue des Poulies, sur le théâtre du Petit-Bourbon ! – On démolit votre théâtre pour bâtir le péristyle du Louvre ; le parlement défend vos représentations. – Qu'importe, vous avez pour vous le roi – et Paris ! – Mais, un beau jour, vous riez trop haut, messieurs de Naples et de Venise ; vous jouez *Scaramouche ermite*, – vous allez jouer *la Fausse Prude*, – cette pièce que Charlotte-Élisabeth de Bavière n'alla pas voir, malgré son envie, « de peur, dit-elle, que la vieille ne persuadât au roi que je l'avais fait jouer par malice. » – Le Théâtre-Italien ferme, le Théâtre-Italien est fermé !

Dix neuf ans, en passant devant l'hôtel de Bourgogne bâillonné et triste, Paris écouta, et crut entendre comme des rires enfermés, comme des farces qui battaient de la tête contre les murs. – M. le duc d'Orléans, régent du royaume, passa aussi un jour devant l'ancienne maison de gaieté, et, le lendemain, il donna l'ordre à M. Rouillé, conseiller d'État, de faire choix des meilleurs comédiens d'Italie. Une fois arrivés, comme l'hôtel de Bourgogne n'était point encore en état, le régent leur permit de jouer sur le théâtre du Palais-Royal, les jours qu'il n'y aurait pas opéra ; – en sorte qu'un jour on jouait *les Fêtes de l'été*, un autre la *Figlia creduta maschio*, et que la poésie de Menesson coudoyait les folies de Lelio !

Per chi l'entende ! – Donnez-moi, comédiens, un de ces heureux billets à vos représentations gratuites, plus hautes en drôleries que les autres, un de ces billets où il n'y avait que ces mots ! *Per*

chi l'entende ! et je n'irai pas voir, Lelio, votre Mérope du marquis de Maffei ; non, j'irai voir le Pantalon avec sa robe *Zimara*, le docteur au langage boulonnais, le Scapin avec son habit de livrée, son manteau, son bonnet, sa dague et son parler bergamasque ; Spavento, ou Spezzafer, ou le Giangurgolo, les capitans au large manteau, avec un buffle et une longue épée ; le Scaramouche, le Mezzetin, le Tartaglia au manteau de toile rayée, et le Pierrot inventé par Jareton ! Ressuscitez-moi Tiberio Fiurelli, qui, à quatre-vingt-trois ans, donnait un soufflet avec le pied ; Aurelia Bianchi, l'auteur de l'Inganno *Fortunato*, qu'elle dédia à la reine ; Dominique Biancocelli, – le grand Dominique ! – dont la mort fit fermer le théâtre un mois ; et celui-là qui faisait la culbute sans renverser un verre plein ; et Angelo Constanti, qui joua sans masque, et que le roi de Pologne anoblit ; et Gherardi, – le Flautin, – qui imitait si bien la flûte ; et l'autre – Évariste Gherardi, qui recueillit votre théâtre. – Faites que j'entende Arlequin voleur dire aux archers : Vous êtes des coquins d'emporter ce sac : ce n'est pas vous qui l'avez volé ! – Et le fameux compte à Pantalon : Pour un quartier de veau rôti et un emplâtre d'onguent pour la gale ! – Et ce fameux : *Il Convitato di pietra*, où Arlequin ouvre la scène : Si tous les couteaux n'étaient qu'un couteau, – ah ! quel couteau ! Si tous les arbres n'étaient qu'un arbre, ah ! quel arbre ! Si tous les hommes n'étaient qu'un homme ! – ah ! quel homme ! Si ce grand homme prenant ce grand couteau, donnait un grand coup à ce grand arbre, et qu'il lui fit une fente, – ah ! quelle fente ! – Et encore cette triomphante plaisanterie reprise dernièrement : Mademoiselle, dit Arlequin à Eularia, lorsque je suis dans mon château, je me plais fort à l'agriculture. Je m'amuse à semer. Il y a environ six mois que j'ai semé moi-même de la graine de citrouilles, devinez ce qu'il y est venu ? – Mais, monsieur, il n'y peut être venu que des citrouilles. – Pardonnez-moi, madame ; il est venu un cochon qui a mangé toutes les graines. – Et Dominique, qui jouait tous les jours, et qui composa cinquante-sept pièces en douze ans ! – Et cet excellent Visentini, si souple, si plein de gaieté naturelle ! Visentini, qui mêlait à toutes les grâces de la balourdise, le vrai, le naïf, l'original, le pathétique, qui vous menait du rire aux larmes, en riant ! Et cette toujours charmante Zanetta Rosa Benozzi, – la Silvia, – qui jouait si bien la comédie qu'on ne savait si elle était faite pour la comédie, ou si la comédie était faite pour elle ! – Pour vos vieilles folies italiennes, un : *Per chi l'entende !* Comédiens, donnez-moi un : *Per chi l'entende !* – et jouez-moi, ô chers *zanni*, jouez-moi : *L'Alvarado*, – *Ladro, sbiro e giudice*, – *Il medico volante !*

Pandolphe est docteur. Pandolphe a une servante, Marinette. Marinette a une nièce, Violette. Violette a un oncle, le marquis de Sbrufadelli, qu'elle n'a jamais vu, qui meurt, et dont elle hérite. Léandre, faux grand seigneur, et Pascariel, ex-valet de Sbrufadelli, offrent leurs mains à Violette, qui aime Pedrolino.

Violette part avec Pandolphe, Marinette et Pedrolino, pour reconnaître les biens de son oncle. Une fois dans le château de Sbrufadelli, l'amour de Violette est traversé par Isabelle, l'ancienne maîtresse du fils de la maison. Pedrolino, désespéré, va pour se jeter à l'eau. Le docteur saute sur un fusil et le menace de le tuer... s'il se noie : – un joli souvenir de *Mort civilement*.

Isabelle, Pascariel, Colombine et Léandre s'entendent pour faire signer à Violette l'acceptation de l'héritage : un héritage de dettes. Violette signe ; mais le notaire s'est trompé, et Violette le sait bien ! Il lui a donné à signer une chanson au lieu d'un acte. Pedrolino, Pandolphe et Marinette se mettent à rire, et Violette épouse Pedrolino.

Numéro XI – 20 mars 1852.

POÉSIES EN PROSE. _____

MAÎTRE PEUTEMAN.

– Maître Peuteman ! maître Peuteman ! – C'était une servante au fichu rouge qui frappait au carreau, qui frappait bien fort au carreau.

Maître Peuteman était peintre renommé de Rotterdam, et avait fait des peintures, de belles peintures

à Saint-Laurent.

Maître Peuteman dit : « Hans ! donne-moi du vin de France ! »

– Maître Peuteman ! maître Peuteman ! notre maîtresse m’a envoyée à vous, peintre renommé. Le fiancé de ma maîtresse est mort. Il est tout rouge de blessures. Le fiancé de ma maîtresse est mort, et elle m’a envoyée vers vous.

Maître Peuteman avait un large verre, et il y versa le vin de France ; il y versa du vin de France.

– Maître Peuteman ! maître Peuteman ! ma maîtresse vous envoie le portrait de son fiancé, que vous le fassiez tout rouge de blessures, tout rouge de blessures, et que vous mettiez une tête de mort à côté de sa belle tête.

Hans regardait par les carreaux la servante qui retournait chez elle ; et il regarda encore quand elle eut tourné la rue, et qu’il ne pouvait plus la voir, et qu’il ne pouvait plus la voir.

Maître Peuteman alla trouver un médecin, et lui dit : « Voilà son fiancé qui est mort ; voilà son fiancé qui est mort. Voulez-vous que j’aie dessiner un mort ? »

Et maître Peuteman était dans une salle où il y avait une grande table de marbre, une grande table de marbre noir ; et, sur la table, il y avait des cadavres, les uns qui avaient une jambe coupée, d’autres un bras. Il y en avait d’autres qui avaient le ventre ouvert, et d’autres qui avaient leur corps entier.

Maître Peuteman vit un corps tout rouge, tout rouge de blessures, et il le dessina.

Et il le dessina, maître Peuteman, et il s’endormit. Maître Peuteman avait bu beaucoup de vin de France, et il s’endormit.

Dans la nuit, maître Peuteman s’éveilla. Il mit la main sur quelque chose de froid, et il eut peur, il eut peur des morts. Il tomba par terre, et il se cassa le cou, il se cassa le cou raide.

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

LES DEUX GIRAFES.

C’est une large cave, avec de grands arceaux. Il y a des bancs de bois, et des niches dans les murs. Au milieu, il y a une table, et sur cette table, deux bœufs de poissons rouges. Deux grandes veilleuses dont la lumière s’endort par moments, puis s’éveille en sursaut, éclairent étrangement et font de larges ombres. Sur les bancs, des Arabes assis ; dans les niches, des Arabes accroupis fument dans l’immobilité et le silence.

Le petit More va d’une pipe à l’autre avec son réchaud.

Sur un lit garni d’un mauvais matelas, trois hommes chantent, et reprennent continuellement un air nazillard. Et toujours un tambour de basque, toujours frappé dans la même mesure, les accompagne.

Les spirales montent des pipes ; les chanteurs chantent ; les Arabes, sans mouvement, dorment dans leurs pensées...

Vous reconnaissez ? – C’est le café de *la Girafe* à Alger.

Passé Saint-Cloud, on trouve, en remontant la Seine vers Paris, un cabaret fort propre et fort endimanché. Il attend les voyageurs au bord de la rivière, sa porte grande ouverte. Tous les printemps, on le rebadigeonne à neuf. Printemps comme été, ce sont des bruits de verres. Le coteau de Sèvres, avec ses villas aux fumées bleues, est derrière lui. Le Bas-Meudon, les îles aux joyeuses saulées, – toute cette idylle qui trempe ses pieds dans l’eau, – est tout près, à deux minutes. Du cabaret aux saules, des saules au cabaret, c’est un va-et-vient de jeunes hommes et de jeunes femmes ; c’est une chaîne de joyeux deux-à-deux. Ils montent, ils descendent la berge du matin au soir. Et lui est là souriant et hospitalier, appelant les canotiers de la basse Seine. Il y a régates près du pont là-bas. Entrez et entrons ! – À la santé de la Marie Michon ! – Les échos y disent des chansons ; les murs y chantent la gaieté. Voyez les deux rangées de tables aux nappes blanches, aux

verres provocateurs, aux cartes cartonnées, s'il vous plaît, à cheval sur deux tables. – La mère ! une matelote et du vin blanc ! – Les jolies parties d'amour ! les jolis ménages tout autour des tables ! La nuit met ses étoiles ; la lune nous reconduira... Les échos y disent des chansons, les murs y chantent des gaietés...

... Vous ne reconnaissez pas ? – C'est le restaurant de *la Girafe* à Sèvres. **EDMOND ET JULES DE GONCOURT.**

SILHOUETTES D'ACTEURS ET D'ACTRICES. _____

LEVASSOR.

« Un Romain, en faisant son éloge, l'appela le dernier des Grecs. » – Plutarque parle de Philopoemen.

Levassor est le dernier des étudiants.

Ohé ! ohé ! les flambards, les chicancards ! ohé de la Chaumière ! C'est le lait d'ânesse ; c'est le bas-bleu ! – C'est Ovide, Ovide au geste facile, à la tournure leste, à l'amour impromptu, aux jambes balancées. Ohé ! ohé ! c'est Levassor crevant une armoire et tombant comme une trombe chez Aline, la queue de billard au port d'armes !

Eh houp ! eh houp ! charmantes bergères ! Eh houp ! eh houp ! grisettes si chères !

Comme il pince le cancan ! – le cancan, ce fils naturel de Vestris !

Gais enfants

De vingt ans Vous qui là-bas suivez ma loi,

Là-bas dansez pour moi !

L'étudiant est mort, vive Levassor !

Et pourtant, c'étaient de gais garçons, des joyeux, des excentriques, que ces nomades du quartier Latin ! peuplade ayant à elle des usages, une histoire, des cafés, des maisons, une religion, un code, – bien mieux que cela – des chansons ! longues chansons chantées autour d'un bol de punch ! – Et pourtant il avait bon air, l'étudiant, avec son béret rouge, sa redingote à boutons dorés, son pantalon de hussard ballonnant, ses deux mains dans ses poches, – *la bouffarde aux gencives*, – un bouquin sous le bras ! un bouquin qu'on s'en allait lire au Luxembourg, et qu'on n'y lisait pas parce que. – Il y avait toujours des parce que. – L'étudiant qui avait place partout, – à *Hernani* comme aux émeutes ; l'étudiant qui jouait vingt consommations par jour ; l'étudiant qui avait son argent dans une tête de mort, son cœur sur le carré, la porte en face ; l'étudiant qui riait aux missions, sous la Restauration ; l'étudiant toujours un peu *carbonaro*, qui chantait, qui gaudriolait ; l'étudiant dont on savait le petit nom à tous les Porcherons de la rive gauche ; l'étudiant, cet enfant gâté, cet enfant terrible du quartier Latin, de ce quartier Latin « le *Trivium* et le *Quatrivium* des sept arts libéraux ; » l'étudiant qui se consolait de ne pas avoir rossé le guet – en se colletant avec les sergents de ville, et de ne pas avoir de quoi applaudir Carlotta en improvisant le pas de la *girafe en calèche* ou de la *limande amoureuse* ; l'étudiant qui vendait son cor de chasse pour aller au bal de l'Opéra ! – L'étudiant ! l'étudiant et la grisette ! car ils étaient toujours bras dessus, bras dessous, l'été, l'hiver – au théâtre Beaumarchais comme au café de l'Odéon ! Bras dessus, bras dessous, l'étudiant et la grisette ! Et c'étaient des amours qui se nouaient sans lettres et qui se dénouaient sans larmes ! ménages de pinsons accrochés à un cinquième étage ! Bras dessus, bras dessous, Paul de Kock et Béranger ! bras dessus, bras dessous, la jeunesse et la gaieté ! bras dessus, bras dessous, enterrés la grisette et l'étudiant ! – Une pipe cassée ; un sourire envolé. Passants, aimez pour eux !

– Eh ! non, ce n'est pas l'étudiant ! eh ! non, ce monsieur raide, ce teint blond, cette pose en bois, ce faux col inexorable, cette chevelure jaune, ces favoris frisés, toute cette personne tirée à quatre épingles, – c'est sir Georges Walker, baronnet, – trente-sept ans, – libre de sa personne et de son

bien, – 3 millions. Mais plus de ces Anglais charges, de ces Anglais burlesques et calomniés, qui ont eu seuls si longtemps droit de planche chez nous. Il semblait vraiment que nous voulussions venger, – nous, le peuple le plus spirituel du monde, – nous le disons, – Waterloo avec des vaudevilles. Ce n'est plus ce Britannique qu'on eût dit découpé dans une caricature du *Punch* ; c'est le *gentleman*. Et sir Georges a tout le temps cette fleur de froide distinction qu'ont seuls, quoi qu'en disent les patriotes, les Anglais – distingués.

– Eh ! non, dit un autre, – la lorgnette magique passait de main en main, – c'est Adonis, le grand gars de la ferme ; Adonis qui a de gros souliers, une chemise en treillis ; Adonis qui dit : M'n'onque ! Adonis le pataud qui débarque de la charrue ; Adonis dont on se gausse ; Adonis qui pue le patois à vingt pas à la ronde ! – C'est le paysan, le paysan retors le paysan madré, le paysan toujours Normand, le paysan qui vous fait faire un bail dans une petite chambre avec un gros feu de fagot dans la cheminée et du vin claret sur la table : À votre santé, m'n'homme !

– Allons donc ! vous ne voyez donc pas son pantalon garance et son bonnet de police, le petit doigt sur la couture du pantalon ? Ce garçon-là est militaire jusqu'à la moelle des os ! – Il en a le physique, il en a l'intelligence. C'est le sergent Trifaut ou le fusilier Brésil, le diable m'emporte !

– Les bancs de pierre des Tuileries se souviennent de lui, – et les nourrices aussi. – Son catéchisme n'est pas long : Mon capitaine et Dieu ! – Ran, plan, plan, plan, plan, tambour battant, le brelan de troupiers !

Ils avaient tous raison, et celui qui voyait un militaire, et celui qui voyait un Anglais, et cet autre qui voyait un paysan, et cet autre encore qui voyait un étudiant ; – ils avaient tous raison, et

celui qui voyait un militaire, et celui qui voyait un Anglais, et cet autre qui voyait un paysan, et cet autre encore qui voyait un étudiant ; – ils avaient tous raison.

Numéro XII – 27 mars 1852.

LÉGENDES D'ARTISTES. _____

LOUIS ROGUET.

Et ce sont, dès l'enfance comme dans l'histoire de tous les sculpteurs, des tentatives, des essais. Les angles des pupitres du collège d'Orléans se découpent en silhouettes caricaturales ; la neige, la terre, la cire, tout vient prendre forme aux doigts du jeune modelleur. L'attention s'éveille autour de ces débuts : vient l'époque des études sérieuses, des études du matin au soir, des expériences, des tâtonnements, des luttes avec la forme, des premiers travaux, des premiers encouragements. Le rayonnement n'est pas considérable. Mais le portrait de l'assassin Abraham Serain derrière les barreaux de sa prison, un groupe représentant *un Fils recevant les derniers soupirs de sa Mère*, éveillent la curiosité. Les charges de quelques notables, inspirées de l'humour de Dantan, le font redoutable dans une ville de province : c'est le succès.

Mais Roguet ne s'abuse pas ; il sait tout le premier la faiblesse de ces commencements. Il a soif de Paris, de Paris où l'étude a des comparaisons, des modèles ; de Paris où le travail rend tout ce qu'on lui donne. Il veut un public. Il sait que là de vrais juges font justice des grands hommes de province et des génies de sous-préfecture ; il sait que c'est un crible immense qui sépare le bon grain de l'ivraie ; il le sait, et il part. Il descend à l'atelier de Drolling, et attaque la glaise avec fureur, n'interrompant l'académie que pour courir à l'amphithéâtre, et puissant dans sa constitution herculéenne la force de recommencer tous les jours. Voici les bustes de Boursy, Jules Saladin, Béhic, Paillet, Choppin, Buchon, David, Baroche, de Larochejaquelein, les uns originaux, les autres copiés, mais des copies redoutables aux maîtres ; voici les figurines de Mme Paillet, de Mlle Méquillet dans le rôle de Valentine des *Huguenots*, d'Audran dans *Ne touchez pas à la Reine* ; voici trois médailles obtenues en 1844, 1845, 1847. De ses esquisses perdues, nous nous rappelons une étude de la Nuit, la tête penchée en arrière, effleurant d'un pied le globe terrestre, laissant tomber de

ses bras relevés une draperie toute constellée d'étoiles. La draperie voletait jusqu'aux pieds, nuageuse et perdue, dessinant ce beau corps, le caressant avec des ondulations des vagues ou comme des ailes de gaze rayonnant tout autour.

Mais ce fut un jour de rêverie que Roguet jeta sur la glaise cette sœur de la *Melancolia*, un jour qui n'eut guère de lendemains. Là n'était point sa veine. Ce qu'il fallait à Roguet, c'étaient des larges musculatures, les formes plébéiennes de la matrone romaine, les enfants charnus à la Jules Romain, les mêlées aux lignes impétueuses, les pantomimes héroïques, les fougues d'une pensée matérialiste, un combat, une victoire à couler dans le bronze, à décorer un arc triomphal ; ce qu'il lui fallait, c'étaient les contours terribles. Michel-Ange allait à lui.

L'homme se traduisait dans ses œuvres. Doué d'une vigueur d'athlète, prenant plaisir aux tours de force, et l'emportant sur tous ; faisant de son atelier une sorte de *palestre* ; exerçant ses bras pour retrouver chez lui les lignes qu'il aimait en ses modèles ; jetant un jour un municipal et son cheval à terre ; vivant d'après les anciens préceptes du gymnaste ; buvant de l'eau, se privant de Vénus ; – c'était un des derniers fanatiques de la force, et de l'image de la force. Il vous prenait une admiration et un étonnement à regarder cette tête qui rappelait le masque despotique du Jupiter

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

Olympien, ces yeux de lion, ces sourcils épais, ce front et ce nez droits, ce menton court, ce front haut et large, ces cheveux tombant du sommet de la tête comme une crinière blonde.

Caractère d'une âpreté dominante, nature batailleuse, se cabrant pour un rien, il voulait tout autour de lui des amitiés souples et maniables qui ne lui fissent pas ombrage. Violent comme une énergie qui a conscience d'elle-même, il adorait sa mère ; mais, dans son adoration, n'entraînait-il pas un peu de reconnaissance pour l'affection soumise et comme obéissante que lui portait l'excellente femme ? – Âme valeureuse faite pour la lutte et pour les chocs, taillée à grands coups ; une âme du ^{XVI^e} siècle dépaycée dans le nôtre. Mais dévoué garçon, mais tout débordant de franchise, mais loyal, loyal à ce point qu'il ne douta jamais de la loyauté de personne, et qu'un jour, il lui arriva, sur le terrain, de dire à un adversaire de première force : Monsieur, je n'ai jamais touché une arme. Je vous demande un an pour vous rendre raison.

En 1848, l'élève de Duret concourut pour le prix de Rome, et obtint le second grand prix.

Puis on mit la statue de la République au concours. Roguet vêtit son esquisse du drapeau tricolore, la hampe du drapeau appuyée contre le sein gauche, une épée à la main, un pied sur un pavé. Cette République, emportée comme la Liberté de Delacroix, mais toute magnifique de sérénité en sa fièvre, – le meilleur, sans contredit, de tous les envois, – fut jugée digne d'être exécutée en grand modèle et coulée en bronze.

Mais déjà une toux sèche le fatiguait. Le cheval qu'il avait jeté à terre lui avait un moment reculé sur la poitrine, et depuis ce moment il éprouvait des malaises ; puis ce furent des douleurs. On lui conseilla le repos ; mais il se souciait bien de cela vraiment ! Il entre en loge tout enfiévré, et malade à ce point qu'il est obligé de demander un matelas pour se jeter dessus à l'heure de ses redoublements de fièvre. Le vingt-deuxième jour, l'ébauchoir lui tombe des mains, et son bas-relief reste inachevé. Le jury des beaux-arts est appelé à juger le bas-relief inachevé : Teucer blessé par Hector et défendu par Ajax. Il juge « à la majorité de vingt-trois voix sur vingt-cinq la composition de Louis Roguet digne du premier grand prix, et décide qu'après avoir reçu, en séance solennelle, la médaille d'or, il sera envoyé à Rome aux frais du gouvernement. »

Après un court séjour à Hyères, il arriva à Rome, où ses rêves l'avaient fait entrer autrefois plein de vie et de santé. Là eut lieu cette lutte de l'homme qui se sent mourir et qui compte ce qui lui reste à vivre. Les projets s'accumulent dans sa tête, et sa main est impuissante. Il se couche, il se relève ; il prend la fièvre pour de la force, il va de son lit à la statue, de la statue à son lit ; maudissant les survivants qui ont le temps avec eux, pleurant sur la douleur de sa mère, voulant revenir et ne pouvant pas. Ce fut entre lui et l'agonie une lutte atroce ; lui qui à chaque minute sentait l'avenir qui

s'en allait, lui dont la robuste charpente s'indignait d'être ainsi tâtonnée par la mort, lui tout jeune ; et la mort, qui avait envie de ce beau corps et de ce riche cerveau, envie de tout ce qu'ils promettaient !

Arrivé à l'heure de mourir, il voulut partir. Ses amis le portèrent pour descendre l'escalier. On raconte qu'à la dernière marche de la villa Médicis, il râla dans une convulsion de désespoir : « S. ! Ces crétins de l'Institut qui ont des soixante ans dans le ventre ! »

Roguet avait vingt-six ans.

UN MUSÉE BIBLIOGRAPHIQUE AU LOUVRE, PAR J. TECHENER. Au bureau du bulletin du bibliophile.

Nous appelons avec plaisir l'attention du lecteur sur cette petite brochure. L'idée de réunir dans une salle du Louvre tous les triomphes de la calligraphie, de la miniature, de la typographie, de

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

la reliure ; l'idée de mener le promeneur, – un voyage autour de vingt armoires, – des essais byzantins au Clovis, des tentatives xylographiques aux Elzévir, des reliures plaquées d'orfèvrerie aux trois abeilles de de Thou aux deux fasces du comte d'Hoym, – doit sourire à tous ceux qui touchent de près ou de loin aux livres. Tout le monde serait donc appelé à voir les impressions des Vérard, des Vostre, des Pigouchet, des Galliot du Pré, les initiales de Germain Hardouyn in *arte litterarie picture peritissimus*, les vélins des Aldes qu'une princesse d'Este collectionnait avec tant de curiosité, nos Estienne encore méconnus. Tout le monde serait admis à voir ce volume qui est le missel de Charlemagne, cet autre qui est le missel de saint Louis ; celui-ci qui porte la tête de mort de Henri III, celui-là qui porte le double croissant de Diane de Poitiers. Voici le livre que Marie Stuart portait en marchant au supplice, voilà l'exemplaire aux armes de la *Rodogune* de Corneille, imprimé dans l'appartement, *au nord*, de Mme de Pompadour, avec l'estampe gravée de sa main.

L'imprimeur Thiboust disait au XVIII^e siècle :

Egregius pictor certet celebrare colorum Inductus varios ; doctus sua marmora sculptor Ostentare velit ; jactentur Zeuxidis Uvæ, Velaque Parrhasii, Tabulisque insignis Apelles, Phidiasque labor : tacitis hæc cuncta senescunt. Temporibus, peruntque, obscura nocte sepulta. Verum laude viget semper victura Typorum Gloria.....

Oui, ces gloires typographiques doivent, elles aussi, habiter le Louvre ; d'ailleurs les plus beaux de ces volumes n'ont-ils pas droit de cité dans le château de Charles V, et ne doivent-ils pas retrouver leur *Tour de la librairie* ?

Et puis les bons exemples font parfois de grands miracles. Ce musée aurait un catalogue. Peut-être la rue de Richelieu se piquerait-elle au jeu, peut-être commencerait-elle le sien, et toute l'Europe savante qui *en désespère, à force de l'espérer toujours*, applaudirait bien fort.

E. DE G.

CHRONIQUE DES THÉÂTRES GYMNASÉ. LA MARQUISE DE LA BRÉTÈCHE, comédie-vaudeville en deux actes, par MM. Mélesville et Carmouche. LE PIANO DE BERTHE, par MM. Barrière et Lorrin.

Qui y eût résisté ? – Vous, lecteur ? Que non pas ! La journée se levait chaude et bleue comme un beau jour de juin, les brises matinales frissonnaient encore ; c'était l'ouverture du printemps. Trois amis vinrent nous enlever, sans bruit, sans refus possible. – Où allons-nous ? – Pêcher à la ligne dans un château. Nous étions déjà sur l'impériale ; les gros chevaux blancs piaffaient déjà comme des études de Géricault dans la cour du *Plat-d'Étain*.

Il y a six cigares et demi de Paris au château. Je vous le répète, lecteur, qui y eût résisté ? Et ce furent trois jours des joies de Parisiens, des courses dans le parc, tous les jeux d'une foire transportée sur le tapis vert ; des pêches indolentes, la ligne fichée en terre, un grog près de vous à rafraîchir dans l'herbe, un volume de l'autre côté ; ce furent des admirations de cette allée de tilleuls centenaires, de cette eau vive et belle, de ce pont vert, et de l'île. Ce fut toute une enfance retrouvée à cinq, les grands combats à coups de pommes de pin ; et, que sais-je ? toutes les gamineries qu'on est honteux de dire, mais qu'on est heureux de faire, qu'on improvise si vite, et qui courbaturent si bien. Toujours attendue, sonnait la cloche des repas ; toujours demandées, résonnaient le soir valse et polkas, dont nous vous remercions, mademoiselle. – Au midi, sur le gazon, vous nous eussiez vus tous la cigarette, le cigare, ou même la pipe à la bouche, qui, le peintre ordinaire des grâces parisiennes, dont les abonnés de *l'Illustration* savent bien le nom, à rêver de ces délicieuses impures ; l'autre à songer à sa promenade de Pierrot par les sept pêchés capitaux, – sept dessins que lui achèterait la comédie italienne, si elle vivait encore, dédiés aux mânes de Deburau ; le troisième, – un paresseux que vous applaudirez cette année au salon, – à ne rien faire ; – et nous, à songer à nous excuser auprès de vous, lecteur.

Les vieux livres feuilletés ; les dessins d'orfèvrerie de *Gilles l'Égaré* admirés et réadmirés ; les promenades au clair de lune dans les futaies dépouillées, mais déjà bourgeonnantes ; le ciel semé d'étoiles ; les soirées tranquilles où la nature vous murmure à l'oreille les chuchotements du silence ; le matin, les ombres longues, le soleil tout rouge montant derrière les pins, et le rayon d'or qui frappe à votre mur, et qui vous dit : Il est temps ! J'allais oublier : la grâce et l'hospitalité de notre aimable hôtesse ; – de toutes ces choses se fit notre vie quelques jours.

Si vous me demandez où c'est, je vous dirai qu'on traverse le pont de Saint-Maur pour y aller ; je vous dirai encore qu'il y a quelque chose comme sept lieues de Paris ; je vous dirai enfin, si vous êtes trop curieux, que c'est le château du village où, à la fin du mois de décembre, il y a eu un banquet de femmes ; oui, un banquet de femmes, présidé par la mairesse, surveillé par le garde champêtre, en l'honneur de..... Chut ! ne parlons pas politique.

Et le Gymnase donnait *la Marquise de la Bretèche* ; et le Gymnase donnait *le Piano de Berthe*. – N'ayant vu ni celui-ci, ni celle-là, nous dirons que la Marquise a réussi. Pour le Piano, nous connaissons, je crois, un des auteurs. C'est, – nous a-t-on dit, – une très-jolie bluette.

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

THÉÂTRE-NATIONAL.

GENEVIÈVE, PATRONNE DE PARIS, drame en 3 actes et 15 tableaux, par M. Latour de Saint-Ibars.

Le canevas de *Geneviève* est rempli de situations importantes, et seul, le Théâtre-National pouvait donner vie à l'édifice colossal de pensées et d'exécution qu'il renferme.

C'est dans l'histoire ancienne que l'auteur a créé un genre nouveau pour le théâtre ; il l'a vaillamment attaqué, et le succès le plus éclatant a été sa récompense.

Raconter la pièce dans toute son étendue serait ravir au spectateur une forte part des émotions qu'il est appelé à ressentir. Disons seulement que jamais drame ne fut plus palpitant d'intérêt et de sentiment.

Geneviève, patronne de Paris, finira la saison et sera reprise l'hiver prochain ; c'est à n'en pas douter.

Au risque de ravir au spectateur une forte part des émotions qu'il est appelé à ressentir, nous allons, nous, raconter la pièce dans toute son étendue.

En allant au Cirque, nous l'avouons, nous avons une idée fixe : c'est de savoir comment, dans une pièce intitulée *Geneviève, patronne de Paris*, il se trouvait une fête de Bacchus. – M. Latour de Saint-Ibars nous en réservait bien d'autres. Il ne nous a pas montré seulement les mollets de

Mesdemoiselles : Paulus, Demouchy,

Nehr, Zélia, Caroline,

nous avons vu encore, sans supplément,
Attila, Satan, Molock, Odin, Mercure, Valérien,
Denise, Geneviève, Augusta,
D'abord, il y a une ouverture.

Mérante, Mériot, Cérésa ;

Messieurs :

Oson, Astéroïde, Céler, Diomède, Sévère, Prætexta, Gratien,

Mesdames :

Gontran, Ambioria, Suénon, Marcien, Bléda, Bendigeth, Récimer, Daniel ;

Premier acte. – Satan se promène sur une montagne en Suisse. Il rencontre Mercure, qui lui apprend que son culte n'a plus d'abonnés. Vénus lui fait la même confidence, et Odin *itou*. Satan, qui a des coquilles de noix sous les yeux, se livre à de formidables écarquillements de prunelles. Il traite le Nazaréen de va-nu-pieds. Arrive une grosse et forte femme. Satan dit à la grosse et forte femme : Si nous fondions Attila ? – Zim, boum, boum, hope-là, les cuivres ! – Attila est fondé : il naît à vingt et un ans.

Deuxième acte. – Pardon, monsieur. – Faites, monsieur. – C'est mon voisin de droite qui sort. Je remarque avec surprise qu'il ne laisse pas son programme à sa place.

En face, le Mont-Valérien, où règne le farouche Valérien, Geneviève vit avec sa mère et ses troupeaux. Ici notre conscience nous fait un devoir d'exprimer un regret : nous avons toujours regardé sainte Geneviève comme une bergère aux moutons crottés. M. Saint-Ibars a touché à toutes nos croyances : sa Geneviève est riche et se livre à l'élève du mouton en amateur. – L'intrigue se noue : arrivent des canotiers, fort vieux et fort laids, mais qui ont l'air d'avoir de bons sentiments. Arrive un seigneur romain au manteau bleu brodé d'or ; arrive fort vite un esclave qui a cassé une curiosité du comte Valérien ; arrive le comte Valérien, qui aime Geneviève ; arrive Attila, qui amène les Huns, et les Huns, qui suivent Attila. Les canotiers baisent la main de Geneviève ; le seigneur romain chasse au sanglier ; Geneviève cache l'esclave fugitif dans un puits ; le comte Valérien ne plaît pas à Geneviève ; et Attila... – À quel tableau en sommes-nous ?

Pardon, monsieur. – Faites. – C'était un autre de nos voisins qui sortait. Il ne laissa pas de gants à sa place.

Et, dans ses rêves, Attila entendait toujours une voix qui lui criait : Tu es le fléau de Dieu ! – Le voilà donc en mandataire des colères de Dieu ; fouette, clocher, et grand train, *à tombeau ouvert*, jusqu'à Paris, ou, comme dit M. Latour, Lutèce, Lutèce ! Eh bien, c'est un bien petit sacrifice à la couleur locale ; mais cela nous a plu. Il n'est rien comme ces petits détails pour embellir encore une belle œuvre.

C'est mademoiselle de Luxembourg

Eldico, Martha, Arona, Vénus.

Qui est dedans une tour.

Non, ce n'est pas Mlle de Luxembourg, c'est la sœur de sainte Geneviève, que Valérien a plongée dans un cachot, – après lui avoir donné un enfant, – sur la paille des cachots, les fers aux pieds. – Les Huns, qui étaient de vrais chauffeurs de monuments publics, à ce que nous révèle cette pièce, incendient la tour ; mais, Dieu merci ! on sauve la femme et l'enfant.

Nous sommes sous les murs de Lutèce. Geneviève a obtenu une audience d'Attila ; et Attila, depuis qu'il a vu Geneviève, ne fait que répéter : Qu'elle est belle, cette fâââme ! – Absolument comme Gil-Perez. – Geneviève revient. – Nos voisins ne font pas comme Geneviève ; mais des voisins de nos voisins s'en vont.

– « Récimer ! ma bonne dague, ma cape espagnole, ma bonne lame de Tolède ! » – Ainsi s’habille Attila, le roi des Huns ; ainsi il se faufile en *cati mini* dans la ville qu’il assiège. – Pourquoi, nous dira-t-on, le roi des Huns, qui avait au premier acte un si beau casque, se faufile-t-il sans uniforme, dans cette ville de Lutèce ? C’est que Valérien a jeté dans son cœur le poison de la jalousie, en lui disant que sainte Geneviève a un enfant. Au lieu de Geneviève, Attila rencontre la sœur, enfermée précédemment dedans une tour, qui le fait rougir de ses procédés. Attila, ainsi trompé, veut broyer Valérien. Valérien trahit son incognito. Attila tire son sabre et massacre vingt-sept boucliers, – vingt-sept boucliers, – tout autant.

Siège du Mont-Valérien. Un siège sans coups de fusil... au Cirque ! Mais, quand une œuvre est littéraire, un directeur ne doit pas consulter ses goûts. Après cela, il est au théâtre des accommodements avec l’histoire. Il ne faut pas que la rigueur trop exacte de la chronologie fasse masquer des effets. – Le décorateur avait bien peint pour la forteresse de Valérien, un château du ^{XIV^e} siècle. Mon Dieu ! le public du Cirque n’est pas aussi sévère qu’on veut bien le dire, et le metteur en scène aurait introduit une ou trois bombardes que cela n’aurait choqué que quatre ou cinq puritains dans la salle. – Les bans de Geneviève et d’Attila sont publiés, et

La plume nous tombe des mains. La langue française est trop pauvre pour qualifier cette chose.

Cela n’a pas de nom.

Mais nous sommes bien bons d’être sérieux. Ce ne peut être qu’une mystification. Seulement, une autre fois nous prions nos voisins qui sont assez dans le secret pour partir au premier acte, de ne pas le garder pour eux.

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

Numéro XIII – 3 avril 1852. GRANIER DE CASSAGNAC.6

« C’est trop nous reprocher l’antiquité. Nous ne faisons, n’opérons, ne disons aucune chose que l’on ne nous mette devant les yeux : « J’ay le temps, nos ancêtres festoyent, » comme s’ils avoyent été plus sages, plus sçavants, plus vaillants, plus modestes, plus riches et mieux morigénés que nous, ... soit par la lecture des livres ou par la fréquentation des vieux où j’ay trouvé et appris que l’antiquité étoit une valeur sans conduite, une simplicité ignorante, un défaut de pouvoir, une chétreuse richesse, une resjouissance mesquine et un contentement vil.» Ainsi disait sous Louis XIII le livre intitulé : *la Chasse au vieil Grognard de l’antiquité*.

Le vieil grognard de l’antiquité n’est pas mort ; il a eu, comme disent les contes de fées, beaucoup d’enfants, tous beaux enfants, gros garçons, qui ont pris âge de raison en ce siècle-ci. Aussi il a fallu les voir s’ébaudir, et parler et faire les grands bras, sifflant, les enfants terribles ! tout

⁶*Œuvres littéraires.* – Lecou, 1852.

ce qui venait, tout ce qui naissait, tout ce qui promettait, tout ce qui tenait ; se bouchant les yeux à toutes les aurores, vieux petits grognards, disant : Hier ! à tout ce que leur montrait aujourd’hui ! Et les enfants des enfants venant, l’Académie, puis les journaux, puis les salons, la postérité du vieil grognard a tout conquis. Elle a même conquis un nom : l’école du bon sens.

Lors on s’en est donné à cœur joie. On s’est rappelé qu’on ne met d’immortelles que sur les tombes ; on se l’est rappelé, et on ne l’a pas oublié. Balzac a été nié. Un monsieur a écrit que *Notre-Dame de Paris* était la honte de l’esprit humain. C’étaient là, à ce qu’il paraît, des paradoxes de bon sens. On n’était pour cela ni montré au doigt ni même enfermé. On a posé les colonnes d’Hercule du beau ; on s’est mis à refourbir toutes les admirations de la Harpe. On a dit, une main sur les œuvres mortes, une autre sur le cerveau de l’homme : Tu n’iras pas plus loin ! Et comme en France, – ce bon pays moutonnier qu’on a calomnié de « nation plus indisciplinable que tous les nomades des trois Arabies, » – personne n’aime à faire ses opinions soi-même, au bout de quelque temps de cette propagande en faveur des génies couchés qui ne peuvent plus faire ombre sur les personnalités

vivantes, il eût paru aussi extravagant de se promener en habit rouge que de discuter un ancien.

M. Granier de Cassagnac mit l'habit rouge en plein journal. Henri Heine l'avait aidé, dit-on, à passer les manches.

La campagne de M. Granier de Cassagnac contre Racine ressemble un peu à une insurrection de grammairien, ajoutons de grammairien d'esprit et de savoir. M. Granier de Cassagnac est un philologue malin. Styliste exercé, critique savant, ayant lu ce qu'il juge, nourri de grec, et surtout des rhéteurs grecs, madré, subtil, avocat et avocassier du linguistique, M. Granier de Cassagnac est de première force sur l'anatomie du mot, de la phrase, de la comparaison, du vers. C'est un tirailleur embusqué et bien embusqué derrière le mot de Montaigne : *Je donne mon avis non comme bon, mais comme mien*. C'est une petite guerre ; il inquiète, il harcèle ; tantôt c'est à la géographie de Racine qu'il en veut, tantôt à sa couleur locale, tantôt, le dirai-je ? à son orthographe. Et ce sont à chaque engagement les victoires microscopiques d'un puriste. Au reste, ne lui donnez pas ces allures qu'on lui a prêtées, je ne sais quelles allures dont on l'a affublé, allures d'Érostrate littéraire, de paradoxeur de caserne, battant après boire, comme Alcibiade, les dieux de la ville. Son style est sage comme une thèse, inexorable comme un raisonnement poli. Il salue toujours son adversaire avant de tirer ; mais, tous comptes faits, il a constaté « que l'écrivain très-pur est plein d'incorrection, que le poète très-harmonieux détonne sans cesse, et que le versificateur très-sévère manque généralement à la rime. » – « Le mérite de Racine, dit M. Granier de Cassagnac, n'est ni dans la correction ni dans l'harmonie. Nous dirons plus bas où il est. » Mais plus bas le malicieux écrivain oublie de le dire. – Quant à l'épithète de *polisson*, cherchez-la. C'est une très-commode façon de se débarrasser des gens quand ils discutent, que de dire qu'ils engueulent.

Cette démolition de Racine est coupée de grands coups de chapeau à la statue de Corneille ; mais nous supposons fort que cette excessive admiration n'est chez le sévère épilucheur de *Jean* qu'un paratonnerre contre les foudres classiques.

Si M. Granier de Cassagnac trouve que Racine ne savait pas attacher le grelot de la rime, pour avoir fait se répondre ces deux vers :

Madame, à quels périls il expose sa vie ! C'est le roi.

MONIME. Cours l'aider à cacher sa sortie. ;

il ne peut trouver à ceux-ci une plus légitime harmonie :

SELEUCUS. Elle vaut bien un trône ; il faut que je le die.

ANTIOCHUS. Elle vaut à mes yeux tout ce qu'en a l'Asie.

Si M. Granier de Cassagnac, niant la correction de Racine, cite à l'appui deux ou trois grosses fautes d'orthographe, il ne doit guère, en son for intérieur, avoir plus d'illusions sur la langue de Corneille. S'il a glané de pareilles incorrections chez le premier, n'aurait-il pas moissonné chez le second, – chez Corneille, où Voltaire constatait une moyenne de dix solécismes par acte ?

Il venoit à plein voile.. Je n'ai point encore agi qu'en commandant... Et que les plus beaux feux dont son cœur soit épris...

etc.. etc.

Pour le pathos, nous ne pensons pas que Corneille l'ait évité plus que Racine. Corneille, dont chaque page est un tissu d'incorrections, d'incohérences, de boursouflures, de platitudes, et d'images fausses. Prenons au hasard, c'est du *Polyeucte* :

Là bientôt, il montra quelque signe de vie. Ce prince généreux en eût l'âme ravie ; Et sa joie, en dépit de son dernier malheur, Du bras qui le causait honora la valeur.

Au reste, là ne nous semble pas être le véritable terrain de la question. Pour nous, la question n'est pas, avant tout, une question de syntaxe. Alfred de Vigny, dans sa préface du *More de Venise*, Victor Hugo, dans sa préface de *Cromwell*, – le manifeste de l'école moderne, – ont pensé comme nous.

« Le duc de Bourgogne demandait à l'abbé de Choisy comment il s'y prendrait pour dire que Charles VI était fou. – L'abbé de Choisy répondit : Monseigneur, je dirais qu'il était fou. » – Deux siècles, la tragédie a fait à tous ceux qui écrivaient la même question que le duc de Bourgogne. – Le XIX^e siècle est venu qui a fait la même réponse que l'abbé de Choisy.

Venant à Molière, M. Granier de Cassagnac l'appelle « le nom des noms, la gloire des gloires. » C'est mettre la discussion à genoux devant lui. Le nouveau Luther, sa réforme faite, prononce la clôture de toutes les réformes à faire. Pourtant Sébastien Mercier, – son maître et le nôtre, – Mercier, qui a ouvert le feu contre *les admirations à forfait*, a discuté Molière tout debout. Il a cité cette terrible phrase de *la Mimographe* : « Molière était fort honnête ; mais il était comédien et chef de troupe. À ces titres, il songeait à la recette, et la recette imposait silence à l'amour de la gloire. Il fallait faire rire le parterre⁷. »

Nous écrivions, il y a un an : « Que Molière soit donc le premier comique de son temps, de grand cœur ! Mais qu'il se soit à jamais assis dans cette gloire, et qu'il y siège encore maintenant, qu'on appelle la Comédie la veuve de Molière, voilà l'exorbitant ! Oh ! ne craignez pas, mademoiselle, que je vienne avec Cyrano de Bergerac, Rabelais, les trouvères et d'autres, en restitution de la galère, du pauvre homme, et de *tutti quanti*. Je ne vous demanderai pas pourquoi vous vous gaudissez si littérairement au charabia du *Mamamouchi* et au prononcé du *Doctores*, vous qui vous croiriez déshonorée d'aller aux Funambules. Je pousse de suite au grand monde de Poquelin. Dorines métaphysiciennes, Gérontes-Cassandres, Lucindes insignifiantes, Arnolphes apôtres du pot-au-feu, Agnès impossibles, Aristes encombrants de bon sens, Gorgibus montrant le poing, Sganarelles, Sganarelles... car, entre nous, c'est un peu un martyrologe que le brave moraliste. S'agit-il de dandiner un mari ? C'est un jeu de cache-cache, où les portes jouent plus que les sentiments. Quand a-t-il fait rire l'esprit, s'il vous plaît ? Je vous assure que je ne suis jamais tombé à la renverse de rire en lisant *l'Amphitryon*. Aussi ne serai-je jamais Voltaire. Le *Tartuffe*, ç'a été

⁷Ce n'est pas tout à fait ce que dit la *Mimographe*. Voici ce qu'elle dit : « Il était bien capable de traiter ce sujet (Georges *Dandin*) autrement, et je pense qu'il l'eût fait s'il n'avait été qu'honnête homme et auteur ; mais il était comédien et chef de troupe : la recette imposait silence à la gloire. »

une *Marseillaise* d'étudiants à toutes les époques. Après ? – Le *Misanthrope* ? Un beau titre qui promet un Timon, et qui tient le paysan du Danube. Un maniaque boudant l'humanité d'un procès perdu. Le manque de savoir-vivre n'a jamais été un caractère. Une pièce écrite, à ce qu'on dit, parce qu'il y a deux cents verts de portraits qui ne valent pas une page de La Bruyère. Et puis un misanthrope ridicule, depuis quand ? Tenez, on vient de lui découvrir un nouveau mérite au comique : c'est de n'être pas spirituel. – Ah ! Figaro, que vous êtes vivant, que vous êtes homme, que vous êtes gai, que vous faites rire ! Ah ! mon frétilant, mon friponnant, mon coureur de Castille, comme tu prends l'intrigue par la taille ! Et que tu la bernas, et que tu la tournes ! une, deux intrigues, et que tu les trompes ! Comme Don Juan, une intrigue à chaque bras ! – Je n'ai pas de goût, je vous l'ai dit. Mais à mes yeux, mademoiselle, il y a quelque chose qui domine toutes les brouilleries de la critique. Molière a bien fait un avare, un bourgeois gentilhomme, un misanthrope. En dehors d'études faites d'après nature sur les originaux, a-t-il jamais individualisé les vices, les ridicules, les passions de son époque dans une de ces grandes figures qui se nomment Panurge, Falstaff, don Quichotte, Figaro ? »

Nous ne retirons rien de ce que nous avons écrit.

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

LÉGENDES D'ARTISTES.

UN COMÉDIEN NOMADE.

« V'là les comédiens ! serrez les couverts ! » – L'étape a été longue, le chemin poudreux. Tout le

long de la route, vainement les cabarets ont balancé leurs provocants bouchons de paille : il a fait soif pourtant ; mais la dernière sous-préfecture n'a pas goûté *Lazare le Pâtre*. Ils arrivent, les pauvres diables ! « riches de mine, mais pauvres d'habits, » dans une carriole peinte en jaune, avec leur bagage dans de mauvaises caisses en bois blanc chargées et rechargées d'adresses. Ils arrivent. L'hôtesse de Châteauroux, qui les a flairés, crie à la bonne : « V'là les comédiens ! serrez les couverts. »

Comédiens de province ! parias, sentinelles perdues de l'art dramatique, artistes au long cours, allant par toute la France à la chasse de la recette, portant dans une misérable valise toutes les gaietés et toutes les terreurs, les fourberies de Scapin et les fureurs d'Oreste, des couronnes et des battes ; comédiens à toute outrance, suppléant les décors, faisant de rien quelque chose ; Napoléons de la rampe, rayant le mot *impossible*, apprenant sept actes en deux jours, prenant le vent comme il vient, le public comme il est, emplissant la rotonde des diligences, répétant dans les auberges la fenêtre grande ouverte ; quelquefois montant et descendant toute la gamme des passions humaines dans une grange pour dix sous les secondes ; tirades hurlées, recettes en gros sous, existences de hasard, dîners d'occasion, couchées de rencontre, le *plaustrum* de Thespis moins les vendanges, soupirs des Bagotins de l'endroit pour Angélique ou Mlle l'Étoile, hôtellerie où l'on engage « les chausses troussées à bas d'attache ; » vie de pourpre et de guenilles, de festins en carton et de quotidiennes fringales, d'imaginative et d'audace ; vie à la Rosambeau où Robespierre se fait un gilet avec du papier grand-aigle, où Louis XV se fait une perruque avec des copeaux poudrés de farine !

Pauvres comédiens ! toujours tournant le dos au succès, toujours gais et dispos, toujours éclatant en joyeuses histoires, la boîte de Pandore sous le bras, la boîte ouverte, l'espérance au fond ! Destin ! l'Olive ! la Rancune ! X... était votre frère ! Et lui aussi était allé au Mans et partout ! lui aussi eût joué une pièce à lui tout seul ! lui aussi eût fait en même temps le roi, la reine

et l'ambassadeur ! C'est X... qui va trouver un correspondant dramatique : « Parbleu ! monsieur, je viens vous

demander une place dans la troupe que vous formez pour Abbeville ! – Quel emploi jouez-vous ? –

Monsieur, quel est l'emploi que l'on paye le plus cher ? – Monsieur, ce sont les premiers ténors. – Eh bien ! monsieur, mettez que je joue les premiers ténors ! » Et il joua les premiers ténors.

X... est maigre comme un vieux cheval ; il mange comme un homme qui a eu appétit toute sa vie. X... ne joue bien, à ce qu'il dit, que lorsqu'il a un coup de soleil, – (son coup de soleil, il le jauge à huit litres) : – mais ainsi il faut l'entendre prononcer sa fameuse phrase : Allons ! il se fait tard, regagnons notre pauvre chaumière ; là, du moins, nous goûterons le bonheur que le riche ignore peut-être sous ses *nombrils* dorés ! – Et cette autre de la *Forêt périlleuse* : Faites tourner ce rocher sur ses gonds. Le capitaine ne plaisante pas, à la moindre *inflation* à la discipline, il vous tranche la tête avec un sabre fraîchement *émolu*, comme je la tranche moi-même à ces simples pavots ! Cette dernière phrase, où X... employait toutes les cavernosités de sa voix, fit frémir trois mois le parterre de Nérac.

Il y a dans X... pas mal de Panurge et beaucoup de Gringoire. Plus riche en ressources que Quinola, il a toujours à sa disposition soixante et trois manières de payer un écot. Ne doutant de rien, et moins de lui que de toute autre chose, grand caractère tout frotté de stoïcisme, assez indifférent aux pièces qui *descendent la garde*, accueillant les bravos avec gravité, il déjeune parfois d'une croûte trempée à la fontaine du comédien de Lesage ; mais vient-il à dîner, à dîner avec la fine côtelette aux cornichons, la sardine et l'omelette au lard, il ne songe nullement, je vous jure, à penser qu'il y a 365 dîners dans l'année.

X... a une expression favorite : Un rien vous étonne, et tout vous embarrasse !

Un de ses amis le rencontre à Paris : Quel emploi avais-tu à Lunéville ? – Hautbois. – Comment, hautbois ? Ça n'est pas un emploi, ça. Et puis tu ne sais pas en jouer.

Un rien vous étonne, et tout vous embarrasse !

X... a toujours les mains sur les hanches, comme s'il cherchait la batte d'Arlequin. Il sautille ; ses mouvements sont saccadés. Il a l'air de remuer sous l'influence d'une pile de Volta. Sa voix est aiguë, aigre et criarde et se raccroche en ses hiatus au perpétuel *sangodimi* ! – Quand il parle, il s'aide de ses yeux, et roule les prunelles comme s'il jouait dans la vie privée les traîtres de Bouchardy.

X... est prêt à tout, propre à tout. Un accessoire qui manque, il le remplace. Un souffleur, qui crut lui faire une mauvaise farce, lui souffla un jour tout le temps d'une pièce le journal *la Patrie* : X... improvisa un autre rôle. – Dans je ne sais quel drame, l'horloge devait sonner trois heures. Elle ne sonne pas. X...s'approche de la rampe, fait : Tin !... tin !... tin !... et reprend : Trois heures ont sonné ! – Non, rien ne l'embarrasse. Je ne vous dirai pas qu'il jouera sans public, non ; mais il jouera sans salle. À Rouen, le directeur du théâtre des Arts ne veut pas lui laisser donner sa représentation à bénéfice sur son théâtre : X... va trouver le directeur d'un théâtre de marionnettes, et lui loue sa salle. Il n'y avait qu'un inconvénient : X... était plus haut que le théâtre. Quand il était debout, sa tête était dans les frises. X... ne sourcille pas. Il se couche à terre, s'appuie sur un banc de gazon, et chante ainsi couché : *Asile héréditaire* de *Guillaume Tell*, et dit la tirade de Gros René, du *Dépôt amoureux*. Il fit 47 fr. de recette. À un de ses amis qui lui disait : Comment... ?

— Un rien vous étonne, et tout vous embarrasse !

Écoutez ses vues sur l'esthétique de l'art, quand à la Halle il va de chez Baratte chez Bordier, bras dessus, bras dessous, avec F..... et S..... ; F....., qui l'avait ce soir-là enguirlandé, des pieds à la tête, d'une devanture d'herboristerie : On n'a jamais compris Buridan de *la Tour de Nesle* ; Buridan ne doit pas avoir une cape, une épée ; c'est pas ça. Buridan est un soldat qui revient de la guerre ; il fume son brûle-gueule, raconte ses campagnes, et demande un litre à 6 !

Encore une de ses vues. C'est lui qui disait, en 1829, à l'auteur du *Code théâtral* : Pour une actrice, monsieur, les planches d'un théâtre, c'est comme les planches d'un café : ça sert à fixer les prospectus.

À table d'hôte, quand on enlève un service : Laissez ! laissez ! dit X... – Un rien vous étonne, et tout vous embarrasse !

Ces plats ne vous gênent pas ; ils charment ma vue. Grand comédien que ce X... ! – Ce n'est pas qu'il ne soit sifflé, et souvent, et beaucoup, et

très-fort ! Mais il a le caractère et le dos fait aux sifflets comme aux *frutti* du parterre de Rouen, et va se *guabelant* de tout cela. – Il joue le premier acte de *la Dame blanche*. Il est sifflé. Le second acte va commencer. Le directeur va pour le prévenir. Il trouve X... se déshabillant tranquillement dans sa loge. « Mais vous êtes donc fou ! Le second acte va commencer. – Je ne le sais pas, ni le troisième. – Comment ? – J'ai toujours été sifflé au premier. Je n'ai jamais joué le second. » – On lui jette un jour du paradis une tête d'oie. – Messieurs, dit X... en la ramassant, la personne qui a laissé tomber sa tête pourra la réclamer au vestiaire en sortant.

– Va, pauvre X... ! pauvre méconnu ! pauvre calomnié ! va de sous-préfecture en sous- préfecture, méprisé de tes collègues des grandes villes, pensant avec Bonaventure Des Périers « que pour cent francs de mélancolie, on ne paie pas pour cent sols de dettes ; » – peut-être un soir, dans le Midi, bien las et fatigué, tu t'assoieras sur un banc de pierre, sans un sou de courage ni d'argent, n'ayant plus qu'un vieil habit noir à vendre, l'habit de tes jeunes premiers ; tu t'assoieras, les pieds moulus et la mort dans le cœur ; alors une vieille femme passera qui te dira : « Venez chez moi. » Elle te fera bien souper et bien coucher. Et le matin, quand tu lui diras : « Je ne peux pas vous payer. Je suis comédien. Voilà mon habit ; » – la femme le repliera, ton habit noir, et le remettra dans ton sac en te disant : « Moi aussi, j'ai un mauvais garçon de fils qui est à courir la France comme vous. Eh bien ! s'il se trouvait dans votre position d'à-présent, j'aimerais bien qu'il trouvât une brave femme comme moi pour lui donner à manger et à coucher. »

Sur la tombe du nomade, qu'on mette un masque comique, un bâton de voyageur.

ABDALAH.

Dans sa cour qu'encadraient des colonnes de marbre, Voluptueusement il fumait. Un gros arbre, Un caroubier, je crois, tenait ouvert sur lui Son parasol mouvant. Le soleil plein d'ennui Dormait l'œil grand ouvert, immobile, implacable, Torréfiant la cour et son tapis de sable.

Dans son ombre Abdallah est fort bien. – Il est là Étirant mollement ses membres de pacha ; Il met l'ambre à sa lèvre, et, par molle bouffée, Extrait du fourneau roux la spirale argentée,

Et recommence, et voit, dans le calme de l'air, Le rond s'élargissant monter, monter, monter ! Au bout d'un certain temps Abdallah fut en fête, Il maria ses cils sur ses longs yeux ; sa tête Fut prise peu à peu d'un dodelinement ; Il laissa le tuyau retomber doucement ; –

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

Et puis, sur l'aile d'or des rêves, ses pensées Suivirent le tabac en ses blanches montées.

Alger, 1849.

BAMBINO.

Dès qu'il nous voyait, il venait à nous. Sa mise, Par tous les temps était la même : une chemise. – Ce haillon émérite était comme un burnous Effiloqué, crasseux, accidentés de trous, Et tout ravitaillé de naïfs rapiécages, Enfin, à défier jusqu'aux brosses sauvages D'un Espagnol. – Souvent nous montions tout un jour Dans les quartiers du haut croquer avec amour Ces miracles de tons dont chaque mur fourmille, Et ces Decamps tout faits qui courent par la ville ; Avec nos deux cartons, il emboîtait le pas, Et nous faisait honneur de son cortège gras, Et de ces deux grands yeux, de ses yeux de gazelle, Dévorait tout le temps nos boîtes d'aquarelle. – Nous vécûmes ainsi, – cette chemise et nous, – Un mois ; – tout un beau mois, un mois charmant et doux ; Un beau mois de soleil, et de rêve adorable, Qui s'écoula sans bruit à l'horloge de sable, Nous, dessinant toujours ; elle nous escortant, Gambadant ; s'il tombait un sou, le ramassant, Et riant. – Puis sonna l'heure qui vous éveille, L'heure qui tinte au cœur si triste ; et quand, la veille, Nous dîmes un bonsoir au gamin musulman : « Moi triste, si Français partir, » nous dit l'enfant.

Alger, 1849.

MORI MUNDO.

Oh ! comme nous jouions sous les vertes feuillées ! – Elle aimait avec moi courir dans les allées ; – Yeux expressifs et noirs, parlant selon le cœur, Teint frais, pour moins que rien se couvrant de rougeur ! – Et puis, quand nous quitions le jardin, la charmille,

Nous montions dans sa chambre, un nid de jeune fille : Petits rideaux de neige avec un ruban bleu ; Un chapelet d'ivoire : elle aimait déjà Dieu ; Un lit de mousseline égaré dans la gaze ;

À côté, sur la table, un bouquet dans un vase, Des pinceaux, des crayons, des couleurs, des godets, Et sur le mur, garni d'un papier propre et frais, Quelques cadres, avec des dessins faits par elle, Tout respirait la femme encore demoiselle. – J'oubliais : quelques fleurs auprès d'un buis béni Surmontaient un portrait déjà vieux et bruni :

Le portrait de son père. Elle était sans famille ; Des personnes l'avaient prise comme leur fille. Elle vivait chez eux et dorait leurs vieux jours, Leur faisant par son cœur les ans un peu moins lourds. Je l'aimais comme on aime une sœur adorée, Qui se joue avec vous, quoique étant votre aînée ; Et s'il pleut, vous permet d'abîmer ses dessins Et ses livres, ce qui vous passe par les mains ; Et si, par trop méchant, vous faites du tapage, Vous dit en souriant : « Monsieur, soyez donc sage ! » Pâle et les yeux rougis, quand vous vîntes un soir Frapper, jeune martyre, à ce seuil morne et noir, Dites, n'avez-vous pas, en notes étouffées, Entendu murmurer par ces belles années Que l'air, dans un

couvent, est glacial, ma sœur, Et que là tout se fane, – et même un peu le cœur ?

1848.

CHRONIQUE DES THÉÂTRES THÉÂTRE-FRANÇAIS

LES TROIS AMOURS DE TIBULLE, comédie en un acte et en vers, par M. A. Tailhaud.

Voir, pour cette pièce, les comptes rendus faits à l'occasion de :

Le Moineau de Lesbie, par A. Barthet ; *Horace et Lydie*, par Ponsard ; *Sapho*, par P. Boyer ; *Sous les pampres*, par J. Lorin.

VARIÉTÉS.

JULES DE GONCOURT.

UN MONSIEUR QUI PREND LA MOUCHE, par MM. Marc-Michel et Labiche.

– Monsieur ! dit Arnal. – Monsieur ! dit Leclère. – Monsieur, c'était le soir. Le crépuscule étendait son écharpe violette. Les derniers glacis de

rose s'éteignaient au faite des maisons. – Passons.

– Passons. Un monsieur passe... Je vous ennuie ? Je m'en vais. – Continuez.

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

– Je le salue. Je suis très-poli, moi, monsieur ! Il ne me rend pas mon salut. Je cours après lui. Je m'étais trompé. Je ne le connaissais pas ; mais je l'avais salué. Je le prie de me rendre mon salut. Refus, injures, soufflet.

– Qu'est-ce que ça me fait ? – Je vous ennuie, je m'en vais. – Continuez – Et procès. Très-bien ! Je prends un avocat. Cet animal, – mon avocat, – me fait acquitter. – Monsieur ! - Il me fait acquitter, monsieur, mais en m'injuriant trois quarts d'heure ! Il dit au tribunal

que j'ai un mauvais caractère, que je suis bilieux, sanguin, que je prends la mouche, etc... je vous ennuie ?

– Finissez !

– Je vais chez cet animal, – mon avocat. – Je lui flanque cinq cents francs et une paire de gifles. Duel. Il se retourne. Je le blesse dans le gras. Je vous ennuie, je m'en vais.

– Je ne vous retiens pas, dit Leclère. Arnal s'en va. Il revient. – Pardon, monsieur. – Ah ! encore ? dit Leclère.

- Monsieur, j'avais oublié de vous dire que cet animal, – mon avocat, – est M. Savoyard, qui doit épouser aujourd'hui votre fille. Il en a pour trois mois. Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

À la suite d'une douzaine d'amusantes scènes toutes hérissées des susceptibilités d'Arnal, le monsieur qui prend la mouche prend la place de M. Savoyard.

Le rôle de Beaudéduit est un nouveau triomphe pour le comique par excellence. *Un Monsieur qui prend la mouche* est une revanche du *Poltron*. Et, de plus, nous demandons la mort du couplet : *Delenda est Carthago*.

Numéro XIV – 10 avril 1852.

SALON DE 1852 (ICI LIEN POUR RENVOYER À CE TEXTE)

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

MÉLANGES

D'ARCHÉOLOGIE, D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE, PAR MM. CHARLES CAHIER ET ARTHUR MARTIN.

MM. Cahier et Martin écrivaient au mois de décembre 1847 : « À travers ces mille rivalités que la politique et les passions font naître ou aiguïsent sans cesse entre les peuples, il est heureux de rencontrer un terrain que n'atteint pas la guerre et où tous peuvent se donner un rendez-vous amical. »

Les grands organes de la presse historique, si prodigues de réclames pour les livres illustrés, ont gardé le silence. Aucun critique d'art n'a songé à constater d'une ligne ces beaux volumes, assez beaux pour avoir le droit d'être fiers et de ne pas aller quémander de réclames. Nous qui ne sommes pas dans le camp de MM. Cahier et Martin, nous sommes heureux de rencontrer un terrain où nous puissions hautement exprimer tout le bien que nous pensons de cette importante publication. Nous sommes heureux d'être les premiers à appeler l'attention sur une œuvre sérieuse et désintéressée faite en dehors de toute spéculation comme de toute camaraderie.

Les *Mélanges* s'ouvrent par une description de la châsse des grandes reliques d'Aix-la-Chapelle, ce monument d'orfèvrerie contemporain de la Sainte-Chapelle, pour l'ornementation duquel conspirèrent l'harmonie des couleurs, la mosaïque des émaux, la légèreté des résilles dorées, la limpidité des cristaux, la variété des cabochons, les perles admirablement serties, les aériennes découpures des crêtes, les prodiges de l'art du filigraniste. Puis vient un très-curieux mémoire sur cinq chandeliers en cuivre de l'époque romane qui semblent être la mise en scène d'un épisode de la mythologie scandinave. Les plus remarquables de ces chandeliers représentent, à quelques variantes près, un homme assis sur un monstre apocalyptique et lui présentant une de ses mains, tandis que de l'autre il s'accroche aux rinceaux serpentants d'une plante fantastique qui se contourne et s'épanouit en une large bobèche. D'après l'Edda, les douze *Ases*, compagnons d'Odin, après quelques tentatives sans résultat pour se rendre maîtres du loup *Fenris*, s'adressèrent aux mauvais génies pour leur fabriquer une chaîne *Gleipnir* (engloutissante), composée du bruit d'un chat qui s'élançait, de la barbe de femme, des racines de rocher, des nerfs d'ours, de l'esprit de poisson, du lait d'oiseau. Quoique la chaîne fût mince et déliée comme un cordon de soie, le soupçonneux Fenris ne consentit à se laisser enchaîner que si Tyr voulait laisser la main dans sa gueule, pendant l'essai qu'il ferait de ses forces. Fenris, enchaîné par un lien magique, ne put se détacher, mais coupa la main de Tyr. – Les attributs symboliques de Tyr, des rapprochements des légendes du loup Fenris, du Soleil, d'Odin, font supposer justement à M. Martin que cette lutte de Fenris et de Tyr n'est pas dans les cosmogonies septentrionales qu'un commentaire des phases lunaires, du combat des ténèbres avec le *soleil de la nuit* ; qu'enfin ces flambeaux, par un ingénieux symbolisme, représentent le triomphe, mais incomplet, de la lumière sur l'obscurité. – Plus loin, c'est le *Bestiaire* : c'est le programme, d'après les manuscrits de Bruxelles, Tolède, Paris, Berne, des idées fausses, vraies, surnaturelles, sur la création pendant les premiers siècles de notre histoire. C'est le meilleur guide au milieu de ce symbolisme animal, de cette zoologie mystique qui peuple toutes nos églises romanes, qui court autour de tous leurs chapiteaux. Nous prenons au hasard quelques exemples d'un merveilleux qui se rapproche quelquefois des croyances orientales : la lionne met au monde par la bouche son lionceau mort ; le troisième jour, le lion arrive, le poulêche, et l'alaine tant qu'il lui donne vie. – Sur une montagne de l'Orient appelée *Terebolim*, il y a deux pierres, mâle et femelle, qui, éloignées l'une de l'autre, ne jettent aucun feu ; si un hasard les rapproche, elles s'enflamment et brûlent toute la campagne à l'entour. – La Calandre est un oiseau tout blanc du pays de Jérusalem, dont la vue guérit les maladies d'yeux : la Calandre a encore une autre vertu ; si elle est présentée à un malade en danger et qu'elle se tourne vers le malade, il y a espoir ; si elle s'envole, il faut désespérer. – Le *Frisnou* (grillon), petite *bestelette* qui aime tant à chanter qu'elle en perd le

manger, qu'elle s'oublie en chantant, se laisse approcher, et meurt en chantant. – Le Bestiaire dit du corbeau que, tant que ses petits sont sans plumes et qu'ils ne sont pas noirs comme lui, il ne leur donne pas la becquée, et qu'ils vivent de rosée ; – du paon, qu'il se réveille la nuit, et crie de peur d'avoir perdu sa beauté ; – du perroquet, que c'est un oiseau peint dont les couleurs sont emportées par la pluie. Le Bestiaire s'étend sur les harpies, les sirènes, et voici la description qu'il donne du basilic : Quand un coq a dépassé sept ans, il lui vient un œuf dans le ventre ; il creuse un trou pour le déposer ; mais le crapaud, qui a flairé le venin que le coq a dans le ventre, le guette, et aussitôt que l'œuf a été déposé, il s'en empare pour le couvrir. De là naît un animal qui a la tête, le cou et la poitrine comme un coq, et la partie inférieure comme un serpent. Le basilic, aussitôt né, se cache de la lumière et se retire dans un trou, parce que, s'il voyait un homme, il le tuerait du regard, mais mourrait en même temps. Nous citerons parmi les autres Mémoires : l'Interprétation de deux plaques d'ivoire qui forment les plats du livre de prières de Charles-le-Chauve ; la Description de divers monuments de l'orfèvrerie

ogivale à Aix et Reims ; des remarquables instructions pour la représentation du Christ sur la croix ; une Notice sur le fauteuil de Dagobert par Lenormand ; une Étude sur la châsse de saint Taurin à Évreux ; un savant travail sur l'éclairage et les couronnes de lumière de nos anciennes basiliques.

La livraison, composée de quatre feuilles de texte grand in-quarto et de cinq planches, dont quelquefois trois chromolithographies, coûte quatre francs. Que l'on mette ce prix en regard des autres publications archéologiques (l'Architecture, publiée par MM. Gide et Baudry, par exemple), et l'on s'étonnera du bon marché de l'ouvrage périodique de MM. Cahier et Martin ; bon marché qui semble fabuleux au premier abord, et qui ne s'explique que par une bien rare économie de frais et de dépenses : dessins et rédaction, presque tout vient du crayon, du burin, de la plume des directeurs. L'artiste est M. A. Martin. Toutes les gravures sont d'une remarquable beauté, les chromolithographies parfaitement réussies. Celles qui reproduisent en grandeur naturelles les pommes de fûtage de la châsse d'Aix-la-Chapelle sont tout simplement ce que la chromolithographie a produit de plus complet. Une des plus curieuses séries est une série chromolithographique représentant une suite de modèles de l'industrie textrine (articles *de Byzance*). Parmi ces tissus inédits figurent les étoffes historiées recouvrant les ossements de Charlemagne et calquées par M. Martin, lors de l'ouverture de la châsse. Une de ces étoffes, pl. XI, t. II, porte la marque de fabrique impériale, – avec indication de provenance : PIERRE, GOUVERNEUR DE NÉGREPONT, – avec indication de la destination primitive : MICHEL, PRIMICIER DE LA CHAMBRE. Une autre représente, non sans quelque analogie avec les étoffes tibétaines, des éléphants, tout comme Anastase en mentionne dans sa *Biographie des Papes*. De ces tissus tirés d'Aix-la-Chapelle, de Ratisbonne, d'Eichstaedt, Toulouse, Autun, les uns sont historiés de griffons, les autres de lions blancs, d'autres de canards hiératiques, bleus et verts, très-peu soucieux de la couleur vraie. Quelques-uns portent de fausses lettres arabes que faisait contrefaçonner la réputation des tissus de Bagdad. L'or marié aux perles pourrait faire retrouver dans celui-ci les *auriphrygia* ; le mélange du vert et du rose dans celui-là, les ; enfin, dans ce dernier, qui représente un empereur sur sa mule blanche, le *pannus imperialis*.

Dans les nouvelles conditions qu'ont fait à l'art les progrès des procédés imitatifs, dans les nouvelles conditions qu'ont fait à la science les travaux de Millin, Lenoir, Sérour d'Agincourt, Boisserée, Cicognara, Dusommerard, MM. Cahier et Martin continuent avec bonheur les savantes recherches de toute la famille italienne des explorateurs de l'antiquité chrétienne.

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

Numéro XVI – 24 avril 1852. CHRONIQUE DES THÉÂTRES.

THÉÂTRE-FRANÇAIS.

LE BONHOMME JADIS, comédie en un acte et en prose, par M. Henri Murger.

Nous sommes heureux d'être les premiers à applaudir le *Bonhomme Jadis*.

Fraîches amours au cinquième étage, de toit à toit ! Fenêtres à qui le soleil donne son premier baiser, enfants de vingt ans qui s'ouvrent à la jeunesse ! Les sourires qui voisinent, les cœurs qui se donnent la main, au travers la rue, tout bas, sans se l'avouer, sans le croire ! Innocentes et saintes pudeurs qui nichez dans la mansarde, – dit-on, – c'est vous que M. Murger a chantées !

Le bonhomme Jadis ! ainsi il se nomme. Le bonhomme Jadis ! il est vieux ; mais la vieillesse n'a pas sonné le couvre-feu de sa gaieté. Il est de ces vieillards de vieille roche qui ne vieillissent point ; il est allègre, il est épanoui, il est content. Il ne boude ni la jeunesse ni le soleil : il sourit à

l'amour des jeunes, comme un homme qui relirait dans un beau livre le premier chapitre de sa vie. Que les violons chantent tradéridéra, ses jambes et lui se souviendront ; ses jambes et lui voudront danser ! À table ! à table ! et que le verre du bonhomme Jadis trinque à toutes les aurores, à tous les aujourd'hui, trinque à l'éveil des cœurs ! – Octave est le voisin de M. Jadis. Jacqueline est la voisine de M. Jadis. Entre M. Octave et Mlle Jacqueline, il y a ce que vous savez : vingt ans d'un côté, quinze de l'autre. Mais M. Octave est une demoiselle : Je n'ai pas de maîtresse, monsieur. – Et Jadis de lui dire : Vous en êtes bien sûr ? Pour Mlle Jacqueline, elle a le cœur bon garçon ; mon Dieu ! elle a, pour serrer les bouquets que jette M. Octave dans sa chambre, un bien joli herbier à gauche, près de sa ceinture, dans sa petite robe rose ; mais ce M. Octave ! ce M. Octave ! – Heureusement que le bonhomme Jadis est là ; qu'il se fait le *recruteur de la conscription de l'amour*, le courtier de deux amours qui chuchotent en dedans et n'osent se parler, le proxénète – moral – de ces deux virginités ; heureusement qu'il vous les fait s'aimer et promptement, et se le dire et franchement ; heureusement qu'il les invite l'un et l'autre ; qu'il fait attabler ces deux printemps à la fête de ses soixante ans ; qu'il tire les cartes à leur amour, et qu'il leur dit : Il retourne cœur ! Heureusement que le bonhomme a un tas de gros sous qui font des louis, un tas de gros sous ramassés au grand soleil du travail, et qu'il donne cela au petit ménage ; heureusement qu'il fait Octave jaloux pour le faire hardi, qu'il le fait hardi pour le faire heureux ! – Ce père jadis est le Vieillard des Bonnes gens !

La petite comédie de M. Murger est très-jolie et très-charmante et très-bien finie. Taillée dans un patron de Musset, elle est vive, leste, pimpante d'allures ; elle marche, jupe retroussée, tout égayée de la verdissante vieillesse de Provost. Nous reprocherons à la pièce certaines longueurs, la tirade de l'argent, par exemple ; mais les mots sont heureux, peut-être moins heureux que dans la *Vie de Bohême*. Un des meilleurs, – si ce n'est le meilleur, – est celui d'Octave se trompant et prenant pour boire le verre de Jadis. – Mais, jeune homme ! dit Jadis. – Pardon, je croyais que c'était celui de mademoiselle. La pièce a été, disons-le, très-bien acceptée. M. Murger nous disait craindre pour le tempérament des Français le décor et les personnages de sa mansarde. Il peut se rassurer. L'originalité de cette nouvelle Mimi, originalité un peu mélangée d'eau cette fois-ci, n'a trouvé le public ni froid ni étonné. Mlle Jacqueline est entrée sous les traits de Mlle Fix, et personne n'a songé à lui demander d'où elle venait, où elle allait, qui elle était, et nul ne s'est voilé la face à voir entrer au théâtre de la rue Richelieu un peu de la vie réelle dans la comédie.

Provost a fait beaucoup pour la pièce. C'était justice. La pièce avait beaucoup fait pour lui. Son habit vert lui va très-bien, et sa gaieté aussi. Et maintenant à quand *les Buveurs d'eau* ?

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

THÉÂTRE-NATIONAL.

NAPOLÉON A SCHËNBRUN ET À SAINTE-HÉLÈNE, par M. Dupeuty.

Le directeur du Cirque s'est plaint de la vivacité de nos attaques, à propos d'une appréciation de la pièce de M. Latour de Saint-Ibars, pièce déjà enterrée. Il devrait plutôt nous remercier, si notre critique a eu quelque prise sur lui, de l'avoir renvoyé aux vraies pièces du Cirque, à l'Empire, à la poudre, à l'Épopée des invalides, à tout ce qui a fait la fortune de son théâtre, à tout ce qui peut la faire encore.

Au reste, nous le savons, l'allure de notre critique dérouta assez MM. les directeurs, habitués, à ce qu'il paraît, à trouver des raisons aux opinions. Ils sont fort intrigués de nous trouver amis ou ennemis, selon les pièces qu'ils donnent. Nous leur dirons notre secret : nous n'avons guère de parti pris, et nous tâchons d'avoir un peu de conscience, – *un bien petit*, comme dirait Marot.

Que M. le directeur du Cirque nous donne des apothéoses un peu moins étriquées, qu'il nous donne des armées françaises un peu moins espagnoles, – plus d'état-major que de troupes,

– et nous applaudirons à l'entrain de son Hubert – M. Pastelot ; à la dignité de son Frédéric – M. Benjamin ; nous applaudirons Joséphine par-dessus le marché ; nous applaudirons surtout, et des deux mains, et tant qu'il voudra, à Gobert. Dans ces deux grandes pages détachées de la vie de l'Empereur, dans cette antithétique mise en scène de la grandeur et de la chute, Gobert a porté tout le temps, sans plier, le faix du grand souvenir ; il a endossé en grand artiste la redingote grise et la robe de chambre nankin ; il a été le personnage traditionnel ; il a rendu, en comédien consommé, les brusqueries et les abruptes transitions de voix, les mains derrière le dos, le pas puissant, l'énergie brève, les émotions broyées, les jeux de physionomie, les allures, les attitudes, les tics, toute la mimique impériale. La tête qu'il se fait pour venir mourir est saisissante, et lorsqu'il est sur le lit, et qu'il essaie d'étendre sur lui son manteau de Wagram, et qu'il crispe, à le tirer, ses mains moribondes, et que ses bras vaguent dans le vide ; – ... c'est beau, c'est effrayant ! – Nos deux grands comédiens historiques seraient-ils, à l'heure qu'il est : Geffroy et Gobert ?

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

Numéro XVII – 1er mai 1852. M. MÉRIMÉE ET M. LIBRI.8

M. Mérimée, qui a eu son Candide dans la Vie de Stendhal, veut avoir son Calas. Malheureusement le charmant écrivain n'a pas eu la main heureuse : il a pris M. Libri.

De temps immémorial, nos bibliothèques publiques ont été volées, pillées. Le Prince, Hoemel, Dibdin en font foi. Mais depuis quelque vingtaine d'années, – et ici la date de quelques trop rares inventaires, la date récente de la reliure de nos grandes collections manuscrites, de la publication de manuscrits, la publication de *fac-simile* dans l'Isographie, – sont des preuves irrécusables, – depuis quelque vingtaine d'années, les vols ont pris d'incroyables proportions. M. Naudet affirme que la Bibliothèque royale n'a perdu, depuis un inventaire de 1720, que deux cents volumes, et se félicite de la modicité de ce chiffre ; mais, s'il voulait faire le catalogue de toutes les pièces détachées, enlevées, si les autres bibliothécaires archivistes faisaient ce même catalogue, on verrait alors au vrai de quelles valeurs ont été dépouillées nos grandes collections. Nous citerons quelques exemples :

À Carpentras, 1,700 feuillets enlevés à la correspondance Peiresc ; Aux archives de l'Institut, 62 lettres de Descartes disparues, sur 65 ; Sur les 75 lettres de Rubens du volume 704 de la collection Dupuis, 45 enlevées ; Sur la correspondance d'Hévélius, 600 pièces enlevées ; une collection de lettres de Marie de

Médicis et d'Anne d'Autriche à Gaston d'Orléans, indiquée en 1810, disparue en 1843 ; À la Bibliothèque royale, le sauf-conduit accordé par Charles-le-Téméraire à Louis XI, lors

de l'entrevue de Péronne, publié par Michelet, disparu ; Enfin, à la bibliothèque de l'Institut, – 84 feuillets de Léonard de Vinci, enlevés. – Un

feuillet semblable vient d'être payé, en Hollande, par le Musée du Louvre 235 florins⁹. Les bibliophiles montraient du doigt les voleurs ; mais c'était tout. Les vols continuaient ; et les voleurs, sans le moindre émoi, réalisaient leurs bénéfices. C'est ainsi que M. Letronne fit rendre et restituer par un ancien employé des Archives retiré en Normandie 75 kilogrammes de parchemins et de papiers dérobés à l'État. Encore, – malgré les menaces, – l'employé ne remit-il pas tout, et garda-t-il de quoi continuer son commerce avec les amateurs et les Anglais.

⁸ Écrit avant les poursuites intentées à MM. P. Mérimée et de Mars. ⁹ *Dictionnaire des pièces autographes volées aux bibliothèques publiques de la France*, par Lud. Lalanne et H. Bordier ; précieuse publication, à laquelle nous renvoyons nos lecteurs.

Comme la justice était sans oreilles, les acheteurs furent sans scrupule. Une lettre de Louis XI de la Bibliothèque royale, dont le fac-simile avait été reproduit par *l'Isographie*, porte, au bas d'un autre fac-simile publié depuis dans l'ouvrage intitulé : *Louis XI et le château de Plessis-les-Tours*, la suscription : Tiré de la collection de M. Feuillet de Conches.

De 1835 à 1837, MM. Canazar, Thomas W..., Riffet, Gottlieb W... firent d'importantes ventes d'autographes. On s'étonna de la richesse de ces ventes.

Quelques-uns remarquèrent que les noms historiques dont avaient disparu le plus d'autographes dans les bibliothèques publiques étaient en nombre dans les catalogues de MM. Canazar, Riffet, etc.

Tous ces noms, Canazar, Riffet, Gottlieb W..., Thomas W..., étaient des pseudonymes de M. Libri, qui, indépendamment de toutes ces ventes d'autographes faites sous faux nom, indépendamment de ventes de livres imprimés, vendait encore deux cents volumes manuscrits à lord Ashburnham.

On sait ce qui arriva.

Aujourd'hui, M. Mérimée vient prendre la défense du contumax. L'avocat de M. Libri est un homme d'esprit. La plaidoirie est un pamphlet : non point un pamphlet de savant tout plein de grands mots et de gros mots, et de *sesquipedalia verba* ; mais un pamphlet poli, leste, vif, trempé au miel de l'Hymette, du Paul-Louis Courier en belle humeur, non plus pour une tache d'encre, cette fois, mais pour une tache de boue !

C'est d'une littérature charmante. Tantôt l'auteur d'Arsène Guillot veut bien mettre sa science de bibliophile à la portée des bonnes gens du Parquet ; et ce sont des recherches pratiques pensées avec la clarté, exprimées avec l'élégance dont ne se départ jamais l'écrivain lors même qu'il descend, en semblant se jouer, à l'exposé des plus élémentaires doctrines ; et ce sont de toujours triomphantes ironies ! « Allez à l'école, cher monsieur de l'instruction, allez à l'école des relieurs ; vous y apprendrez, cher monsieur, qu'il n'y a pas d'acide qui enlève les estampilles. » Et si le pauvre Bridois ose articuler que M. Libri ne s'en tenait pas aux acides, qu'il avait un talent de gratteur étonnant et qu'il faisait merveille de son rasoir, les verrous tirés ; qu'il enlevait aux ciseaux les estampilles rebelles et qu'il les bouchait avec un rempâtement habile, ainsi que le témoigne certaine lettre de Descartes: « Bibliophile! goguenarde M. Mérimée, caprice de bibliophile! M. Libri n'aimait pas les estampilles, cher juge ! brave juge ! Venez ici que vous donne sur les doigts, et l'autre main, là ! Vous ne savez pas ce que c'est qu'un livre, juge du bon Dieu ! » – Un Érasme nous est né !

Que si, dans le dénombrement des soustractions, il s'est glissé quelques erreurs, le Voltaire bibliographe prend aussitôt le juge d'instruction en flagrant délit, et le fait promener trois pages durant avec un bonnet d'âne ; âneries chez le juge d'instruction, âneries chez celui-ci, âneries chez celui-là, âneries chez les élèves de l'école des Chartes, âneries chez tout le monde ! – Et qui vous dit, monsieur Mérimée, que vos erreurs, à vous, constatées par les petits jeunes gens de l'école des Chartes, ne donneront pas sous peu à rire à bien du monde ? Mais, jusqu'à nouvel ordre, il n'y a qu'un juge bibliographe en France, de par M. Mérimée : c'est M. Mérimée.

Que MM. Lalanne et Bordier viennent lui dire qu'une lettre de Paul Manuce, signalée au ministre de l'instruction publique en 1841, puis dérobée, a figuré dans une vente faite par M. Libri en 1846, l'avocat d'office vous dira que c'est une lettre d'Alde Manuce. Et si MM. Lalanne et Bordier affirmaient leur dire, que resterait-il de cette délicieuse plaisanterie ?

M. Mérimée a voulu avoir raison une heure. Mais, vraiment, que diable la *Revue des Deux Mondes* allait-elle faire dans cette galère ?

Après cela, se dit M. Mérimée à la fin de sa lettre à M. Buloz, vous me demanderez pourquoi le héros de mon *pro Milone* s'en est allé manger des huîtres en Angleterre ? – Le pauvre homme ! il a eu peur ; il s'est défié de la justice, qui ne connaît ni le grattage, ni le lavage, ni le raccommodage,

ni rien de la technique des livres. Ah ! si on lui eût donné un jury de bibliophiles ! – Mais quels bibliophiles connaît donc M. Mérimée pour en faire les acquitteurs de M. Libri ?....

Le pauvre homme ! Un soir que M. Hase ne veut pas lui permettre de travailler après la fermeture de la bibliothèque, il envoie un cartel à ce vieillard de soixante ans ! Le pauvre homme !

victime des préjugés qui remontent « à l'invasion des Gaulois sénonais ! » Le pauvre homme ! victime de son esprit, de sa Pluie de bœufs ! Le pauvre homme ! victime de son libéralisme ! Le pauvre homme ! victime des républicains, victime des cléricaux ! – Non, M. Mérimée, il est parti victime de sa conscience.

Il est parti :

Parce que, sur les 1,700 feuillets enlevés à la correspondance de Peiresc, 296 ont été retrouvés chez lui ;

Parce que la lettre de Manuce, dérobée à Montpellier, a été vendue par lui le 16 avril 1846 ; Parce que sur 53 pièces (correspondance d'Hévélius), sept ont été retrouvées chez lui ; Parce que, sur les pièces estampillées volées aux archives de l'Institut, cinq pièces trouvées

chez M. Libri portent les traces d'une tentative d'effacement de l'estampille ; Parce qu'il y a tout un volume à faire, – et le volume est commencé, – du catalogue des vols

de M. Libri.

Allez dans les bagnes, allez dans les prisons, tous ces coquins-là sont tous innocents, tous martyrs d'une machination. M. Libri avait besoin d'être, comme eux, innocent et martyr. M. Mérimée lui a appris son air : à partir du 15 avril 1852, M. Libri est la victime des jésuites.

Numéro XVIII – 8 mai 1852.

ALGER. – 1849.

Notes au crayon. (suite et fin.)

La semaine a trois dimanches à Alger : le vendredi, jour férié des musulmans ; le samedi, des juifs ; le dimanche, des chrétiens. – Aujourd'hui samedi, grande exhibition de juives en grand costume. Les belles filles d'Israël ajoutent à la parure de leurs yeux magnifiques la richesse du velours, de la soie et de l'or. La jeune enfant couronne le carmin factice de sa chevelure d'un toquet conique tout chamarré de broderies d'où s'échappe un énorme gland qui égrène sur l'épaule ses fils d'or. – La femme vêtue d'une sorte d'éphod, au pectoral d'orfèvrerie, les cheveux pris dans un foulard de Tunis, qu'un nœud coquet fait retomber du sommet de la tête en pointes capricieuses. – La vieille femme, au gigantesque *sarma*, soutenant les ondes d'un monceau de gaze. – Intérieur de maison mauresque. Le rez-de-chaussée, consacré à la cage de deux escaliers, n'a de place que pour un petit vestibule et une buanderie. L'escalier algérien donne difficilement passage à une personne d'une corpulence raisonnable, et s'élève par marches de deux pieds de hauteur. Le premier, qui est à vrai dire toute la maison, a pour centre une petite cour carrée entre quatre colonnes reliées par des arceaux. Sur une galerie quadrangulaire s'ouvrent quatre portes : d'abord la chambre à coucher, qui tient toute la largeur de la façade ; au milieu de la pièce une saillie qui fait niche à l'intérieur, et moucharaby à l'extérieur, percée au retour de deux petites lucarnes qui sont la *guette* de la désœuvrée Moresque. Cette chambre est garnie de briques vernissées et recouvertes d'un épais tapis. La niche est tapissée de peau de mouton et pourvue d'une montagne de coussins. Trois glaces à cadres dorés ; un brasero en forme d'immense cratère ; une lampe annelée à trois becs ; un grand miroir à pied ; un énorme coffre historié de clous dorés ; un matelas à couvre-pieds maroquin ; une table

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

Samedi, 24 novembre.

escabeau incrustée de nacre, servant pour les repas ; quelques tasses bleues ; une cage de vingt-cinq sous, logement du canari adoré ; une étagère grossièrement enluminée de bleu et d'or, soutenant des verres à champagne, – des verres à champagne, oui vraiment, – composent tout le mobilier d'une élégante de la rue Soggemah. – La porte qui fait face à la chambre donne accès dans une pièce presque semblable, destinée au logement de la négresse qui prépare perpétuellement le *kaouak*. – À gauche est un petit cabinet à nom de cuisine entièrement dépourvu de cheminée et de fourneau. Toute la cuisine se fait sur un petit réchaud portatif en terre. – À droite, un autre cabinet, – à la porte duquel reposent toujours une paire de patins en bois. – Le second étage est entièrement pris par une terrasse entourant d'une balustrade le ciel ouvert de la cour. – Pourtant deux ou trois petites pièces, dont un petit grenier et un petit bain maure, couronnés par une seconde terrasse où l'on monte par une échelle. – Pas un carreau dans la maison ; mais en revanche un fouillis de lampes, réchauds, cafetières, d'une exécution grossière, mais tout pleins de ces contours qui ravissent l'artiste : cols allongés, panses ventrues, anses contournées, goulots évasés ; toute une mine d'inspirations pour l'orfèvre.

Lundi, 26 novembre.

Montée en zigzag au fort de l'Empereur – De là nous dominons le blanc échelonnement de la ville africaine et la rade immense et bleue. – Jusqu'à Chéragas, route cerclée de cactus et de débits. – Déjeuner au café de M. Barbillon, l'introducteur en France du caban. – De Chéragas à Staouéli, immenses landes de palmiers-nains. – Staouéli. La pose de la première pierre date de 1843. Les fondations reposent sur un lit de boulets. Le frère Fulgence nous fait les honneurs du monastère, – délicieux cloître à deux étages, encadrant un préau où de verts bananiers ressortent du blanc éblouissant des murs. Dans le jardin un ravissant recoin où l'eau d'une source alimente une végétation tropicale, peuplé de frères, dont la robe blanche, semble un bournou. – Un gracieux marabout, destiné au logement des étrangers, s'élève peu à peu sous la main d'un seul frère, architecte et maçon. – Toujours le palmier-nain, cet opiniâtre antagoniste de la mise en culture. – Dely-Ibrahim : un village de la Brie, transporté avec ses rues à angles droits et sa petite église bâtarde au milieu de massifs d'oliviers, de palmiers et palma-christi. – Retour. – Prise de Kaouah chez toutes les beautés en *a* encore inexplorées par nous : Fatma, Aïcha, Minah, Ertoutcha, Zora, *et cætera*. Toujours des yeux de la plus belle eau ; mais bien souvent des lèvres mozambiques et des nez camards ; bien souvent des dents malheureuses et presque toujours des jambes en poteaux, des pieds d'Allemandes et des gorges réclamant un tuteur. À ces défauts naturels à la race, la coquetterie de l'endroit a su ajouter des enlaidissements raffinés. Toutes ont les ongles noircis par le *hennah* ou rougis par le *sarcoun*. Quelques-unes, non contentes de se relier les sourcils par une étoile, se les rasent complètement et les remplacent par un arc charbonné. Les plus furibondes se teignent entièrement encore les pieds et les mains. – Le costume, il est vrai, vient amnistier tout cela. Les mouchoirs de Tunis sont enroulés si coquettement sur la tête ! les chemises de mousseline sont si joliment passémentées de rubans ! les tuniques si capricieusement fleuries d'or ! les foutahs étincellent si ardemment ! la babouche de Constantinople est si charmante ! l'aspect général est si gracieux, si magnifique, si séduisant ! – Au moral, fantasques, capricieuses, susceptibles à l'excès, elles changent d'humeur tous les quarts d'heure ; et dans leurs moments de folie ; vous sentez, dans leurs caresses, la griffe féline. Intelligentes au reste, presque Parisiennes d'esprit, elles savent être moqueuses. – Quelques-unes, pour arriver à ce bienheureux état de *kif* que donnent aux Européens les spiritueux défendus par Mahomet, bourrent d'imperceptibles pipes de chanvre haché. – Du reste, le hachih n'est pas leur seul mode d'enivrement. Elles prennent fort bien la pilule d'opium, avalent des *bouzagas* (fèves enivrantes), et mâchent le *madjoun* (pâte opiacée). – Le lointain bourdonnement du muezzin trouble seul le silence de la ville qui dort ; et de temps en temps quelque Arabe attardé fait saillir dans les larges ombres projetées par les voûtes la lueur rougearde d'une gigantesque lanterne en papier.

Vendredi, 30 novembre.

.....
Assis dans une barque qui repose sur la grève, devant cette mer phosphorescente, sous cette voûte bleue aux mille étoiles, dans cette atmosphère d'une nuit d'août, nous ne pouvons croire que sonne la première heure de décembre.

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

CHRONIQUE DES THÉÂTRES. FOLIES-DRAMATIQUES.

LA CHANVRIÈRE, vaudeville en 3 actes, par M. E. Plouvier.

Vous me demandez, madame, ce qu'il vous faut penser de la pièce et de notre ami Cornélius. Vraiment, madame, ce que je pense de notre ami Cornélius, je ne sais trop. Vous dirai-je qu'il se moque un peu de tout et beaucoup de lui-même, qu'il fait semblant de ne croire à rien et qu'il est prêt à croire à tout ce que vous voudrez et encore au delà ?

Holff est un Parisien qui est allé se faire mettre au monde à Heidelberg pour s'appeler Cornélius. Ceci est tout l'homme.

Cornélius lit de vieux livres et ne va pas dans le monde. À part cela, c'est un garçon comme les autres, – comme votre mari, si vous voulez. – Cornélius n'a jamais songé à s'habiller en velours rouge.

C'est Cornélius Holff qui, dans un théâtre que je ne veux pas nommer, coupait, au grand étonnement de ses voisins, l'Annuaire *des Économistes*, et le lisait.

Cornélius passe sa vie à se battre en duel avec ses opinions. Il a des cheveux blonds. C'est un mouton dans la vie privée ; mais, une fois devant une feuille de papier blanc, il se fera rompre la plume et les os pour la première idée quasi jeune qui se donnera à lui.

C'est un paradoxe bon garçon que notre ami.

Il vous chantera la bière à vous faire croire qu'il essaie tous les soirs de se rappeler Munich avec le *bok* du Grand-Balcon ; il vous aura chez lui une collection de chopes merveilleuses. De mémoire d'ami, jamais Cornélius n'a pu avaler un verre de bière ; il boit, – quand il boit, – du Bordeaux Mouton à huit francs la bouteille. Ainsi de tout.

Cornélius doit suivre la musique d'un régiment qui passe, et regarder des gamins jouer au bouchon.

L'autre jour, en passant devant la statue de Shakespeare, il lui a jeté une grosse pierre. Notez qu'il ne sortait pas de souper – ce soir-là. Eh bien, dans sa petite bibliothèque, il a la quatrième édition du Shakespeare de Steevens relié, – avec des fers dessinés de sa main, – par Lortie, un Bauzonnet de demain.

C'est un des gardes-du-corps de Courbet, n'est-ce pas ? Devinez ce qu'il a dans sa chambrette au quartier latin, sa chambrette de plain pied avec la troupe des Illusions : une mezzetinade de Watteau au crayon rouge. C'est tout son musée.

Cornélius a toujours un méchant sourire aux lèvres, et malgré lui un doux regard dans les yeux.

Enfin, madame, – comment vous dire cela ? – il se donne pour professer, vis-à-vis des femmes un peu les doctrines de l'Hassan de Musset, et il a revu – pour quelqu'un – dix-huit fois un vaudeville !

Cornélius est homme à écrire des lettres de quatre pages avec des points d'exclamation de deux lignes en deux lignes. Lui, qui chante les charmes de l'amour canaille, il n'aime guère à friper que des robes de soie. À l'apôtre des joies faciles, il faut les hauts crus du champagne, des dentelles et de l'esprit orthographié.

Cornélius Holff est le meilleur ennemi que je connaisse.

Quatre heures ! diantre ! – Madame, est-ce que vous tenez maintenant beaucoup à *la Chanvrière* ? – Non. – En ce cas, signons.

Numéro XX – 22 mai 1852.

LÉGENDES D'ARTISTES _____

UN MAÎTRE DE DANSE I

Carriole s'il en fut, que cette carriole cahin-caha, montant les côtes au petit pas, s'arrêtant d'elle-même aux cabarets, avec un attelage aux allures dormantes et tranquilles, et faisant l'étonné aux coups de fouet comme un conscrit au feu, que cette carriole qui va de Montbard à Sémur. Glaces disjointes, ressorts ne taisant aucun cahot, coussins de cette nuance velours vert-bouteille qu'on ne trouve plus qu'aux voiturins qui font le tour du Léman. C'était bien un de ces véhicules qui boudent le progrès.

Il y avait une femme, une grosse dame assez luxueuse de mise, la fille, je crois, du juge de paix de Montbard. Un chapelet à la main, elle priait et marmottait. Deux grandes anglaises blondes se balançaient autour de sa figure placide. Son fils, — un enfant de dix ans, — était assis à côté d'elle dans une pose opprimée, et, comme on dit, sage comme une image. La bonne dame était toute recueillie, toute contrite, toute béate, toute confite en ses dévotions. Seulement, à chaque gros juron suivi d'un : hu ! énergique que lançait le conducteur, elle se signait ; et je vous assure qu'elle avait fort à faire, car le conducteur interpellait le ciel comme s'il avait conduit dix ans la *Galine-Verte* de Marseille à Toulon, et de Toulon à Marseille.

Sur la banquette en face de nous, un grand jeune homme au teint pâle, aux yeux bleus, aux grandes moustaches blondes, semblait indifférent aux jurons comme aux cahots. Il avait le front haut, les tempes dégarnies ; son œil se noyait parfois et se veloutait comme l'œil des peuples slaves. La bouche était presque cachée par des moustaches ; mais parfois des sourires involontaires et intérieurs venaient relever les lèvres, qui prenaient en même temps alors je ne sais quelle douceur et quelle ironie féline. Une cravate noire, négligemment nouée, laissait tomber ses deux pointes sur un habit noir assez propre. Un pantalon brunâtre, un gilet à raies sombres complétaient le costume. Les mains étaient aristocratiquement maigres, les pieds semblaient fort petits. Le jeune homme tenait à la main une de ces pipes hongroises au fourneau grillagé de cuivre, garnies de petites perles bleues et rouges, avec une figure de Vierge sur la terre. Il la portait de temps en temps à ses lèvres, sans s'apercevoir qu'elle était éteinte. Plusieurs fois, il regarda l'enfant qui était à la dame, d'un regard comme mouillé et attendri de souvenirs.

Il se fit un grand bruit de ferraille sur le pavé, les chevaux s'arrêtèrent, la portière s'ouvrit : nous étions arrivés.

II

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

À quelques jours de là, nous étions dans un parc magnifique aux larges allées, aux ombres épandues, aux arbres centenaires qui semblent traîner sur l'herbe une robe de verdure à queue. Nous allions voir la galerie amoureuse des Gaules, tous les portraits galants de la fin du ^{xvii}e siècle, toutes ces femmes qui ont passé par l'histoire, qui ont pesé le cœur de Louis XIV, et qui sont mortes les unes à vingt ans, les autres à soixante. C'était dans ce long musée, au-dessus de ces arcades, que nous allions voir la Fontange, « belle depuis les pieds jusqu'à la tête », la statue provinciale, comme disaient les méchantes ; Mme de Maintenon, « du feu dans les yeux » ; Mme de Montespan, « le démon », et ses beaux bras ; Mlle de la Vallière, « la grâce plus belle encore que la beauté » ; et toutes les autres, les scandaleuses, les sages, les désintéressées, les capricieuses, les belles, les provocantes qui touchèrent au lit du grand roi. Toutes, elles allaient revivre, la porte ouverte, dans ce château jadis mondain, jadis bruyant, triste maintenant, les fossés presque comblés, et la

mémoire perdue de la chanson :

Que Deodatus est heureux !

Étrange coin de la France, où, la nuit, Bussy peut causer avec Alise, et les dames de Louis XIV, coiffées à *la grande chevelure*, avec le Vercingétorix !

Comme nous nous promenions en attendant le jardinier qui était allé chercher les clefs, dans une allée, assis, nous aperçûmes notre jeune homme ; nous nous saluâmes.

III

Le vicomte Boleslas P... est le fils de l'aide-major de Poniatowski. Son père, un vieillard de soixante-treize ans, de quatorze enfants qu'il avait, n'en a plus un seul auprès de lui. Les lointains mariages, la proscription, la Sibérie, la mort, lui ont fait, chaque année, un absent de plus au foyer. Boleslas fit ses études à l'école polytechnique de Saint-Pétersbourg ; singulière école où il y a un valet galonné pour dix élèves, du thé et des cigares à discrétion. Aux bals de la cour, Boleslas était toujours au nombre des favoris de l'école. Élancé, svelte, cambré, de bonne tenue et d'élégante tournure, il avait de suite été remarqué entre tous les danseurs ; et puis, Boleslas avait l'intelligence des façons françaises ; l'aide-de-camp de service la lui trouvait du moins, car il ne fit jamais subir au jeune Polonais la petite répétition d'usage avec ses camarades, le matin des fêtes impériales. « Si la princesse *** passe de ce côté, comment saluerez-vous ? — Si le prince *** vous adresse la parole, comment répondrez-vous ? » Et croyez qu'on ne la disait pas malheureuse, celle-là dont P... prenait la main quand sonnaient les premiers accords de la danse nationale. — Après Février, la Pologne prussienne se soulève. Le Polonais y court. Il sert trois mois sous les ordres de Microlawski. Blessé, fait prisonnier, il est, avec quatre amis, enfermé à Dantzig. À la veille d'être livrés à la Russie, tous les cinq mettent leurs noms dans un chapeau. On tire un des noms : la sentinelle se présente, le nom sortant lui coupe la jugulaire. La prison donnait sur la Baltique : P... se jette et fait deux lieues à la nage. Il retrouve deux de ses compagnons à Kœnigsberg. De là ils gagnent Berlin. Une voiture, payée de leur dernier sou, les conduit à Bâle. De Bâle ils viennent à Paris, à pied, et dépensent 13 francs pour leur voyage à eux trois. À Paris, P... se loge quatre mois rue du Foin-Saint-Jacques, et mange pour huit sous par jour dans un cabaret. Malade, P... fait une demande de vingt francs à la Société de secours Polonaise. Le Prince C..., à qui la liste tomba sous les yeux, reconnut le nom. Il écrivit aussitôt à un compatriote de P..., professeur au collège de Sémur.

Le vicomte devint répétiteur de mathématiques.

Un soir, sa porte fut brusquement ébranlée ; il ouvrit et reçut dans ses bras un proscrit comme lui, un ami d'enfance, que la faim et la misère poussaient au hasard à travers la France. Ce fut un joyeux repas, des souvenirs de la famille et de la patrie perdues, de longues causeries dans le lit partagé ; mais, quand le voyageur, fatigué d'une longue journée de marche, s'endormit, Boleslas chercha longtemps dans sa tête les moyens de continuer l'hospitalité à cet ami mourant de la gastrite. Il chercha longtemps. Alors, dans un demi-rêve, il revit la salle d'or du Palais d'hiver, les belles nuits de Pétersbourg, cette nuit surtout où le portique à l'Italienne du palais Michel brillait illuminé, où l'empereur lui fit conduire la mazourke polonaise dans les galeries resplendissantes de

glaces, dans les galeries toutes vertes de bananiers ; il se revit, menant par tout le palais la procession immense d'uniformes d'or et de robes de gaze, dans l'étonnement des Géorgiennes et des Kirguises au bonnet pointu ! — Sachant à peine le français, dès le lendemain, il eut le courage de copier sur un manuel de danse toutes les figures et d'apprendre par cœur toutes les recommandations chorégraphiques : *les pointes en dehors, tour sur place, arrondissez les coudes*, etc. Ce tour de force accompli, il ne lui manquait plus qu'une chose pour pouvoir donner des leçons : un habit noir. P... vendit une précieuse petite bourse à mailles d'argent, cher souvenir de sa mère, souvenir qu'il avait fait jusque-là respecter à toutes ses misères. — C'était cet habit noir que nous avions vu à P... dans la voiture.

Ainsi contait le persécuté de la Russie chez l'exilé du roi de France. Le jardinier revint : M. de

Sarcus avait emporté les clefs.

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

Numéro XXII – 5 juin 1852. À MM. LES RÉDACTEURS DE L'ÉCLAIR.

Messieurs, On lit dans les grands journaux de la semaine dernière :

« M. Alfred de Musset vient d'être reçu à L'Académie française, « M. Nisard lui a répondu. « M. Alfred de Musset a fait l'éloge de M. Dupaty, « M. Nisard a fait l'éloge de M. Alfred de Musset. »

Permettez-nous de protester, dans votre estimable journal, contre ce *canard*, dont nous n'avons pas besoin de dire toute l'in vraisemblance.

MARDOCHE, FANTASIO, JACQUES ROLLA. Nous nous empressons de faire droit à cette réclamation.

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

CHRONIQUE DES THÉÂTRES. GYMNASÉ. UN SOUFFLET N'EST JAMAIS PERDU, vaudeville en un acte par M. Bayard. 20 degrés centigrades. – Serre chaude. **VAUDEVILLE.** LA MAÎTRESSE D'HIVER ET LA MAÎTRESSE D'ÉTÉ, vaudeville en cinq actes, par MM. Clairville et J. Cordier. 25 degrés cent. – Vers à soie. **VARIÉTÉS.**

MADAME DIOGÈNE, vaudeville en un acte, par M. Desarbres. 35 degrés cent. – Bains ordinaires.

AMBIGU-COMIQUE.

CROQUEMITAINE, drame en six actes, par MM. Max de Revel et Humbert. 45 degrés cent. – Chaleur humaine. **PALAIS-ROYAL.** LES COULISSES DE LA VIE, vaudeville en cinq actes, par MM. Dumanoir et Clairville. 50 degrés cent. – Sénégal.

La pièce de M. Bayard étant la plus fraîche de la semaine, nous la recommandons à nos abonnés.

Numéro XXIV – 19 juin 1852. MADAME DU NOYER.

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

Numéro XXIII – 12 juin 1852. CHRONIQUE DES THÉÂTRES.

VARIÉTÉS.

LES FEMMES DE GAVARNI, Vaudeville en cinq actes, par MM. Barrière, de Courcelles et Beauvallet.

La semaine dernière, MM. Barrière, de Courcelles et Beauvallet ont donné rendez-vous aux femmes de Gavarni au théâtre des Variétés. Les femmes de Gavarni ne sont pas venues. Le public a sifflé.

« Et que dit le bonhomme Métra ? » disait le roi Louis XVI, en se promenant à Versailles.

« Et que dit votre bonhomme Métra ? » demande-t-on à chaque siècle, quelque nom qu'ait son Métra, quelque forme qu'ait sa correspondance secrète : Lettres, Mémoires, Romans, Mme de Sévigné, Brantôme ou Pétrone.

Les anecdotes sont les indiscretions de l'histoire. C'est Clio à son petit lever. La Muse, avant de donner audience aux grands événements, à toutes les choses officielles d'une époque, avant de relever l'état civil d'une nation, avant d'aller au grave et au sérieux de la vie publique de l'humanité ; les levers et couchers d'empires, les discordes populaires, les armées victorieuses, le forum, le palais,

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

les camps ; la Muse est femme : Diogène Laerce la repose de Thucydide. Elle accueille tous et toutes, pourvu qu'on sache et qu'on dise. Elle a sa cour de conteurs qui écrivent au pied de son lit, et qu'elle s'oublie parfois à applaudir comme de grands historiens : Saint-Simon sort de chez elle par la porte où sortit le gazetier Loret.

Alors, à l'encouragement de ses sourires, l'Anecdote va jupe courte, trottant menu, tournure leste ; l'Anecdote va et court et se glisse. Elle se penche pour mieux entendre, elle monte sur les chaises pour mieux voir ; elle va dans les coulisses, elle voit allumer les chandelles de toutes les tragédies ; elle entre partout, elle lève tous les toits ; elle sait le dessous des masques, le dessous des cartes, le dedans des alcôves ; elle est accueillie partout, parce qu'elle est une médisante ; elle est puissante déjà, parce qu'elle sera la Presse. L'Anecdote ! sorte de bouche de bronze, à la façon de Paris, où l'on jette la vérité en riant !

« Les plus haultz et les plus glorieux exploits ne sont pas toujours ceulx qui monstrent mieulx le vice ou la vertu de l'homme. Ains bien souvent une légère chose, une parole ou un jeu, mettent plus clairement en évidence le naturel des personnes, que ne font pas des défaictes où il sera demouré dix mille hommes morts, ne les grosses batailles, ne les prises de villes par siege ou par assault. » — À la fin du XVII^e siècle, bien avant Métra, bien avant Bachaumont, une femme lut cette phrase de Plutarque, et la retint.

Les *Lettres historiques et galantes* de Mme Du Noyer sont toutes pleines de ces riens précieux dont le biographe de Chéronée aimait à faire moisson. « Elle les a remplies. — dit un livre de 1769. — de tout ce qu'elle a vu, de tout ce qu'elle a sçu. » Les nouvelles de la cour, les bruits de la ville, les scandales déjà éclatants du théâtre, Mme Du Noyer a une oreille pour tout voir. Elle conte le dernier bout-rimé et le dernier adultère, ce que dit le roi, ce *soleil encapuchonné*, ce que fait Mme de Maintenon. Tous les grands personnages du grand siècle passent devant son crayon léger, sans se donner la peine de poser pour lui ; c'est le déshabillé de Versailles, déshabillé parfois cynique, toujours curieux. Les allures du monde d'alors, les habitudes de la société, les chansons qui courent sous le manteau, les causes microscopiques de grands évènements, des détails à la l'Estoile ; une histoire de cœur venant dans tout ce caquetage, une page comme un dessin d'Hogarth brochant là-dessus, des drames comme la *Mademoiselle de Scudéry* d'Hoffmann, les nouvelles de l'armée, si on se bat, les bulletins de la mode, qu'on se batte ou non ; tout cela défile, pêle-mêle, une nouvelle poussant l'autre, dans cet amusant *Courrier de Paris* !

Aujourd'hui Mme Du Noyer est allée voir se baigner à la porte Saint-Bernard. — Vous vous rappelez la phrase de La Bruyère sur les baigneurs et les curieuses ; tous les carrosses du Cours peuplaient le bord de l'eau, et autour des tentes ce n'étaient que dieux marins des plus haut nommés et impures des plus célèbres. Les deux *Loisons* ne manquaient à la fête, comme bien vous pensez ; comme bien vous pensez, le duc de Chartres gardait la tente des jolies demoiselles. Insultées par une femme de robin, Mme Du Noyer les a entendues crier : « À moi, monsieur, voyez comme on nous traite ! — Mesdames, a répondu le duc, je veux bien partager vos plaisirs, mais non pas vos querelles. » Demain, Mme Du Noyer ira à la chapelle de Versailles, et verra le roi, monseigneur le duc de Bourgogne, la princesse de Conti, et tout le reste de la famille royale. Demain, elle verra le roi, au sortir de table, partir pour Marly, et Mme de Maintenon, « habillée d'un damas de feuille-morte tout uni, coiffée en battant-l'œil, et n'ayant pour toute parure qu'une croix de quatre diamants, pendue à son cou, la seule chose à quoi l'on ait donné son nom, se placer dans le fond du carrosse, à côté du roi, prendre ses lunettes et se mettre à travailler à un morceau de tapisserie. » Mme Du Noyer aura rendu visite hier à Mlle de Scudéry : elles auront causé ensemble de l'abbé Fléchier, leur ami commun. Elle l'aura toujours trouvée la même pour l'esprit ; mais, hélas ! de cette dixième muse, le temps a fait comme une *sibylle Cumée*, à laquelle quatre-vingt-douze ans n'ont plus laissé que la parole. Clélie est sourde, et deux ou trois demoiselles lui passent à tout moment des papiers où elles ont griffonné tout ce qu'on vient de lui dire. Mme Du Noyer vous nommera les actrices qui appartiennent à la maison du roi ; et c'est sa plume indiscreète que quatre-

vingt ans plus tard, au temps des Beaumetil, des Guimard, des Darcy, des Hingel, des Arnout, ramassera *le Gazetier cuirassé*. « C'est la Raisin, chuchote Mme Du Noyer, qui a supplanté la marquise du Rourc auprès de Monseigneur ; le duc de Valentinois a pris la petite du Fort de l'Opéra ; le grand-prieur et Fanchon

Moreau donnent à souper aux gens de condition à Clichy ; la Florence trompe le duc de Chartres au profit du petit baron. » Mme Du Noyer saura d'original qu'un curé a harangué le duc d'Anjou devenu roi d'Espagne, de ce Noël naïf :

Tous les bourgeois de Chartre et ceux de Montlhéry, Mènent fort grande joye cette journée-ici ; Petit-fils de Louis, que Dieu vous accompagne,

Et qu'un prince si bon, don, don, Cent ans et par delà, la, la Règne dedans l'Espagne.

Que Fénelon soit persécuté, enlevé au duc de Bourgogne, condamné en cour de Rome, en 1699, après avoir été élevé à l'archevêché de Cambrai, en 1695, condamné pour un livre qui, des années, avait circulé dans le royaume sans entraves, sans poursuites, condamné pour la cause d'une vieille amie que Mme de Maintenon avait tirée de prison, et fait asseoir à la table de Saint-Cyr, Mme Du Noyer vous dira le pourquoi humain de ce revirement. Il ne suffisait plus à Mme de Maintenon que le roi se rendît tous les jours dans sa chambre, y restât jusqu'à dix heures, jusqu'à son souper ; il ne lui suffisait plus que le roi reçût chez elle M. de Pont-Chartrain ; il ne lui suffisait plus qu'à chaque proposition du contrôleur-général des finances, le roi se tournât de son côté pendant qu'elle filait, et lui demandât : « Que dites-vous à cela, madame ? » Elle voulait être reine déclarée. Le père La Chaise était alors confesseur du roi ; homme fin, sachant le jeu de la cour, et n'ignorant pas qu'il est des circonstances où il est dangereux d'avoir un avis. Mme de Maintenon, dans un quart d'heure de tendresse, obtint du roi qu'il consulterait son confesseur. Le père La Chaise feignit une modestie de casuiste et se fit charger par le roi d'aller chercher M. de Fénelon. M. de Fénelon, en entrant dans le cabinet du roi se jeta à ses pieds, et lui représenta « que la bizarrerie d'un pareil éclat lui feroit plus de tort dans la postérité qu'il n'en recueillerait de douceurs pendant sa vie. » Le roi avait promis de ne pas trahir le donneur d'avis. Mme de Maintenon eut bien vite raison de la promesse de son amant. M. de Meaux, jaloux qu'on ne lui eût pas confié l'éducation du duc de Bourgogne, se trouva à point pour la vengeance.

Voulez-vous quelques silhouettes de la cour ? N'en déplaise à Voltaire, Mme Du Noyer savait assez bien ses personnages. Le duc de Bourgogne est sombre et dévot ; le duc de Berri est gai et tout plein « de saillies les plus plaisantes du monde ; Mme la duchesse de Bourgogne aime extrêmement la danse, et on la lui laisse aimer pour qu'elle n'aime pas autre chose. Elle aime aussi le vin et la table, et après boire elle fait de charmants vers qui ne respectent ni le roi, ni son mari, ni ses belles-sœurs, ni la décence, ni personne au monde. » Sur le carillon, *Orléans, Boisgenci*, lorsque Mme de *Florensac* accoucha, et qu'une personne demanda tout bas à Mme la duchesse, qui elle croyait qui fût le père de cet enfant, elle chanta en faisant dandiner un tabouret avec son pied :

Monseigneur, le Conti,

Le petit duc mon mari, Tant d'autres là, tant d'autres ici, Tant d'autres.

Pour le roi Jacques sur l'air de *Lampons* :

À Jacques, disoit Louis, À Jacques, disoit Louis, De Galles est-il votre fils ? De Galles est-il votre fils ? Oui, dit-il, ne vous déplaît, Comme vous de Louis treize, Lampons, lampons.

Voici les vers qu'elle improvisa en frappant, avec Mme la duchesse, Mme de Chartres, Mme de Conti, et trois autres *filles de l'amour*, à la porte de la chambre de Mme de Maintenon où le roi se trouvait :

Et encore ceux-ci :

Nous sommes demi-douzaine Qui avons passé quinze ans, Nous valons bien la peine Qu'on nous mette dedans.

Ouvrez-nous donc, c'est l'amour qui nous mène, Nous sommes ses enfants :

Ouvrez-nous donc, nous valons bien la peine Qu'on nous mette dedans.

Il faut se réjouir, François, Et chanter tous à haute voix, Que Dieu bénisse la besogne De M. le duc de Bourgogne. Il est bien jeune, Dieu merci, Et madame sa femme aussi : Bonne sera donc la besogne De M. le duc de Bourgogne. Content sera le grand papa, Et de tout son cœur en rira Quand il verra de la besogne De M. le duc de Bourgogne.

Elle est gaie, elle est folle, elle est vive ; elle rit au nez de l'étiquette ; elle reçoit l'évêque de Metz en chantant à tue-tête :

Faites décrotter vos souliers, Monsieur l'abbé.

C'est la seule joie épanouie en ce pays de la cour, si triste maintenant : le roi est vieux, Monseigneur est à la chasse, le duc de Bourgogne à la messe. Aussi comme le roi la choie, la caresse ! comme il la gâte ! comme il est clément à ses espiègeries ! Comme il apprécie ses trésors de vivacité ! comme il se repose d'être roi à ses séances de mimique, où la petite duchesse amène devant lui, hommes et femmes, toutes les marionnettes de Versailles, tels que la méchante les a vus, difformes de corps, difformes d'esprit, faisant la voix et le geste, et faisant ridicule tout le monde, et son mari d'abord ! C'est encore la duchesse de Bourgogne à sa Vacherie de Trianon, que vient de lui donner son père pour une soirée de rire, affolée à traire les vaches, à battre le beurre, comme une Marie-Antoinette.

Après les princes et les princesses, voilà les ministres et l'histoire des deux filles du marquis d'Alègre.

Le marquis d'Alègre avait deux filles. La première fut mariée à M. de Seignelay. Ce mariage, sollicité par M. Colbert, favorisé par le roi, consenti à grand'peine par la famille, qui savait les habitudes brutales du fils du ministre, tourna mal. Comme M. de Seignelay était un matin à la toilette de sa femme, il jeta sa perruque sur sa toilette et renversa quelque boîte à mouches. Mme de Seignelay repoussa la perruque, qui tomba à terre. Le mari donna un soufflet à sa femme. Le roi, en mariant Mlle Alègre, lui avait recommandé de se plaindre à lui au moindre sujet de plainte que lui donnerait son futur époux. Informé du soufflet, il fit venir M. Colbert, et lui fit des reproches de la conduite de son fils. Au sortir de chez le roi, M. Colbert alla trouver M. de Seignelay « et le régala de quelques coups de bâton. » Mme de Seignelay, qui était grosse, prise de saisissement, fit une fausse couche qui l'emporta. — L'autre fille du marquis d'Alègre avait été mariée à M. de Barbezieux. Victime d'une des galanteries de ce ministre à bonnes fortunes, M. le duc d'Elbeuf fit la cour à Mme de Barbezieux. L'histoire ne dit pas si Mme de Barbezieux se prêta à la vengeance. Mais, malgré l'assurance que le duc d'Elbeuf donna au roi « qu'il ne s'étoit rien passé entre Mme de Barbezieux et lui qui pût alarmer la plus sévère vertu, » M. de Barbezieux empoisonna sa femme. Avertie par la femme de chambre qui lui apportait le bouillon, Mme de Barbezieux n'avalait que la moitié du poison, et tomba en langueur. Le marquis d'Alègre, qui fit part au roi de ses soupçons, reçut de lui cette réponse, « que, puisque M. de Barbezieux étoit à son service, on ne pouvoit pas le croire capable d'un crime comme celui dont il venoit l'accuser. »

(La suite au prochain numéro.)

CHRONIQUE DES THÉÂTRES. PORTE-SAINT-MARTIN.

LES NUITS DE LA SEINE, mélodrame en cinq actes et neuf tableaux ; — LE PROFESSEUR DE LANGUE VERTE, prologue, par M. Marc Fournier.

Ô Seine ! ô naïades heureuses de Paris et d'Asnières ! naïades qui avez vu Gavarni dîner chez la mère Laroche, — la mère Laroche, dynastie caverneuse comme les burgraves d'Hugo ; qui avez vu Eugène Sue commencer son Île des ravageurs à la Maison Rouge ; naïades, qu'ont éveillées si souvent les refrains de la Marie Michon ; naïades, qui baignez de votre onde Gastal, le restaurant de

la *Grande-Girafe*, et Gaspard Gorisse, le *Rendez-vous de la Marine* ! divinités mouillées qui contez dans vos palais de cristal, les amours fleuries du canotier !

Ô Seine ! toi qui baignes l'Hôtel-Dieu, la Morgue et le Bas-Meudon, — sois ma muse ! Les nuits de la Seine ! — Ah ! dites, n'avez-vous pas, en juillet, plié les rames fatiguées, sous le ciel garni d'étoiles, pour laisser voguer la yole sous le berceau des saules, sur l'eau sombre, sous les feuillages noirs ? À peine une lanterne était à votre proue ; et la yole descendait les îles, frôlant les herbes doucement froissées, allant à l'aventure, tout le long, tout le long de l'eau. Dites, n'avez-vous pas, ainsi portés par le courant, rêvé une heure ou deux, dans le silence de la rivière endormie, dans le clair du ciel allumé, — rêvé deux à deux ?

Et, tout d'abord, déclarons par-devant le public le drame de M. Fournier le plus amusant drame de toute la saison dramatique.

C'est la rue aux Fèves au bord de l'eau ; l'ogresse, et le chourineur, et le maître d'école, occupés à pêcher à la main ce qui passe, épaves ou cadavres. Les *lariflas* d'un canot font invasion dans l'argot du bouge riverain ; et les filles de l'Opéra de l'équipe du *Belzébuth* viennent danser une chacone, au pied levé, dans le club des écumeurs d'eau douce. Mélodrame *formidolose*, à changements de vues, de costumes, d'incidents ! L'intérêt y court la poste ; les larmes et le rire y font tapage ; les coquins y crient comme une majorité ; les crimes s'y bousculent ; les dévouements prennent les gueuseries au collet et tiennent bon. C'est une mêlée, un brouhaha, un salon, un tapis-franc, des noyades, une folie, et des bâtards à ne pas dormir de huit jours si vous êtes marié.

« L'ouverture doit être l'idée de la pièce entière, » disait, l'an 1737, un pauvre Allemand, M. Scheibe, qui a essayé de composer « des symphonies adaptées au sujet de Polyeucte et Mithridate. »

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

Ah ! brave monsieur Scheibe, notre ouverture à notre tragédie n'est pas faite « pour affaiblir l'intérêt du spectateur. » *Le Professeur de la langue verte*, voilà comme elle s'appelle, notre ouverture, digne monsieur Scheibe !

Franchement, monsieur Fournier, votre pièce arrive à temps pour nous faire bonne bouche, après tous ces ennuis qui furent des succès : *Marianne*, le *Château de Grantier*, etc., drames où l'on pleurait, je crois, sur la foi du feuilleton, les plus ennuyeux drames que j'aie vus, — où vous aviez toujours un voisin pour vous dire : Mais, monsieur, c'est littéraire !

Esquissons les personnages, si vous voulez bien, ami lecteur. Roncevaux est un coquin, mais coquin ayant du linge, presque un nom ; ayant mangé l'argent de sa femme, couru tous les tapis verts d'Allemagne ; ayant piqué trente mille cartes pour bizeauter le hasard, et n'ayant pas réussi ; drôle sans le sou, scélérat à jeun et qui a faim, un larron de science et de talent au reste ; voleur toujours, et tueur si l'occasion l'en prie un peu ; sorte de mauvais dieu qui fait la fatalité dans la pièce. François, dit le Mariolle, est un autre coquin, *cunctator* celui-là, coquin expectatif, Jocrisse à deux faces, un espion niais, comme le Jocrisse du *Juif Errant*. C'est Poussier, un brave homme manqué, qui a la manie de se bâtir une maison avec tout ce qu'il trouve, un moellon ou un billet de banque ! un cœur d'or fourvoyé en mauvaise compagnie ; Poussier, qui fera du mal sans le savoir, et du bien sans le vouloir ; bête plutôt qu'homme ; des instincts plutôt que des sentiments. C'est Mme de Flavignan : « Je n'ai vécu que par l'amour ! » disait Mlle de Lespinasse ; Mme de Flavignan, l'épouse de Roncevaux, l'amante du général de Flavignan ; pauvre femme, ballottée par toute la pièce, mère à qui l'on vole ses enfants, épouse que son mari veut faire *chanter*, puis, folle et la tête perdue de tant de chutes dans la boue, de tant de déchirements de cœur, folle, descendant à pas lents les escaliers comme une statue de marbre, sans regard, le cœur froid comme un mort, faisant du filet chez des pêcheurs, devenue la Filoche et ne sachant plus rien d'elle-même. C'est à côté d'elle, et la réconfortant par-ci par-là, la Grignotte, une sœur, comme type, du Poussier ; bonne femme du peuple, dépaysée, elle aussi, dans cette caverne, et qui voudrait bien se ranger pour placer honnêtement à la caisse d'épargne. C'est Frise-Linotte, le gamin, Frise-Linotte, le voyou :

Au corps chétif, au teint jaune comme un vieux sou ;

Frise-Linotte, un bon garçon en herbe, ayant le cœur sur la main et la colère au bout des doigts ; sachant la savate de naissance, enfant de Paris, né d'un pavé, bercé par une femme qui passait, le Bixiou des éventaires ; un trésor de pitié en somme que ce Frise-Linotte ; et s'il ne repêche pas les vicomtes, comme son aîné le Gamin de Paris, empêchant du moins qu'on ne les jette à l'eau ; le gamin des révolutions et des drames, leste, pétillant, généreux... comme un voleur ! — Puis, au-dessus de cela, rayonnant comme deux probités, de Flavignan et Renaud : Renaud, un Cambronne inédit, bon serviteur, bon soldat ; Flavignan, un Ajax de tribune, un général Foy !

Mêlez tout ça et ce que je ne dis pas ; mêlez-le avec la science et l'entente de M. Fournier ; mettez Roncevaux aux prises avec Flavignan ; logez la folie chez le crime ; séparez les enfants de la mère ; amoncellez les catastrophes, les déshonneurs, les ruines et les misères ; puis faites crouler une maison, écrasez Roncevaux ; habillez Tortillard en Providence ; rendez les enfants à la mère, et la mère à la raison ; — et vous aurez un excellent gros drame qui ne volera ni son succès, ni l'argent des gens qui iront constater le succès.

Hélas ! oui, on est bien loin de ce temps où le bonhomme d'Aubignac écrivait : « La *Théodore* de M. Corneille n'a pas eu tout le succès, ni toute l'approbation qu'elle méritait. C'est une pièce dont la constitution est très-ingénieuse, où l'intrigue est bien conduite et bien variée, où ce que l'histoire donne est fort bien manié, où les changements sont fort judicieux. Mais parce que le théâtre tourne sur la prostitution, le sujet n'en a pu plaire. » Pour une petite horreur ! — nos ancêtres étaient bien virginaux !

Roncevaux-Brignon, de Flavignan-Drouville, de Romany-Luguet, Mme de Flavignan-Mme Laurent, la Grignotte-Mme Bligny ; acteurs et actrices ont été bons, très-bons ; mieux que cela, ils ont joué d'ensemble. Chéri-Louis a fait de Renaud une création. Colbrun a dit un : Alfred ! pas de gestes ! qui a électrisé le cintre. Quant à Boutin, nous l'avons acclamé dans le rôle de Pailleux. Dans

le rôle de Poussier, il a encore été merveilleux de vrai et d'art. Il a des gestes, des manières de marcher, des tonalités magnifiques. Vous verrez que dans deux ans, le paradoxe : Boutin est un des premiers acteurs de Paris ! courra la critique comme une trivialité.

Bon pour cent représentations.

Numéro XXV – 26 juin 1852.

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

LÉGENDES D'ARTISTES. UNE REVENDEUSE.

En remontant la rue qui débouche sur le pont de la Saône à Mâcon, vous trouvez à gauche une vieille maison en bois. — La maison est trouée de petites fenêtres carrées qui bâillent, étranglées, pendant deux étages, entre des colonnettes cannelées, striées, imbriquées, losangées, rubannées, chacune d'un dessin différent du dessin de sa voisine. Sur les colonnettes s'appuient des frises peuplées de satyres et de femmes nues, celles-ci attaquant ceux-là à travers des guirlandes de fleurs en ronde-bosse, — naïve interprétation mythologique, que les Mâconnaises ne peuvent regarder qu'en échappade. — Quelques petites lucarnes aux toits pointus, sans volets, laissent entrer au grenier le vent l'hiver, le soleil l'été. Le bois, qui a vieilli et pris les teintes rubiacées de l'acajou, est marqueté d'écriteaux numérotant toutes les industries qui se sont casernées dans cette gigantesque façade de bahut. Une tripière, un chaudronnier, un marchand de cartons, une fruitière, une blanchisseuse, se sont établis entre les piliers de bois. Les mous rose-rouge, les malles de carton aux arabesques jaunes, où les filles de la campagne apportent leur bagage quand elles viennent à Paris entrer en service, les linges blancs, les camisoles foncées, pendues comme une enseigne au-dessus des cuvées de savon, les carottes, les potirons éventrés, les chaudronneries cuivrées ou toutes noires de fumée, tout cela fait un tapage de tons sales et de devantures guenilleuses au pied de la maison de bois. Entre la tripière et le cartonnier, à une fenêtre toujours hermétiquement fermée dont une

persienne est rabattue et l'autre seulement entr'ouverte, vous apercevez, sur le rebord de la fenêtre, quelques poteries de Chine ébréchées ; vous apercevez, collée à la vitre, une feuille de papier sur laquelle est écrit : *Madame Javet, marchande en vieux*, et dans le fond de la pièce, obscurée des scintillements de vieil or, et comme dans un kaléidoscope plein d'ombres, les mille couleurs de quelque chose pendu aux murs. Que si l'amour du rococo vous fait pousser une porte à côté de la fenêtre, vous entrez de plain-pied dans le domaine sombre et fantastique de Goya.

Dans la demi-nuit, au milieu de laquelle jouait une étroite filtrée de lumière, juchée plutôt qu'assise sur un grand coffre semblable à ceux des Moresques, apparaissait dans le rayon lumineux une vieille petite femme vêtue, des pieds à la tête, de noir, et propre comme pourrait l'être une sorcière hollandaise. Deux mèches grises couraient sous le madras autour de tempes desséchées ; ses yeux sans couleur s'éveillaient parfois comme les yeux d'un fiévreux ; ses sourcils étaient mitan blancs, mitan noirs. Elle n'avait pas de lèvres. Elle était ainsi, tricotant un bas de laine noir, et talonnant son coffre, la diabolique petite créature !

— Que veulent ces messieurs ? — Elle avait déjà fiché son épingle à tricoter dans ses cheveux, et était déjà au bas de son coffre.

Elle nous fit voir, en trottinant de ci, de là, comme une souris, des fragments de retable en bois doré, bon nombre de saints dépossédés de leur nez, un gilet pailleté d'argent qu'elle attribuait à Louis XV, un torse d'une vierge du XII^e siècle au bouton du sein saillant de la robe, des pendules de Boule délabrées, de petits calvaires en *chenille* magnifiquement encadrés ; puis, en nous tendant un petit plat de faïence : Un Bernard Palissy ! — nous dit-elle. Nous sourîmes. — Tous les Bernard Palissy, madame Javet, ont un craquelé... — Ah ! vous savez cela ? — Elle jeta le plat sur un paquet

de hardes, décrocha un tableau, ouvrit une armoire, et nous présenta un coquetier, charmant enroulement de plantes grimpantes, signées, de la grâce du goût, du faire de l'admirable « inventeur des rustiques figulines du Roy. » — Combien en voulez-vous ? — Et ça ? — fit-elle sans nous répondre, en fouillant dans ce petit coin où nous entrevoyions une dizaine de merveilles respectées des siècles, la fine fleur de la curiosité, dix bijoux de l'Art ! — Et ça ? — C'était une assiette de cristal de roche aux chiffres d'Henri II. — Et ça encore ? — Un étui en émail de Saxe, à semis de tulipes, enchâssé dans quatre baguettes de vermeil, tombé de la poche d'une reine le jour d'une révolution. Elle épiait de l'œil les objets dans nos mains ; elle les suivait, elle avançait à tous moments vers eux ses doigts crochus. Nous demandâmes le prix de quelques-uns. Elle nous fit des prix fabuleux ; elle semblait heureuse de nous les voir admirer, inquiète de nous les voir tenir. Nous marchandions longuement, elle nous remontrant, nous retirant les mirolifiques, les replaçant, puis voulant refermer son armoire, et nous jetant le regard du libraire espagnol qui tua l'amateur qui venait de lui acheter son plus précieux livre. Nous lui offrîmes enfin de son étui le prix qu'elle voulait. Elle toussa, prit l'étui, l'ouvrit, le retourna. — Je me suis trompée, j'avais oublié. Il est vendu de ce matin. Vous aimez la dentelle ? — fit la singulière femme, en faisant disparaître l'étui ; et, sans nous donner le temps de répondre, elle ouvrit le coffre sur lequel elle était assise, et fouillant, à pleines mains, elle retirait des merveilles arachnéennes. — Mes dentelles ! — disait-elle. — Hein ! messieurs, elles sont belles ? — J'ai un fils ; — voyez ce *picot-là* ! — Mon petit l'Éveillot, un gamin de dix ans. — Allons ! venez un peu au jour, mesdemoiselles ! anciennes, messieurs, tout cela ! — L'Éveillot ! Il va bien, cet enfant-là ! Je lui ai acheté un pantalon blanc ; il sert la messe dans tous les couvents d'ici et des environs, et quand il revient, il me dit ce qu'a la nappe d'autel, combien d'aunes, et s'il y a des trous, si on peut la repiquer. Il aime les dentelles, l'Éveillot. — Tenez, j'ai attendu dix ans une mort pour avoir cette gueuse de valenciennes-là ! — Il est comme sa mère. — La guipure, les dentelles de Venise, de Gênes, les beaux points d'Alençon du XVIII^e siècle, les malines brodées, les réseaux microscopiques de Bruxelles passaient sous nos yeux ; la marchande s'exaltait et se grisait à parler tracé, bride, couchure, bouclure, rempli, mode, points gaze, mignon, brode. — Vous ne savez pas ce que c'est, vous autres ! Je me relève la nuit pour les voir ! — et elle déployait les dentelles, les déroulait des cartons bleus, les montrait au jour, les jetait l'une sur l'autre, les entassait, les mêlait, leur riait, leur souriait ! Elle sortait toutes ces richesses comme du fond d'une caisse magique ne s'épuisant jamais, et les plus belles et les plus magnifiques

venant les dernières.

Enfin elle retire une jupe semblable à cette triomphante jupe de Marie de Médicis que possède le marquis de L'E.... De cette jupe, Mme de Lamartine avait offert quinze cents francs ; et des grandes dames du département des mille et des douze cents. Il y a longtemps, au reste, que les Mâconnaises aiment la dentelle. La chronique du pays raconte qu'à l'entrée de Charles IX, le père Émot, gardien des Cordeliers, fut envoyé près du roi, réclamer certaine nappe d'autel manquant à son couvent. Il trouva, en entrant chez le roi, Mme de Tavannes parée des ornements de la sacristie, dont son mari, gouverneur de la ville, lui avait fait don. « Le pauvre moine se mit d'abord à genoux devant madame, et dit hautement que l'on ne fût pas surpris de l'honneur qu'il rendait à cette vertugale, puisqu'elle était faite d'une nappe qui avait servi si souvent à l'office divin. » La dame, en colère, lui appliqua un soufflet ; le roi rit ; les réclamations en restèrent là.

Et la marchande causait avec nous de l'hôtel Bullion et des collections particulières, comme pourrait en causer Gansberg ou Manheim. Des *Lucca della Robia* de M. R... aux bijoux de la Renaissance de M. de B... elle savait par cœur tout le Paris amateur.

— Et M. Sauvageot, madame Javet ? — Une jolie collection. C'est dommage qu'il lui manque... — Elle s'arrêta et regarda en face.

— Oh ! rien, rien, reprit-elle. Comme nous sortions et que nous regardions encore la maison de bois : — Elle n'est pas dans l'alignement, — entendîmes-nous derrière nous. Nous nous retournâmes. Un membre du conseil général de Saône-et-Loire de notre connaissance nous tendait une cordiale poignée de main.

— Ah ! tenez, puisque vous aimez les antiquités, il faut que je vous mène chez une vieille dame qui demeure juste en face, Mme L.... — Mme L nous promena à travers trois pièces remplies d'orfèvrerie, de ferronnerie, de marqueterie, de verrerie, d'ivoires, de Saxe, de Sèvres, de Faenza ; nous ne regardâmes qu'un petit chef-d'œuvre de la serrurerie du XVI^e siècle, — *une souricière* — unique.

La mère Javet nous guettait sur sa porte. — Vous avez-vu ? — nous dit-elle. — Quoi ? — La souricière, la souricière, — reprit-elle deux ou trois fois en hochant la tête. Quelques jours après, nous allions faire nos adieux à Mme L... et à sa collection. Le marché se

tenait dans la rue. Les bœufs du Charolais traînaient pesamment leurs charrettes. Les Mâconnaises, avec leurs petits puffs noirs sur le côté de la tête, et leurs chapelets d'oignons rouges pendus aux bras, criaient et riaient. On nous frappa sur l'épaule. — Mme L... est très-malade, — nous dit le monsieur qui nous avait introduits chez elle. — Elle a fait une chute avant-hier en voulant épousseter ses diables d'étagères !

Nous étions à la porte de Mme Javet. Nous entrâmes. Elle était à sa fenêtre et ne se retourna pas. Il y avait près d'elle un charmant petit bonhomme aux cheveux blonds frisés, qui se haussait sur les pieds et tambourinait des doigts sur les vitres, recommençant sa chanson à mesure qu'elle finissait :

Grand papa va mourir, J'aurai sa belle tasse bleue
Qui est sur sa cheminée.

La marchande, le cou tendu, était collée à la vitre, et son regard fixe allait de la fenêtre de la malade au bout de la rue. Nous nous penchâmes derrière elle. C'était un prêtre qui débouchait et qui s'avavançait vers la maison de Mme L..., apportant l'extrême-onction. Mme Javet eut un sourire qui montra une rangée de petites dents jaunes et déchaussées. Elle marmotta, comme si elle grignotait ses mots : Ma souricière !

L'enfant chantonnait toujours :

Grand papa va mourir, J'aurai sa belle tasse bleue
Qui est sur sa cheminée.

PARTICULARITÉS INCONNUES. SUR QUELQUES PERSONNAGES DES XVIII^e ET XIX^e SIÈCLES, PAR AUGUSTE DUCOIN. _____

TROIS MOIS DE

LA VIE DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

Juillet—septembre 1768.

Dentu, Palais-Royal.

Les *Confessions* finissent en 1765 ; les *Rêveries* taisent les détails de la vie intime de Jean- Jacques. L'écrivain est malade ; l'homme est mort en 1765.

M. Ducoin a surpris, dans un manuscrit de l'avocat au parlement de Grenoble Bovier, trois mois complètement inconnus de cette existence vagabonde ; trois mois, il nous fait suivre et toucher au doigt cette personnalité odieuse, ce paysan envieux que nous espérons bien un jour attaquer. C'est une précieuse trouvaille mise au jour avec une grande modestie et quelque chose de plus. Nous racontons d'après Bovier, d'après M. Ducoin.

Jean-Jacques, qui avait pris à Try-le-Château le nom de Renou, arrivait le 18 juin 1768 à Lyon, et repartait le 6 juillet, muni d'une lettre de recommandation pour Claude Bovier, fabricant de gants à Grenoble. L'hôte de Rousseau ne devait pas être le fabricant de gants, mais son fils, un légiste tout frais enfariné des idées nouvelles, pas mal enorgueilli d'avoir sous le toit l'auteur d'Émile, mais bon homme au-delà de ce que vous pourrez supposer. Rousseau, du pied de la Grande- Chartreuse, lui annonce son arrivée par cette lettre :

« J'espérais, monsieur, avoir l'honneur de vous remettre une lettre que MM. Boy de la Tour, de Lyon, ont bien voulu me remettre pour vous ; mais me trouvant dans le cas de m'arrêter ici pour aller directement à la Chartreuse, permettez que je vous prie de vouloir bien retirer du carrosse, s'il est nécessaire, une malle et deux caisses à mon adresse, marqués M. R. nos 1,2 et 3, jusqu'à mon retour à Grenoble, où je compte être dans quatre ou cinq jours. Je vous envoie, en attendant, ci-jointes les trois clefs, pour que vous puissiez faire oublier le tout s'il en est besoin, vous suppliant, monsieur, en pareil cas, d'obtenir qu'on visite doucement et avec précaution la caisse qui contient des plantes sèches et que l'on gâterait entièrement si l'on fouillait brusquement. Le mieux serait qu'on attendît ma présence, si la prompte visite n'est pas nécessaire. Je vous supplie aussi, monsieur, de vouloir bien faire en même temps remettre à son adresse un paquet qui vous sera délivré par le cocher. J'aspire au moment d'aller vous faire mes remerciements et mes excuses, et je vous prie, en attendant, monsieur, d'agréer les sentiments, et d'avance, la reconnaissance avec lesquels j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« À Voreppe, le vendredi 8 juillet 1768. « *(Tous les ports sont payés.)* »

« RENOU.

La lettre avait mis deux jours à faire le trajet de Voreppe à Grenoble. Rousseau arrive au reçu de la lettre, fait sa visite, résiste brusquement aux sollicitations hospitalières de la famille Bovier, et va se loger dans un galetas infect. Le pauvre Bovier, qui avait échoué à faire Rousseau son commensal, veut à toute force se créer son cornac. Il le promène le long de la vallée de Grésivaudan ; il le mène à Eybens, il le mène à l'Ermitage, en pleine ovation dauphinoise. Il l'assomme d'enthousiasme et de compliments ; il le réveille de sérénades ; il se fait son homme d'affaires près des marchands ; il le guide à travers l'aristoloche, la clématite, la pervenche ; il est plein de respect pour le bonnet de coton de M. Renou ; il le présente au comte de Clermont- Tonnerre, à M. de Marcheval, au président du parlement, M. de Bérulle, et ne recueille de cette admiration, de ce zèle, de cette bonne volonté, de cette obligeance à toute épreuve, qu'une odieuse calomnie, une curieuse invitation à dîner et une méchante lettre dont voici un fragment :

« Je suis confondu de la très-grande vénération où vous m'assurez que j'ai l'honneur d'être dans votre ville, de la très-grande inquiétude qu'y donna mon voyage de Chambéry, de la très-grande consternation que mon départ y a maintenant répandue. Voilà, monsieur, de grandes et belles choses dont je ne doute pas que je sois redevable à vos bons soins dont je suis pénétré comme je dois l'être, mais dont je n'aurais jamais rien deviné,

je vous jure, si vous n'eussiez eu la bonté de m'en informer.

Quant aux sentiments particuliers dont il vous plaît de m'honorer, je ne puis rien ajouter à ce que j'ai eu ci-devant l'honneur de vous dire : j'apprécie les services et les soins par le motif qui les produit. Tous ceux qui ont pour but mon bonheur et mon honneur sont à mes yeux d'un prix inestimable, et jamais un sentiment de bienveillance ne trouvera mon cœur en reste envers celui qui l'aura conçu pour moi. »

Nous recommandons cet intéressant journal de trois mois, et nous attendons impatiemment la seconde livraison des *Particularités inconnues*.

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

SALON DE 1852, PAR EDMOND ET JULES DE GONCOURT. 1 vol. in-18. — Paris, Michel Lévy.

Nos collaborateurs MM. de Goncourt viennent de publier à la librairie Lévy une étude approfondie du Salon de 1852. La peinture, la sculpture, le dessin, la lithographie elle-même, sont examinés avec la sûreté d'appréciation qui caractérise les jugements de ces deux artistes. Écrit avec cette technologie qu'ils doivent à la connaissance intime des voies et moyens de l'art, ce livre est sans contredit le compte rendu le plus détaillé, le plus lucide et le mieux raisonné qui ait été fait de l'exposition de 1852 ; car MM. de Goncourt ont sur la plupart de ceux qui traitent dans les journaux la question picturale, l'avantage d'être eux-mêmes des amateurs distingués, des artistes qui eussent pu devoir à leur pinceau l'illustration qu'ils ont préféré demander à leur plume. Nous n'avons qu'un reproche à leur faire, c'est d'aimer l'art, c'est de ne pas le considérer simplement comme une jouissance des yeux, — un moyen qu'ont les uns de vivre aux dépens des autres, en leur changeant un décor pour de l'argent. MM. de Goncourt se déclarent les adversaires de Courbet. Il y a deux Courbet : le Courbet d'autrefois et le Courbet d'aujourd'hui, Courbet l'apostat ; le Courbet des *Casseurs de pierre*, le Courbet de l'Enterrement et du *Retour de la Foire*, — ces deux admirables chefs- d'œuvre, — et le Courbet des *Demoiselles du Village*, la débauche de perspective que nous avons tous déplorée. MM. de Goncourt reprochent à Courbet de n'avoir voulu que faire du bruit : c'est en faisant du bruit que l'on se fait de la réputation. Courbet a réussi : quand l'on est vraiment sceptique, on ne doit croire qu'au succès. Eh bien donc ! Courbet eût été un grand peintre, encore qu'il n'eût pas eu pour lui le bon sens et la raison, — encore qu'il n'eût pas fait l'œuvre capitale du réalisme moderne.

CHRONIQUE DES THÉÂTRES. THÉÂTRE-FRANÇAIS.

ULYSSE, Tragédie en trois actes avec prologue et épilogue, Par M. Ponsard.

L'AMATEUR.

« Ainsi, vous ne feriez aucune difficulté d'appeler par son nom vulgaire le stupide animal qui s'engraisse de glands ?

L'ÉDITEUR.

CORNÉLIUS HOLFF.

C'est ce qu'on a déjà fait. Je connais un dialogue fort estimé où cette expression se trouve. Les interlocuteurs sont Ulysse et Grillus que la baguette de Circé a changé en pourceau. Ulysse plaint son compagnon qui se trouve très-bien de sa métamorphose et qui lui répond : « Mon tempérament de cochon est si heureux qu'il me met au-dessus de toutes ces belles choses. J'aime mieux grognonner que d'être aussi éloquent que vous. La patrie d'un cochon est partout où il y a du gland. Allez, régniez, revoyez Pénélope ; pour moi, ma Pénélope est la truie qui règne dans mon étable ; rien ne trouble mon empire. » Ulysse lui réplique : « Les hommes, au rang desquels vous ne voulez pas être, mangeront votre lard, vos boudins, vos jambons... »

L'AMATEUR.

Laissez, laissez ce dégoûtant dialogue ; l'auteur était sans doute quelque misérable né dans un cabaret...

L'ÉDITEUR. Ou sous les piliers des halles, comme Molière...

L'AMATEUR. Qui n'a jamais vu la bonne compagnie... Je vous défie de me dire son nom.

L'ÉDITEUR.

Cet homme de mauvaise compagnie se nommait *messire* FRANÇOIS DE SALIGNAC DE LA MOTTE-FÉNELON, *précepteur de messeigneurs* LES ENFANTS DE FRANCE, *archevêque de Cambrai, prince du saint-empire, et de plus auteur de TÉLÉMAQUE.* »

Allez donc reprocher à M. Ponsard :

Et de plus il avait ici, dans douze étables, Douze troupeaux de *porcs*... Ils mangent sans mesure au delà du besoin, Et prennent les plus gras des *porcs*...

Il vous répondra : Messire François de Salignac de la Motte-Fénelon, précepteur de messeigneurs les enfants de France, archevêque de Cambrai, prince du saint-empire, *et de plus auteur de Télémaque* ! Il pourrait aussi répondre Homère : « Cependant le divin Eumée donne ses ordres à ses compagnons : « Conduisez-moi *un porc* des plus succulents, afin que je le sacrifie pour cet hôte qui vient de contrées lointaines. Nous-mêmes, nous délecterons à ce repas. N'avons-nous pas assez d'afflictions, nous qui faisons paître *ces animaux à dents blanches* et qui voyons des étrangers dévorer impunément le fruit de notre labeur ? » À ces mots, il fend du bois avec le fer tranchant ; ses compagnons amènent *un porc* de cinq ans, florissant de graisse, qu'ils étendent devant le foyer... Eumée honore Ulysse en lui offrant le dos entier du *porc* aux dents blanches. Le roi, en son âme, s'en glorifie et lui adresse ces paroles : « Puisses-tu, ô Eumée ! être toujours chéri du fils de Saturne, toi qui, malgré ma misère, m'honores de ce *porc* succulent ! »

Ce n'est pas nous qui blâmerons M. Ponsard de l'emploi du terme épique. Il faudrait vraiment que nous n'eussions pas lu dans la préface du *More de Venise* toutes les difficultés qu'a eues le mot *mouchoir* à obtenir ses entrées au Théâtre-Français. Il est acquis que le mot *mouchoir* a mis quatre-vingt-dix-sept ans, — de 1732 à 1829, — à se faire recevoir dans la tragédie.

M. Ponsard, avec ce bonheur d'audace qui caractérise les forts, a osé son mot franchement, délibérément, du premier coup. « Il a osé son mot à l'épouvante et évanouissement des faibles qui jetèrent ce jour-là des cris longs et douloureux, mais à la satisfaction du public qui, en grande majorité, a coutume de nommer *un porc un porc*. Le mot a fait son entrée. Ridicule triomphe ! ajoute M. de Vigny. Nous faudra-t-il toujours un siècle par mot vrai introduit sur la scène ?

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

_____ **MADAME DU NOYER.** (suite.)

Dans cette galerie d'acteurs du grand siècle, tour à tour Louvois, Du Harlay, d'Argenson, Chamillart, Pontchartrain, viennent jouer un bout de rôle anecdotique.

M. de Pontchartrain a répondu aux fermiers des vins de Champagne, ruinés par la grêle, et qui faisaient appel à sa conscience, à son honneur, pour obtenir quelques dédommagements : « Si c'est ici un cas de conscience, il ne me convient pas d'en connaître, et c'est à la Sorbonne à en décider ; et s'il s'agit du point d'honneur, cela n'est pas non plus de mon fait, et vous devez vous adresser à MM. les maréchaux de France, qui sont établis pour en juger. »

Le premier président est allé hier à Versailles. Il attendait dans une antichambre que le roi passât, pour le saluer suivant sa coutume. Un page survint qui se glissa de l'autre côté de la tapisserie contre laquelle était appuyé M. du Harlay, et lui attacha sa perruque. À l'annonce du roi, le premier président se leva, et, montrant un crâne pelé : « Je ne croyais pas avoir l'honneur de saluer aujourd'hui Votre Majesté en enfant de cœur. » Le roi se pinça les lèvres pour ne pas rire, fit mander

le page et lui ordonna d'aller demander pardon au premier président. Notre page attendit qu'il fût minuit pour carillonner à la porte de M. du Harlay. Le quartier réveillé, la porte ouverte, il se fit annoncer comme venant de la part du roi. Le vieillard se lève en hâte, revêt la simarre de velours ciselé, descend à la salle des audiences, et reçoit présidentiellement le page, qui lui dit dans un sourire : « Monsieur, je suis ici de la part du roi, qui m'a commandé de vous venir demander pardon d'avoir hier accroché votre perruque à la tapisserie. »

M. Colbert était en train de dîner avec trois seigneurs de ses amis. Un inconnu entra, s'approcha de la table, dit froidement : « Messieurs, avec votre permission, lequel de vous autres est M. Colbert ? » Colbert de répondre : « C'est moi, monsieur, qu'y a-t-il pour votre service ? » – « Eh ! pas grand'chose, repartit l'autre ; un petit ordre du roi pour me compter cinq cents écus. » M. Colbert trouve l'intrus plaisant, l'invite à dîner, et le renvoie à un commis, qui ne lui compte que cent pistoles. « Cent pistoles ! s'exclame l'invité ; mais c'est cent cinquante ! » – « Et le dîner ? » fit le commis. « Diable ! cinquante pistoles ! je ne donne que vingt sous à mon auberge. Bah ! puisqu'il en est ainsi, gardez tout, ce n'est pas la peine ; j'amènerai un de mes amis dîner ici, et cela sera fini. » Colbert s'amusa de la gasconnade, et fit payer le Gascon.

Le prince de Conti avait perdu mille louis au jeu, et il n'avait pas de quoi payer. Il demanda la somme à Monseigneur, qui, se trouvant aussi désargenté que lui, pria M. Colbert de lui avancer la somme. « J'en parlerai au roi, » dit Colbert. Monseigneur, un peu offensé que M. Colbert ne lui prêtât mille louis qu'après information, s'adressa directement au roi. Le roi ordonna qu'à l'avenir les billets de Monseigneur seraient reçus à l'épargne. Le lendemain, M. de Louvois, qui eut vent de l'histoire, et qui ne manquait aucune occasion de faire sa cour aux dépens de M. Colbert, envoya deux mille louis à Monseigneur, en se plaignant « que, dans ses petits besoins, il ne lui fît pas l'honneur de s'adresser à lui. »

M. d'Argenson, qui voulait bien ménager M. de Champlatreux, mais qui venait de faire fermer la maison de jeux de Mme de Lancé, surveillait depuis quelque temps une maison qu'il soupçonnait de pharaon. Pensant qu'il n'y a rien comme l'œil du maître, il passe la porte et trouve

un valet fort troublé : M. d'Argenson l'interroge ; le valet regarde à droite, à gauche, fait un signe à M. d'Argenson de parler bas et lui avoue à l'oreille que Mme de..., sa maîtresse, est en haut, mais qu'elle lui a ordonné de dire qu'elle n'y était pas. – « Et que fait-elle là-haut, mon ami ? » – « Monsieur, elle joue. » Et d'Argenson de monter cinq étages avec l'allégresse d'un gendarme qui se prépare à empoigner un voleur, d'Argenson d'arriver quatre à quatre jusque sous les gouttières : Mme de... jouait... de la basse-viole.

Le roi, qui était de première force au billard, se plaignait, à Versailles, de l'absence de bons joueurs. Son grand écuyer lui demanda s'il voulait s'accommoder d'un petit conseiller au parlement. Le roi accepta. M. Chamillart fut introduit par M. d'Armagnac et joua en joueur, et peut-être encore plus en courtisan émérite, sachant perdre et gagner, et surtout perdre. Le roi, pour avoir un joueur digne de lui, acheta 40,000 fr. une charge de maître des requêtes à M. Chamillart ; puis le petit conseiller devint successivement intendant de Mme de Maintenon, intendant des finances, contrôleur des finances, et, à la mort de M. de Barbezieux, le joueur de billard fut fait ministre de la guerre et des finances.

Mme Du Noyer sait que le roi a proclamé, le verre en main à sa table, la supériorité du vin de Bourgogne, et que le vin de Champagne est en disgrâce à la cour. Elle sait que c'est l'abbesse de la Joye qui a écrit les *Lettres portugaises*¹⁰ ; elle sait que le bonhomme Cornu a épousé une des Loisons ; elle sait que M. Pavillon, lorsqu'il obtint la pension de feu M. Racine, écrivit, le pauvre vieillard, à Mme de Pontchartrain « qu'il fallait qu'on se dépêchât, parce qu'il n'avait pas le temps d'attendre. » Elle sait que la duchesse de Bourgogne n'est pas morte de la petite vérole, mais d'une indigestion de pain de blé de Turquie, pétri avec de l'huile, régal de la cour pendant le carême ; elle a eu de première main le mot de Pasquin à Marphorio, lorsque le duc d'Anjou fut nommé roi d'Espagne, et que le prince de Conti revint de Pologne : Je ne te conseille pas d'aller à la cour de France, pour jouer le brellan ; nous avons ici trois rois, et un de retour. Elle a eu de première main le

placet que voici :

PLACET AU ROI.

Il ne m'est pas permis d'entrer dans vos affaires, SIRE ; ce seroit prendre trop de liberté ; Cependant, l'autre jour, rêvant à mes misères, Je calculai le bien de Votre Majesté.

Il vous revient par an cent millions de rentes : Cent millions valent cent mille écus par jour ; Cent mille écus en font quatre mille par heure. Pour réparer les maux pressants

Que le tonnerre a faits à ma maison des champs, Ne sçaurois-je obtenir, SIRE, avant que je meure, Un quart d'heure de votre temps ?

Après la bataille de Ramillies, – cette défaite qui arracha au roi catholique le prodigieux mot : Est-ce que Dieu oublie ce que j'ai fait pour lui en France ? – Mme Du Noyer a eu de première main l'affiche qui avertissait le public de *se nantir de carrosses, parce qu'on les loueroit bien cher à l'entrée du roi d'Espagne à Paris* ; et cette autre : *Il s'est perdu une armée de cinquante mille hommes le jour de la Pentecôte il y aura mille louis pour ceux qui pourront en donner des nouvelles, et ils seront payés moitié argent comptant, moitié en billets de monnaie.*

On écoute pour elle aux portes de Versailles, on écoute pour elle la Dauphine dire au roi, qui lui faisait compliment de la beauté de sa sœur, la grande-duchesse de Toscane ; « Sire, j'ai eu une sœur qui a pris toute la beauté de la famille, mais j'en ai eu tout le bonheur. » On écoute encore pour elle la Dauphine répondre à la princesse de Conti, – qui, la croyant endormie, avait dit à ses dames d'honneur : « Voyez Mme la Dauphine, elle est aussi laide en dormant qu'éveillée. – Madame, si j'étois fille de l'amour, je serois aussi belle que vous. »

¹⁰ M. de Souza les attribue à *Mariane Alcaforada* : mais on n'a pas encore découvert le texte original portugais.

Vous la croiriez au voyage de Fontainebleau, à l'entendre raconter le mot de Cavoix. Louis XIV s'étonnait que sa cour ne pût tenir dans les appartements, quand celles de son père Louis XIII et de son grand-père Henri IV y avaient tenu. – « Votre majesté me parle là de plaisants rois, » répondit le maréchal-des-logis illustré par Boileau. – Où trouvez-vous autre part les plaisants démêlés du chapelain Croisat et de Lulli ? Ce gros Croisat, le chapelain du roi, qui dit la messe un trimestre, par quartier, comme on disait alors, et qui est venu trouver le roi, au mois de juillet, lui demandant une grâce : « Je sue comme un porc, et je gâte tous les ornements de Votre Majesté. Donnez-moi le quartier de septembre. » Il a son mérite, le gros Croisat ; il débride une messe aussi vite que frère Jean, et Lulli, qui n'a pas le temps de placer sa musique, enrage et se plaint au roi. Croisat répond : Si Lulli me fâche, je mets toute la musique dans le *Domine, salvum fac regem*. Lulli, qui tenait à ses motets, s'ingénia de lui donner un clerc qui répondait aussi lentement que l'autre demandait vite. « Ah ! s'écria l'abbé Croisat, en pleine messe, je suis *bandu*, et l'on ne m'y rattrapera plus. » Mais les courtisans, qui ont le goût des messes courtes, se mirent du parti de Croisat ; il fut pris un clerc *prestissimo*, et les motets de Lulli furent sacrifiés.

Elle vous mènera de Versailles à Saint-Cyr. Oh ! les jolis ménages d'opéra-comique ! Mme de Maintenon a divisé ses pensionnaires en quatre classes, qui ne se distinguent que par la couleur des fontanges. L'aspirant mari est conduit au parloir, où on lui présente quatre fontanges de couleur différente. Il choisit sa couleur. On fait revenir la fontange demandée, et quand la belle n'a pas trop de répugnance, M. Carnot, le notaire, mandé d'avance, dresse les articles, et l'on est à la fois sûr d'avoir une femme « qui n'a rien de défectueux dans le corps ni l'esprit, » une cassette de quatre cent louis, un brevet ou une bonne commission, et à tout jamais la faveur de Mme de Maintenon, qui a déjà fait de quelques-uns de ces épouseurs des fermiers généraux et des lieutenants du roi. De Saint-Cyr, les lettres de Mme Du Noyer vous ramèneront à Paris, où dans ce moment la porcelaine fait fureur. « On pousse si loin les choses, qu'il y a des gens qui mettent tout leur bien en porcelaine, et s'exposent à être ruinés par quelques faux pas de leur chat. Il n'est point de chambre qu'un étranger qui y entrera ne prenne pour un magasin de fayence. » Elles vous ramèneront à Paris, où la belle Coulon fait émeute aux Tuileries, où la messe de la pie voleuse se dit encore tous les jours à Saint-Jacques-la-Boucherie, où l'abbé Buquoi vient de se sauver de la Bastille, où Mme Fiquet

vient d'être décapitée en Grève ! Légendes de cachots et d'échafaud, que l'histoire de cet abbé et de cette femme, histoires pantelantes, comme on les aime à présent, qui défraieraient un feuilleton six mois, – tout au moins.

C'est un singulier roman que la vie de cet abbé de Buquoi, qui a été soldat, puis trappiste, puis prisonnier d'état ; qui a goûté des trois communautés : la caserne, le couvent, la prison ; personnage rappelant par quelque face Benvenuto au château Saint-Ange ; un homme à la façon de ces templiers, qui

Ont tot vu et tot tasté,

comme dit Guyot de Provins ; moitié abbé Châtel, moitié abbé Faria. – L'abbé avait été orphelin à quatre ans. À dix-sept ans, ses études faites, il prit le métier des armes. À vingt-deux, il lut les Épîtres de saint Paul, s'écria : J'adore le Dieu de saint Paul ! – et jeta l'épée aux orties. Mais notre futur abbé n'était pas un de ces théoriciens qui mènent leur piété dans le monde, et sont religieux à leurs heures. L'abbé Buquoi voulut renoncer d'un coup à toutes les œuvres de Satan ; il entra à la Trappe. Mais l'abbé ne put se faire au régime de la maison. Affaibli, épuisé, il voulut se faire anachorète, mais anachorète sans grotte, mais anachorète voyageur, mendiant son pain le long des routes, s'asseyant sur les marches des maisons, jalosé par les chiens dont il rogne la part. Ce beau projet en tête, l'abbé se mit en route ; mais il avait compté sans la soif. Un beau jour, surpris par un paysan dans une vigne où il cueillait du raisin, puis injurié, l'ex-trappiste mit l'épée à la main, et faillit recommencer le don Juan des *âmes du purgatoire*. Pour se punir de ce mouvement de vivacité, Buquoi endossa les guenilles du premier pauvre qu'il trouva sur la route, et continua d'aller et de vivre, mangeant quand Dieu le voulait, et Dieu aurait bien pu le vouloir plus souvent. Un train de vie ainsi à l'aventure, des heures de repas si peu réglées, lui firent une maladie de deux ans. Au bout de deux

ans, il alla à Rouen incognito, prit le nom de *Le Mort*, et se mit dans une communauté « où l'on élevoit de pauvres garçons qu'on destinoit à être vicaires de village ; » puis l'abbé retomba malade encore deux ans. Il revint à Paris, loua une maison au faubourg Saint-Antoine, et se mit à vouloir fonder une communauté de prêtres pour prouver la vérité de la religion. Ce nouvel établissement, dit le biographe de l'abbé de Buquoi, lui attira beaucoup de procès. L'abbé se remit à être malade. « Son zèle se refroidit ; et sur ce, qu'ayant vécu jusques-là comme un saint, il n'avoit pourtant point fait de miracles, il crut n'avoir embrassé qu'une chimère ; sa foi s'en ébranla. » Et l'abbé se fait philosophe, le jour où il obtient un bénéfice. Il étudie la métaphysique, et, pris de nouveau d'un beau zèle pour l'uniforme, il résout de faire un régiment. L'abbé se dissipe, revoit ses anciennes connaissances, renoue avec ses vieux amis et ses vieux jurons. Il va dans le monde, le monde lui revient, les protections lui arrivent. Il va lever son régiment, quand tout à coup, au beau milieu d'un tranquille voyage en Bourgogne, l'abbé de Buquoi, ou plutôt le commandant de Buquoi, est arrêté. Il faut vous dire que l'abbé de Buquoi était une façon d'idéologue, voulant beaucoup de mal à la Charte de son temps, bavard sur certains mots dangereux, sur le mot despotisme, entre autres. Il prenait mal son temps pour la controverse, au reste. Cinq ou six mille faux-sauniers, détachés des frontières de la Lorraine, venaient de se répandre en Champagne et en Bourgogne, véritables routiers de contrebande, allant, à main armée, vendre le sel jusques aux portes de Paris. Passant à Solieu, l'abbé rencontra deux amis, et peut-être une bonne cuisine ; cela le mit en verve ; justement le pauvre diable était en esprit ce jour-là. Il chargea les moulins à vent, injuria les impôts, n'oublia pas ce coquin de despotisme, et termina la conversation par l'exposé d'un plan de gouvernement où tous seraient heureux. L'hôte et tous les convives applaudirent des deux mains à cette utopie après boire. À Marchangy, l'abbé recommença de plus belle. Un exempt de la maréchaussée, qui n'avait pas lu Thomas Morus, arriva avec cinq hommes. L'abbé, passant de la théorie à la pratique, mit le pistolet à la main. Rien n'y fit : il fut pris, maltraité et fouillé. On trouva sur lui maints livres révolutionnaires, – comme on dirait à présent, – un masque et quantité de petits bonnets. Emmené à Sens, l'abbé commença sa série d'évasions, en soulevant les prisonniers. Mais l'archevêque de Sens, son ennemi, de la prison de la cour le fit passer dans celle de l'officialité. L'abbé avait déjà séduit la fille du concierge ; il commençait déjà à prendre ses mesures pour se sauver, quand, à deux

heures du matin, il fut jeté dans une chaise, escorté par une douzaine d'archers, et l'on fila sur Paris. À Melun, nouvelle tentative d'évasion. L'abbé était enchaîné par un pied à une des colonnes de son lit, il se lève, soulève le ciel de lit, fait passer sa chaîne, la lie à sa ceinture, prend les pistolets des archers, et gagne la fenêtre, quand il butte contre un de ses gardiens qui s'éveille en sursaut. Arrivé à Paris, deux hoquetons le conduisirent au For-l'Évêque. Il n'y avait pas huit jours qu'il y était, que le diable d'homme savait par cœur la topographie de sa prison. Il avait déjà trouvé moyen de se trouver mal, de respirer par une fenêtre, et son plan était fait. Il demanda à faire sa cuisine lui-même, brûla sa porte, enjamba dans un grenier, fit des cordes en coupant par bandes les matelas du garde-meuble, descendit au travers des pointes de fer dont toutes les fenêtres des six étages étaient hérissées, et arriva sur le quai de la Vallée-de-Misère. Vous croyez que maintenant l'abbé va passer à l'étranger ? Non pas. Il reste à Paris, fait présenter des placets au roi ; il engage le parlement à prendre connaissance de son affaire. Il croit à la justice ; le pauvre homme a la tête un peu fêlée, comme vous voyez.

Au bout de neuf mois, ne voyant rien venir, il prit le parti de renoncer à Paris, au parlement et au roi. À La Fère, il est arrêté. Il se dit marchand forain. On l'enferme, il essaie de se sauver par la gouttière ; mais il est surpris et mis au cachot. On le fait passer par hasard dans la cour de la prison. L'abbé prend son élan, saute un mur, tombe dans un fossé, le traverse à la nage ; mais il a été vu, on lui coupe le chemin ; et, en le ramenant à la prison, on se dit qu'un évasionniste si distingué ne peut être qu'un ministre des Cévennes échappé d'entre les camisards. Sur ce, de La Fère à la Bastille le pauvre abbé ne fit qu'un saut. – Je vous assure que jamais homme ne fut plus curieux que l'abbé de Buquoi, avant même d'être entré à la Bastille. Encore dans sa chaise, il regardait à droite, à gauche, sondant de l'œil les fossés, estimant les hauteurs, examinant d'un coup d'œil d'ingénieur le pont-levis et la contrescarpe. Il regardait encore, qu'il était dans une chambre basse de la tour de la Bretignière, de plain-pied avec la cour, et ne recevant le jour que par quelques fentes dans un mur de quatorze pieds d'épaisseur. Après son premier interrogatoire, l'abbé fut admis à partager avec quelques autres malheureux une chambre du haut, une chambre à cheminée. L'abbé éprouva les uns et les autres, puis proposa de se sauver en commun. Il fut dénoncé et replongé tout seul dans sa chambre basse. L'abbé, qu'on ne prenait jamais sans vert, se résolut alors à jouer son va-tout : il fit le mourant. « Il joua parfaitement bien son rôle pour cela, car, dans le temps qu'il entendit ouvrir sa porte, et qu'on entra pour lui apporter à manger, il parut tout debout, d'un air effaré, tenant son pot de chambre à la main, et se laissa tomber dans son ordure. Il fit ensuite le mort pendant quelque temps et, après avoir essayé divers remèdes, il commença à donner quelques signes de vie quand il vit qu'on fouilloit dans ses poches et, peu à peu, l'on s'aperçut qu'il pourroit revenir de cet accident, et que la chose dégénéroit en paralysie. » Le paralytique fut remis en compagnie. Mais, cette fois-ci, il voulut bien connaître à qui il parlerait, avant de parler. Il s'arrangea de manière à voyager par toute la Bastille. Il alla de la tour de la Bretignière à la tour de la Bretauière, de la tour du Comté à la tour du Puits, de la tour du Trésor à la tour du Coin, de la tour de la Liberté à la tour de la Chapelle, changeant de chambre pour bien voir où il lui serait le plus facile de tenter l'aventure. Dans la tour de la Bretauière, il trouva pour compagnon un gentilhomme allemand luthérien, le baron de Peken, qui était là depuis quelque dix ans, pour avoir dit que le roi ne voyait qu'au travers des lunettes de Mme de Maintenon. Il y avait encore un Irlandais, mais cet Irlandais déplaisait à l'abbé. L'abbé trouva le moyen de le mettre aux prises avec l'Allemand, d'appeler des guichetiers, et de faire passer l'Irlandais dans un autre domicile. Quelque temps auparavant, l'abbé avait fait sonner bien haut qu'il avait entrepris la conversion de son baron luthérien à la religion catholique. On n'eut garde de séparer le néophyte de son convertisseur. Une fois seul avec Peken, l'abbé arrêta court la prédication, dit à l'Allemand son plan ; et tous deux se mirent à l'œuvre. Ils résolurent d'attaquer un endroit où l'on avait bouché une fenêtre. Mais il était écrit, – comme dirait Jacques de Diderot, – que l'histoire de l'infatigable abbé ne finirait pas de si tôt. Le baron de Peken avait établi une correspondance avec quatre prisonniers qui logeaient au-dessus, au moyen d'un trou qu'ils avaient pratiqué dans la cheminée. Peken eut l'imprudence de communiquer le projet. Un nommé Joyeuse dénonça Peken et l'abbé. Mais cela ne tourna pas si mal qu'on aurait pu croire. L'abbé

soigna, les jours suivants, son rôle de paralytique, et dit que le baron, ayant bu de trop, avait été faire des contes. Bref, l'abbé fut transféré dans la tour de la Liberté ; mais on lui laissa son baron allemand, pour qu'il parachevât l'œuvre de sa conversion. Là, les deux amis n'eurent pas le choix des moyens d'évasion. Il fallut essayer de se sauver par les lieux, – à tous risques. On prit des crampons à la cheminée, quelques planches du lit ; et M. l'abbé et M. le baron se mirent à travailler sur cet échafaudage, essayant de percer la muraille avec des morceaux de fer, des plaques de cuivre, des clous et des lames de couteau, « dont l'abbé avoit fait provision dans les diverses chambres où il avoit séjourné, et qu'il avoit pris soin d'aiguiser aux cruches qui contiennent de l'eau, et de passer au feu. » Avec les osiers des bouteilles, qu'on cachait dans un coin décarrelé de la chambre, on se façonnait des échelles de cordes. Tout marchait ; la muraille se creusait, quand, patatra !... le plancher de la chambre croula, et l'abbé et le baron tombèrent sur un bon jésuite qui logeait au-dessous.

Le bon père avait déjà l'esprit troublé : il devint, de cette avalanche, complètement fou. Le plancher de la chambre refait, l'abbé et le baron y sont réinstallés ; mais voilà un menuisier qui vient prendre mesure pour faire un guichet à la porte. L'abbé s'étonne, interroge ; il apprend du gouvernement qu'on destine cette chambre au jésuite fou, et qu'on y fait un guichet pour lui passer à manger. L'abbé est atterré ; le baron s'emporte, et ne sachant à qui s'en prendre, s'en prend à l'abbé. L'abbé voit que son partner n'a ni suite ni patience ; il lui persuade de changer de religion, espérant qu'on le mettra en liberté, et qu'il en sera débarrassé ; mais on renvoie la sortie du converti au calendes grecques ; l'abbé, qui ne voulait plus du baron, lui persuada, en fin de compte, de feindre de se tuer, et que comme cela le gouverneur effrayé le ferait libre plus tôt. Le baron joua sa comédie au vrai, et se coupa tranquillement les veines, avec un petit couteau, du plus grand sérieux du monde. On le pansa, on le soigna, on le sauva, et on lui donna la clef des champs. L'abbé passe alors dans un endroit qu'on nomme la Calotte, et qui forme le dôme de la Bastille. Ce sont les séjours les plus supportables de la Bastille, l'été ; mais l'hiver on n'y saurait durer. Ce fut justement

dans ce temps-là que l'abbé y fut mis. Décidément l'abbé jouait de malheur ; pour comble, il se crut empoisonné, et se figura que le baron de Peken l'avait trahi et qu'on voulait le faire mourir doucement. L'abbé était convalescent de ses craintes, quand on lui offrit d'habiter avec le frère Brandebourg de Clèves, capucin d'une grande distinction, qui avait eu l'oreille de la reine douairière d'Espagne. Le gouverneur pensait faire plaisir à l'abbé en lui proposant de partager le domaine du seul individu à qui on permit d'avoir des livres à la Bastille. Mais l'abbé, qui n'était pas un bibliophile forcené, et qui, d'ailleurs, avait en tête autre chose que de feuilleter des in-folio, répondit au gouverneur que le capucin « voulant être traité de prince, et ayant de grands airs, il craignoit de ne pas sympathiser avec lui, et qu'il aimeroit beaucoup mieux être associé avec quelque bon garçon, protestant s'il se pouvoit, afin de pouvoir le convertir, comme il avoit fait du baron de Peken. » Ce brave abbé avait l'étoffe d'un missionnaire. Il y avait longtemps que l'abbé avait des vues sur un certain Granville dont il avait entendu parler au travers de la cheminée par les quatre prisonniers. C'était un protestant porté, à ce qu'on avait dit à l'abbé, « de très-bonne volonté pour se sauver. » Le gouverneur, en le mettant avec Granville, lui recommanda sa conversion, lui disant que cela lui ferait honneur, et qu'il ne devait rien négliger pour en faire un bon catholique. De la controverse, Granville ne s'accommoda guère ; mais pour l'évasion, ce fut autre chose. En ce temps, on mit encore deux prisonniers dans la chambre de Granville. L'abbé voulut s'assurer de ses compagnons par les serments les plus forts ; il leur fit mettre la main sur les Évangiles ; et ici je crois qu'il n'est pas sans intérêt de transcrire les détails donnés dans les *Lettres galantes*. « Comme il n'avoit pas d'Évangile, il suppléa à cela en écrivant des passages de l'Écriture sur des morceaux de papier qu'il avoit ramassés des bouchons de bouteilles ou arrachés des châssis de ses fenêtres ; il se servit pour écrire de plumes de paille, et fit une espèce d'encre avec de la suie de cheminée. » La cérémonie faite, l'abbé fit donner sa réserve : c'était une petite lime qui avait accompagné l'abbé partout, et que nul fouilleur n'avait découverte. Puis, ce furent des discussions. L'évasion fut examinée comme un projet de loi ; les amendements abondèrent, les scissions se firent. On nomma un président de l'assemblée pour essayer de ramener les esprits : ce fut inutilement. On se résolut

enfin à ceci : une fois descendu dans le fossé, chacun se sauverait à sa guise. La grille de la fenêtre avait été limée ; la nuit venue, on la leva ; et, pour que les chambres d'en bas ne vissent rien suspendu en l'air, on fit descendre un grand drap qui forma un nuage devant les fenêtres. L'abbé, qui songeait à tout, avait réfléchi qu'il fallait faire avancer une machine pour que la corde ne fût pas attachée à la muraille. « Il avoit mis, quelques jours auparavant, une espèce de cadran au bout d'un bâton, qui avançoit dans la rue trois ou quatre pieds plus que la fenêtre, pour accoutumer les yeux de la sentinelle à cela. » Les cordes frottées de noir, l'abbé descendit le premier. Il devait attendre dans le fossé et les avertir, quand la sentinelle aurait le dos tourné, en tirant de certaine façon un certain cordon attaché à la fenêtre. L'abbé attendit deux heures... deux heures ! Enfin, deux de ses camarades descendirent. Tout le retard venait de Grandville qui n'avait pu passer par la brèche, et qui les avait exhortés à l'abandonner. L'abbé, attendri, mais toujours à son affaire, proposa à ses compagnons de couper la gorge à la sentinelle, si elle les découvrait. Mais ceux-ci voulurent faire à leur tête, et allèrent tenter de passer d'un autre côté. L'abbé leur souhaita bonne chance, planta son échelle de corde, l'accrocha contre le balcon, remonta le fossé, escalada, monta dans une gouttière, sauta, pensa se faire empaler par un crochet qui tenait à un étal de boucher, et tomba dans la rue Saint-Antoine. Avant de sortir de la gouttière, il avait entendu crier ; puis un coup de fusil était parti. Jamais, depuis, l'abbé n'eut des nouvelles des deux pauvres diables. De la rue Saint-Antoine à la porte de la Conférence, et de Paris en Suisse, l'abbé courut sans s'arrêter à parler politique, cette fois, nous vous le jurons.

(La suite au prochain numéro.)

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.